

Carl Spitteler

**LE  
LIEUTENANT  
CONRAD**

Le sombre Dimanche de Herrlisdorf

Traduction de Noémi Valentin

1915

*édité par les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande  
[www.ebooks-bnr.com](http://www.ebooks-bnr.com)*

---

# Table des matières

---

<b>LE LIEUTENANT CONRAD NOUVELLE ....</b>	<b>3</b>
<b>I.....</b>	<b>3</b>
<b>II.....</b>	<b>69</b>
<b>III .....</b>	<b>112</b>
<b>IV.....</b>	<b>149</b>
<b>V .....</b>	<b>198</b>
<b>Ce livre numérique .....</b>	<b>234</b>

# LE LIEUTENANT CONRAD

## NOUVELLE

---

### I

Conrad Reber, le fils de l'aubergiste du « Paon », à Herrlisdorf, « le jeune lieutenant Conrad », faisait le tour des écuries. Il passait derrière les chevaux qui, à son approche, tendaient le cou et s'agitaient bruyamment. Lissi, sa jument alezan, se contenta, familière, de tourner la tête vers lui, avec un léger hennissement.

– Voyons, Lissi, fit le jeune homme, de quoi as-tu à te plaindre ? Hein ? tu aimerais galoper comme autrefois sur le champ de manœuvres de Frauenfeld, au son des trompettes, le matin, dès cinq heures ?... ou bien, vers le soir, parader sous les fenêtres des jolies filles ? Quelle hâte elles

avaient à descendre pour venir caresser ta crinière et nous apporter quelque douceur !... à toi le petit morceau de sucre ; à moi, le petit baiser... Ah ! tu aimerais mieux cela que traîner du fumier sur les champs, toute la sainte journée. Et puis, ici, on ne voit que des visages moroses, on n'entend que de gros mots ! Que tu ailles à droite, que tu ailles à gauche, que tu te baisses ou que tu te redresses, toujours on t'injurie !... Et quand les injures cessent, les soupirs commencent... Hein, Lissi, ce qui est de trop est de trop. Ce qui dure depuis trop longtemps doit prendre fin une bonne fois, n'importe comment, par la douceur ou par la violence !

Du plat de la main, il donna quelques claques sur le dos de sa jument, qui trépigna d'aise. Puis, comme au même instant, la Blanche et la Grise, jalouses et hargneuses, se disputaient le fourrage en s'ébrouant de colère, il saisit le fouet près de la fenêtre et leur en cingla les flancs si vigoureusement qu'elles tressautèrent ainsi que des truites avant l'orage.

– Paix là, au nom de tous les diables ! commanda-t-il. Faut-il que dans cette maison de malheur les bêtes elles-mêmes se mettent de la partie ?

Et, après leur avoir allongé encore quelques fines estafilades sur les jarrets, il attendit, le bras levé, que le calme se fût rétabli et que le même mâchonnement régulier se fît entendre dans toutes les mangeoires. Alors, à pas étouffés, il se glissa vers la fenêtre et accrocha le fouet à son clou, tout en gardant le manche dans la main. Au bout d'un moment, il le lâcha et s'appuya au chambranle. Il demeura ainsi immobile, comme inerte.

Un rayon de lumière filtra dans l'écurie par la porte qui s'entr'ouvrait : une main essayait faiblement de détacher la chaîne de sûreté.

Deux hirondelles, effarouchées, s'envolèrent hâtivement par la fente.

– Es-tu là, Conrad ? demanda une voix de femme. Ouvre-moi, Conrad, ajouta-t-elle, c'est moi, Anna, ta sœur.

– La porte de l'écurie doit demeurer fermée, répondit-il catégoriquement ; fais le tour par la grange.

Quelques secondes plus tard, la jeune fille entra en tâtonnant dans la pénombre de l'écurie et, ramassant ses jupes, passa avec précaution entre le mur et la rigole.

– Bonjour, Anna, fit-il, afin de lui indiquer la direction.

– Pourquoi te caches-tu ainsi pendant toute la matinée ? personne ne sait où te trouver, dit-elle d'un ton de reproche amical.

– Je ne sers tout de même à rien.

– Qu'importe ! Par un dimanche de mai, quand chaque train amène une cinquantaine de personnes, la place du maître est dans l'auberge et non pas dans l'écurie.

– Le maître ! Moi, le maître !... De la cave au grenier, il n'y a pas une âme qui ait moins à dire que moi... Le bouc émissaire, voilà ce que je suis, la tête de Turc sur laquelle on tape pour faire passer sa mauvaise humeur... Moi, le maître !...

Elle se rapprocha de lui pour l'apaiser.

– Tu devrais avoir un peu plus de patience avec le père, Conrad, dit-elle tendrement.

– Mais si je n'en avais pas, de la patience, cria-t-il en s'échauffant, beaucoup de patience, crois-tu que je ne me serais pas révolté depuis longtemps ? Et avec quelle justice ! J'ai vingt-quatre ans, je suis électeur, je suis soldat, officier même. Mes camarades ont tous leur liberté, leur volonté, leur occupation indépendante ; quelques-uns sont déjà

pères de famille. Tandis que moi, je suis encore traité comme un gamin. Et celui qui ne compte pas dans sa propre maison ne compte pas non plus dans la commune. Voilà ce qui me ronge, voilà ce que je ne peux plus supporter.

Elle resta un moment silencieuse, les yeux baissés et jouant distraitemment avec les grelots d'un collier de cheval. Enfin, après une longue hésitation, elle murmura :

– Qui sait combien de temps il vivra encore ?

Conrad la regarda, effaré, aussi frappé de surprise que ce certain jour, à l'école de recrues, lorsqu'il entendit pour la première fois le sifflement diabolique d'une bombe de mélinite.

– Écoute, Anna, dit-il en fronçant les sourcils, je n'ai pas, comme toi, le talent de faire l'aimable avec tout le monde ; mais, jamais, au grand jamais, il ne me serait venu une pensée si impie, jamais, pas même en rêve.

Elle courba le front et regarda, les yeux fixes, par la vitre, vers les toits rouges et vers les forêts où l'on entendait le chant joyeux du coucou qui célébrait l'azur du ciel. Puis, soudain, elle se jeta sur l'appui poussiéreux de la fenêtre et sanglota désespérément en se cachant la tête dans les bras. Elle laissait couler le flot des larmes accumulées

pendant les nuits solitaires et mûries dans son cœur silencieux.

Lui la considérait, étonné, ému, avec un mélange de pitié et d'émotion. Il lui sembla tout à coup qu'il passait sur un puits couvert et que, par l'interstice des planches, il apercevait au fond de l'eau sombre quelque chose de vivant qui remuait. Compatissant, il lui caressa les cheveux.

– Anna, dit-il affectueusement.

– Crois-tu donc être le seul à avoir du chagrin ? demanda-t-elle en faisant un effort pour parler.

– Qu'y a-t-il ? T'empêchent-ils d'épouser ton docteur ?

– Le père consentirait, mais la mère s'y oppose.

– Moi, j'ai le père contre moi, et toi tu as la mère, conclut-il d'un air sombre.

Mais elle, entendant des voix dans la cour, se redressa brusquement et secoua son chagrin.

– Remarque-t-on quelque chose ? interrogea-t-elle avec vivacité tout en s'essuyant les yeux et en arrangeant les plis de sa robe. C'est l'heure du repas, ajouta-t-elle d'un air important ; il est plus tôt que d'habitude.

Et, en confidence, elle lui chuchota :



– Le père dîne à part aujourd’hui ; j’ai mis son couvert dans sa chambre. Et la mère, sans doute, ne descendra pas non plus.

– Pourquoi ? demanda-t-il inquiet, serait-elle plus mal ?

– Non, un peu de migraine. L’agitation et la peur.

– La peur ?

– Mais oui, elle a peur de tout ce qui pourrait arriver cet après-midi. Tu sais bien.

Il respira, soulagé.

– De sorte, dit-il, que, par extraordinaire, nous pourrons dîner en paix.

– Mais oui. C’est-à-dire, il y a la tante qui est venue pour aider...

– Quelle tante ? demanda-t-il, méfiant.

Sa sœur hésitait à répondre. Elle avoua enfin :

– Les deux, la tante-Confitures et la tante-Sorcière.

– Pourquoi pas toute une ménagerie ? railla-t-il.

– Pour une demi-journée seulement, s’excusa-t-elle. Il y a une heure qu’elles sont arrivées et elles repartent ce soir. Ce n’est pas bien terrible, vraiment.

Et, afin de lui faire avaler la pilule, elle l'assaisonna d'une plaisanterie.

– Il t'aurait fallu voir leur arrivée, bras dessus bras dessous, cahin-caha, sous un parapluie de l'autre monde ; avec cela, joyeuses comme de petites folles. Dans leur gaieté, elles sont allées jusqu'à tirer le père par le bout du nez. Vois-tu ça ? Pour le moment, elles se chamaillent à la cuisine, en toute amitié, bien entendu.

Et vraiment elle l'avait fait sourire. Ce n'était pas la plaisanterie qui amusait Conrad, homme tout de volonté ; il n'y était pas accessible ; mais les deux vieilles évoquaient en lui tant de souvenirs : dans leurs rides, il revoyait sept années de son enfance. À demi réconcilié, il hasarda :

– Pourquoi faut-il que la tante-Sorcière ait une si mauvaise langue ! Il semble toujours qu'elle ait ramassé sur sa route les pires ordures du canton.

– Elle n'y voit pas malice, je t'assure. Et n'oublie pas qu'elle est un cordon bleu !

– Sans doute, sans doute. Mais on devrait l'obliger à porter une muselière, par décision spéciale du conseil municipal réuni à cet effet en séance extraordinaire.

Anna trouva superflu de répondre ; elle retroussa ses jupes et s'éloigna sur la pointe des pieds, évitant de se salir.

– Tu viendras pour le dîner, ordonna-t-elle sans se retourner.

Puis elle sortit sans fermer derrière elle la porte de la grange.

Irait-il ? Fallait-il obéir ? Abandonnerait-il sa paisible cachette et rentrerait-il dans l'atmosphère de haine et de dispute ? La petite porte demeurée ouverte lui rappelait les paroles de sa sœur... Son estomac, d'ailleurs, commençait à se faire sentir. À contre-cœur, à demi hésitant, il sortit de l'écurie tout en grommelant :

– Ah ! quand serai-je le maître ? Quand pourrai-je commander, punir ou récompenser ! Être estimé, vivre en paix, ne plus subir d'injustes reproches... ne fût-ce que pendant une heure, ou même une demi-heure seulement !

Dehors, sur la large place du village, sous les rayons éclatants du soleil, des paysans étaient réunis par groupes, raides, endimanchés, le livre de psaumes à la main. Sans faire un mouvement, ils dévisagèrent Conrad.

– Un beau temps pour les cerises, leur cria celui-ci gaiement.

Il n’obtint pas de réponse. Alors, fronçant le sourcil :

– Voilà la façon dont ces gens-là vous traitent dès qu’on essaie de leur parler familièrement, murmura-t-il.

Au coin de l’auberge, Bénédic, le cocher, et le valet de ferme s’amusaient à lutter avec des rires bruyants et grossiers. Le valet, la casquette sur la nuque, lançait des crocs en jambes à Bénédic, qui s’efforçait, de son côté, de le faire tomber. À la vue de son jeune maître, le cocher se rangea en saluant, tandis que le valet, après un geste involontaire vers sa casquette, changea d’avis et, sans se découvrir, continua son jeu brutal.

Conrad lui jeta un regard mécontent et se dirigea vers une porte de service conduisant à la cuisine. Sur le seuil, il s’arrêta et étouffa un cri d’indignation. Des plumes de pigeon jonchaient le sol et des gouttes de sang étoilèrent la première marche de l’entrée.

– A-t-on de nouveau sacrifié une de ces innocentes petites bêtes pour chatouiller la gourmandise de palais blasés ? gronda-t-il.

Avant de pénétrer dans la maison, il s'arrêta et respira profondément.

– Courage ! murmura-t-il, surmontant sa répugnance.

Et, dans le corridor, il regarda autour de lui, soupçonneux, l'oreille au guet, comme s'il se trouvait sur terrain ennemi. Rien de suspect ne se montrait, partout le vide et le silence. Le malheur sommeillait sans doute encore dans quelque coin, caché sous une botte de foin. De la cuisine seulement, on percevait confusément les voix querelleuses des vieilles tantes. Cela ressemblait aux cris de deux chats mouillés que l'on aurait fait passer à coups de cravache à travers une cage pleine de singes.

Il éprouva le sentiment de satisfaction d'un éco-lier dont les maîtres se prennent aux cheveux et, tout égayé, faisant faire les marionnettes à ses deux index, les mains en l'air, il chantonna : « Qui restera maîtresse du terrain ? Sera-ce toi, tante-Confitures, sera-ce toi, tante-Sorcière ? »

À ce moment, la porte de la cuisine s'ouvrit brusquement, une galopade traversa le corridor, une voix glapissante lança des insultes.

– Va-t'en au diable ! Fiche-moi le camp ! Ouste, ouste, marche !

– Attends, attends, répondait de loin la tante-Confitures du ton menaçant et pleureur d'un prophète méconnu, attends que Conrad soit le maître. C'est toi alors qui seras chassée de la maison, de même que tu m'en chasses aujourd'hui.

– Ainsi soit-il ! acquiesça Conrad en se dirigeant vers la salle à manger.

La pièce était déserte encore, tout imprégnée de printemps et de soleil et avenante par son ordre et sa propreté. Sur les deux tables mises, les verres et les carafes scintillaient, pareils à de petits soleils. Des bouquets de lilas s'épanouissaient et les couverts étaient alignés aussi régulièrement que si, pour mesurer la distance qui les séparait, on s'était servi d'un mètre. La joie de vivre gonfla les veines du jeune homme ; il sifflota un air de marche, tout en allant et venant par la chambre. Soudain il tressaillit et s'arrêta, muet. Par la porte entr'ouverte, dans la chambre voisine, il avait aperçu son père, assis dans le fauteuil ; une seconde seulement, mais cela l'avait atteint comme un coup de poing. À présent l'image détestée flottait devant lui, en contours noirs et monstrueux, grossie encore par son imagination. Quelque chose de mauvais se mit à bouillonner en lui, des sentiments haineux cherchaient à se faire jour et,

tremblant, le pouls précipité, il alla coller son front contre la vitre et regarda fixement dans le jardin.

Et la phrase sacrilège de sa sœur lui revint à l'esprit : « Qui sait combien de temps il vivra encore ? » Toujours il l'entendait, cette phrase, non pas comme un désir ou une espérance, oh ! non... comme une simple question à laquelle il avait, en somme, bien le droit de répondre.

Poussé par une curiosité invincible, il recula d'un pas, de manière à voir son père de côté. Et, retenant son souffle, il se mit à l'examiner avec le regard de l'espion guettant les points faibles de la place ennemie. Il l'étudiait des pieds à la tête et il lui semblait le voir pour la première fois. Jamais encore, il n'avait pris garde à ce visage glabre, effrayant, que tиграient d'horribles taches bleuâtres, à ces yeux de dogue injectés de sang, à ce ventre énorme et ballonné, à ces jambes déformées, enveloppées, malgré la chaleur, de genouillères fourrées. À part soi, il calculait son âge : « Soixante-quatre ans l'automne prochain ». Et lorsque, par hasard, son regard rencontrait celui de son père, il se détournait en pâlisant, tandis que le vieux reniflait et crachait bruyamment.

– Petiot, à quoi penses-tu ? souffla tout à coup sa sœur derrière lui.

Il sursauta ainsi qu'une jeune fille anémique, et sa frayeur fut telle que son cœur cessa de battre. Anna décrivit de ses mains lestes un geste de conjuration.

– *Infernalibus* ! prononça-t-elle avec la gravité d'un magicien.

Puis, le menaçant du doigt :

– Sois sage, dit-elle, sois bien sage et je te montrerai quelque chose.

On aurait pu croire qu'elle dissimulait un petit présent derrière son dos.

– Quoi donc ? demanda-t-il distraitement, encore un peu secoué par la peur qu'elle lui avait faite.

Malicieusement, elle lui chatouilla le nez du bout de son index et lui désigna le paysage.

– Tu vois, là-bas, ce beau pommier tout couvert de fleurs roses, ne vaut-il pas la peine d'être admiré ?

Et, rieuse, elle s'échappa, traversa la chambre d'un pas léger et, passant devant la porte entr'ouverte, elle la ferma sans ostentation. Puis, tandis qu'il continuait, sombre et entêté, à regar-



der fixement par la fenêtre, elle s'occupa du couvert. Elle allait d'une table à l'autre, ajoutant ceci ou arrangeant cela ; en même temps elle fredonnait une chanson et elle appuyait avec expression sur certains mots, selon le texte ou selon son caprice :

Sais-tu ce qu'au printemps nous chante le coucou ?  
Il voudrait souhaiter que l'été soit prospère,  
L'été qui dort encore caché on ne sait où.  
Les choses ne vont pas toujours comme on espère.  
Puis parfois le bonheur vient tout subitement  
    À celui qui plus ne l'attend.  
En janvier, février, Dieu bénit la culture.  
En mars, comme en avril, le temps est d'aventure,  
Tombe la neige en mai, vides sont les celliers ;  
En juillet comme en août, on remplit les greniers.  
    L'automne vient, la nuit s'allonge,  
    On fait du feu et puis l'on songe...  
    La froidure a tué nos fleurs.  
    Ah, qu'elle ne tue pas le cœur  
    De mon amour, de mon bien-aimé ?

Au lieu de « mon amour », elle disait « mon Conrad », et chaque fois qu'elle prononçait son nom elle lui lançait un coup d'œil affectueux, sans s'inquiéter qu'il y répondît ou non.

La cloche du dîner retentit, appelant à table la légion des servantes que l'on avait engagées pour aider au service, par ce beau dimanche de mai. On prévoyait que l'auberge déborderait de monde. Elles arrivèrent bientôt dans la salle, les unes seules, les autres par groupes, et chacune en entrant adressait au jeune homme un bonjour plus familier que respectueux. Il y répondait à haute voix, mais sans se retourner.

Un gentil murmure de voix jeunes et bavardes passait et repassait derrière lui. Soudain une tige de fleur se glissa entre ses mains, qu'il tenait croisées sur son dos. Dans la vitre de la fenêtre, qui renvoyait l'image, il reconnut la coupable.

— C'est Joséphine, déclara-t-il ; son impertinence se devine.

Des doigts lestes frôlèrent rapidement son visage.

— Il n'y a que Brigitte pour avoir de telles pattes ! affirma-t-il encore.

— Il triche, répondit un cri indigné ; il nous voit dans le carreau.

Et l'essaim se dispersa aussitôt.

Sa sœur se trouva à ses côtés.

— Eh bien ! qu'en dis-tu ? interrogea-t-elle.

– De quoi ?

– Écarquille donc les yeux, grand nigaud !

Il se retourna mollement et son regard effleurant le groupe joyeux et chatoyant des jeunes filles découvrit au milieu d'elles une nouvelle recrue.

Grande, bien bâtie, le buste droit, elle portait le riche costume bernois, de soie et de velours, avec des chaînettes d'argent. La chemisette amidonnée, le corselet dur comme une cuirasse, les mitaines brodées, rien n'y manquait. On eût dit une de ces belles poupées en costume exposées dans les vitrines d'Interlaken.

– Dans quel magasin as-tu été la choisir ? demanda-t-il, impressionné favorablement, mais encore indifférent.

– Ah ! ah ! fit-elle en riant, ne t'avais-je pas promis de te montrer quelque chose ? Et quelque chose de beau ! Mais il n'est pas permis d'y toucher, mon cher ; ce n'est pas un joujou. Ah ! que nenni ! Regarde et admire, et traite-la avec égards, cette précieuse fille du maire de son village. Prude et fière, je n'ai pas d'inquiétude pour elle, car sa langue est garnie d'un triple rang d'épingles comme le brochet ; mais j'en ai pour toi, pauvre Conrad ! Gare à ton cœur !

Et elle s'éloigna d'un air triomphant en lançant des trilles joyeux.

Lui ne quittait pas la Bernoise des yeux et, saisi tout à coup d'une arrogante confiance en lui-même, il manœuvra de façon à se rapprocher d'elle.

– Marianelli ? Babeli ? demanda-t-il en se plantant devant elle et si près que son front faillit toucher celui de la jeune fille.

Il voulait l'obliger à reculer ; mais elle, les sourcils froncés, le brava audacieusement.

– Ni Marianelli, ni Babeli, répliqua-t-elle avec brusquerie et sans céder un pouce de terrain. Je me nomme Cathri.

– De Langnau ? de Signau ? continua-t-il, taquin.

– À votre place, s'écria-t-elle, irritée déjà, je ne me mêlerais pas de faire le devin, si je ne m'y entendais pas mieux. Je suis de Melchdorf.

– Melchdorf ? Melchdorf ? où est-ce perché, ce Melchdorf ? Et où ça, à Melchdorf ? Du côté du moulin ou vers la scierie ? Car Melchdorf est grand, n'est-ce pas ?

– Voilà une nouvelle sottise ! Melchdorf est petit et l'on n'y voit pas plus de moulin que de scie-

rie. Du reste, je veux bien satisfaire votre curiosité, ce n'est pas un secret. Notre ferme s'appelle le Pigeonnier.

– Le Pigeonnier ? vraiment ? le Pigeonnier ? Ah ! ah ! ah ! ah ! vous nichez dans le Pigeonnier ? Ils ne sont pas mal venus, les pigeons de ce pigeonnier.

Et, l'examinant des pieds à la tête :

– Dites-moi, poursuivit-il, votre papa, monsieur le maire, en a-t-il encore beaucoup dans son pigeonnier de ces petits oiseaux géants si blancs et propres ?

Un joyeux orgueil éclaira le visage de la fille.

– Nous sommes six frères et sœurs, dit-elle, l'un plus droit que l'autre. Et Jean, notre aîné, vous dépasse bien d'une demi-tête.

Conrad cligna de l'œil d'un air de doute.

– Il faut bien qu'on cligne quand on n'y voit pas plus loin que son nez, cria-t-elle rageuse ; mais moi, je sais ce que je dis. Et je vous dis que notre Jean n'a pas besoin de se hausser pour voir par dessus ma tête. Ainsi, vous n'avez qu'à calculer sa taille vous-même, si vous savez calculer.

– Ou bien mesurer, fit-il.

– À votre guise !

Et tous deux, mi-rieurs, mi-sérieux, se dressèrent, provoquants, sur la pointe des pieds.

– Ce n'est pas ainsi qu'on se mesure, intervint Joséphine. On se met dos à dos.

D'une main hardie, elle les fit pirouetter et les poussa vers le mur, l'un contre l'autre.

– Un tabouret, une règle, un crayon ! ordonna-t-elle.

En cet instant, Anna interrompit le jeu.

– Voilà la soupe, dit-elle de sa voix aimable et chantante, tout en jetant un regard de protection maternelle sur le jeune couple.

– Voilà la soupe ! répétèrent les jeunes filles en exagérant son intonation.

Prestes, elles s'installèrent à la grande table et Cathri au milieu d'elles. Conrad la regardait, surpris qu'elle fût parmi les servantes, et il se demandait, hésitant, s'il ne devait pas, de son propre chef, l'appeler à la table des maîtres. Mais déjà elle avait déplié sa serviette et elle s'amusait de son étonnement.

– Je me trouve fort bien ici ! lui cria-t-elle de loin.

Alors, indécis encore, il se dirigea vers sa propre place. Un coup violent dans les reins le fit se retourner.

– Et moi, glapit une voix asthmatique, et moi, je n'existe pas ? On ne me dit pas bonjour, on fait semblant de ne pas me voir. Je ne suis que la vieille Ursule, la tante-Sorcière, c'est ainsi que tu m'avais baptisée, autrefois, – car tu te figurais que mes visites te portaient malheur, – tout simplement parce que tu commettais des sottises pour lesquelles on t'administrait le fouet... Tantôt tu grimpais sur le toit et tu abîmais les tuiles ; tantôt tu te brûlais le visage avec de la poudre. Ou bien tu lâchais les chevaux dans le jardin de Jean-Henri, le voisin. Et ainsi de suite. Mais voilà bien comme on est, et quand il faut avaler la soupe qu'on s'est trempée soi-même...

– Bonjour, tante, interrompit Conrad. Je t'ai déjà aperçue ce matin et j'ai admiré ta vaillance. Un vrai Saint-Georges ! Tous mes compliments ; elle n'a pas demandé son reste, la pauvre tante-Confitures, hein ?...

La vieille Ursule serra les mâchoires comme un terrier qui vient d'avaler un rat.

– On ne peut pas être deux à commander ! déclara-t-elle avec un regard haineux à l'adresse de sa rivale disparue.

– Je me sou mets humblement au seul et unique maître, dit le jeune homme en s'inclinant devant elle. Puis il lui tendit la main.

Mais elle retira les deux siennes en minaudant :

– Rien ne t'y force, si tu n'en as pas envie.

– Ma foi non, répliqua-t-il.

Et, la laissant sautiller sur place, il alla se mettre à table.

– Où est la mère ? demanda-t-il à sa sœur.

– Elle descendra plus tard. Elle n'est pas prête encore.

– Et toi, ne t'assieds-tu pas ?

– Non, je sers le père.

Il soupira.

La soupe fumante apporta un peu de cordialité et délia les langues.

– D'où viennent tous ces beaux lilas ? demanda Conrad ; tourné vers sa tante et attirant une branche pour la sentir.

Pas de réponse.



– Une soupe princière, déclara-t-il au bout d'un moment. Tous mes compliments à celle qui l'a confectionnée.

La vieille le regarda en-dessous et marmonna :

– Tu l'aurais trouvée détestable, si tu avais pensé que c'était moi qui l'ai cuite, hein ?

Il se risqua pour la troisième fois.

– Quel beau temps !... Pas le moindre nuage au ciel ! remarqua-t-il.

– Oui, on peut être satisfait du temps, répondit la tante d'un ton pincé. Que ne peut-on l'être aussi des gens ?

C'en était trop pour Conrad. Il cessa de parler, et, se détournant de la vieille, il regarda du côté des jeunes filles. En vérité, elles formaient un joyeux tableau avec leurs légères petites robes d'été aux couleurs claires. Cathri trônait, toute droite, dans la majestueuse perfection de son costume. Il ne lui manquait qu'une lance et un bouclier pour représenter l'Helvetia qu'on voit sur nos écus de cinq francs, et involontairement on cherchait derrière elle une apothéose de coucher de soleil sur les Alpes.

Une envie de causer, de s'amuser tourmentait le jeune homme ; il lança une plaisanterie à la grosse

Brigitte, qui y riposta de son mieux. Bientôt ce fut un échange de questions et de réponses entremêlées d'éclats de rire. La vieille Ursule, cependant, s'irritait. Plusieurs fois déjà, elle avait manifesté par des signes bruyants son mécontentement ; elle avait grogné, toussé ; elle avait reculé sa chaise et raclé du pied sous la table. Enfin, n'y tenant plus, elle jeta sa fourchette sur son assiette et interrompit grossièrement Conrad :

– Où est le domestique ? Pourquoi ne mange-t-il pas ici ? Ce n'est plus assez distingué, sans doute, pour monsieur le lieutenant ?

– Il ne s'agit pas de ça, répondit celui-ci ; le domestique est un butor avec lequel j'ai un compte à régler.

– Je ne sais, poursuivit-elle en soupirant d'un air de martyr, mais depuis ce maudit service militaire, tu n'es plus le même. À quoi cela sert-il, je te le demande, de jouer ainsi bêtement au soldat. Si tous les peuples faisaient la paix et si les souverains, au lieu d'obéir à leur ambition et à leur orgueil...

– Peuples et souverains, écoutez, s'exclama Conrad, l'illustre tante Ursule de Hützlisbühl va vous faire la leçon !

Des rires partirent de l'autre table et enlevèrent à la vieille toute envie de discourir. Le repas, dès lors, se traîna, morose avec des longueurs interminables entre chaque plat. Au dehors, sur le pré, un oiseau sifflait sans cesse deux notes joyeuses, et de toute la force de son gosier célébrait la joie de mai.

La cuisinière, l'ancienne et fidèle Lisbeth, après avoir apporté les légumes, s'était arrêtée derrière la tante, et ensemble elles chuchotaient et lançaient des regards venimeux à la Bernoise.

– Chacun son goût ! prononça Ursule à haute voix, avec une moue méprisante à l'adresse de Cathri ; il faut croire qu'il y a des gens à qui ça plaît !

– Quoi ? interrogea Conrad, agressif.

– Hé ! d'être attifée comme le bœuf gras, d'étaler des bras nus et d'écarquiller les yeux comme une je ne sais quoi !

Le jeune homme cherchait une verte répartie ; mais déjà Cathri s'était dressée, furieuse, et lançait, d'une voix tranchante :

– Le costume que je porte me fait honneur, et quant à mes bras nus il faut être un vieux laideron jaloux pour s'en choquer. Et si j'écarquille les yeux, c'est que je n'ai à les baisser devant per-

sonne. Du reste, si je suis de trop ici, il n'y a qu'à le dire. Je ne me suis pas imposée. C'est M<sup>lle</sup> Reber elle-même qui est venue me demander de lui aider aujourd'hui.

– Cathri, réparti sérieusement Conrad, vous avez été engagée par ma sœur, cela suffit. Je vous prie, en son nom, de rester calme et de ne pas vous laisser troubler par des remarques désobligeantes.

– C'est bien, dit Cathri en se rasseyant, calmée, vous êtes le maître et je m'en tiens à votre parole. Et ce que les autres jacassent, je ne m'en inquiète pas plus que du bruit d'un moulin.

Mais la vieille ne digérait pas sa défaite. Après quelques mots inarticulés, elle éclata et s'adressant à Conrad :

– Tu es aussi de ceux, dit-elle, qui se laissent tourner la tête par une paire de joues rouges sans s'informer de la vertu ni des qualités sérieuses.

– Et toi, riposta l'autre en s'emportant, tu es aussi de celles qui se figurent que la vertu d'une femme est logée dans son goître.

Le fou-rire qui accueillit cette boutade et les yeux humides d'Ursule lui prouvèrent qu'il avait frappé plus juste qu'il n'en avait eu l'intention : il

n'avait pas pensé au cou difforme de la vieille, et volontiers il eût rattrapé cette parole si cruelle. Tandis qu'il cherchait une phrase d'excuse, la tante avait tiré son mouchoir et elle s'essuyait les yeux en balbutiant :

– Tais-toi, Conrad, ne dis plus rien. Il y a eu un temps où, malgré mon goître, tu avais de l'affection pour moi !

– Ce temps n'est point passé, assura-t-il avec cordialité ; maintenant encore, je t'aime telle que tu es.

– Ah ! oui ! c'était un bon temps ! poursuivit-elle larmoyante et sans accueillir ses avances. Tu étais un petit garçon.

– Très chère tante, est-ce ma faute si je ne suis plus un petit garçon. Toi et ma mère, vous me faites un crime d'être devenu un homme. Pardieu ! je ne peux pas rester toute ma vie au biberon pour vous faire plaisir.

Sans paraître l'entendre, elle continuait à dévider le fil monotone de ses reproches.

– Que de fois, soupira-t-elle, ne t'ai-je pas pris sur mes genoux !

– S'il ne manque que cela à ton bonheur, s'écria-t-il énervé, il est facile d'y remédier, c'est-

à-dire si tu as vraiment envie de me prendre encore sur tes genoux.

Cette fois la plaisanterie demeura sans écho : les servantes, gênées, baissaient les yeux sur leur assiette, et Conrad, en tournant la tête, comprit la cause de leur silence. Sa mère venait de s'asseoir à ses côtés, toute faible et l'air malade, la tête enveloppée de foulards. Il pâlit d'abord, puis, reprenant possession de lui-même, il s'informa, d'un ton soumis et affectueux :

– Bonjour, mère ; comment vas-tu ?

Un tressaillement douloureux autour des lèvres décolorées et un regard de reproche furent la réponse.

– Je te demande comment tu vas ? répéta-t-il avec une nuance de susceptibilité.

Le visage détourné, elle murmura d'une voix à peine intelligible :

– Cela va comme cela peut aller.

– Cela peut aller plus ou moins bien, dit-il, et j'aurais désiré savoir comment tu te sens.

Sa voix tremblait et il dominait avec effort la colère qui lui montait à la gorge. Et de nouveau le silence plana dans la salle à manger, un silence lourd, pénible. Seules la mère et la tante échan-

geaient de courtes paroles de temps en temps ; mais les jeunes filles demeuraient muettes.

– Les grillons font tant de bruit aujourd’hui, soupira la mère en fronçant les sourcils.

Et de ses mains amaigries elle appliqua plus étroitement le foulard sur ses oreilles.

La vieille Ursule acquiesça.

– C’est comme à Hützlisbühl ce matin, ajouta-t-elle ; dès les quatre heures, les merles ont fait un sabbat du diable.

Conrad regarda le plafond en se mordant les lèvres.

– Les merles ont fait un sabbat du diable ! répéta-t-il machinalement... un sabbat... les merles !...

Et soudain un rire nerveux le secoua sur sa chaise.

Alors la tante reprit son mouchoir et la mère mesura son fils d’un long regard soucieux et triste.

Ce regard coupa court à son rire. Mais une sombre irritation lui étreignit le cœur et, au milieu du silence persistant, il jeta bruyamment son couteau et sa fourchette sur la table.

– On se croirait à un enterrement, dit-il rageur.

– Chacun n’a pas, comme toi, l’esprit toujours disposé aux plaisanteries, répliqua sévèrement la mère.

À ce reproche il perdit tout empire sur lui-même, et, de la voix tonnante d’un pasteur en chaire, il s’écria :

– Et moi, je vous dis qu’on se comporte ici d’une manière impie ! Comment, on est relativement heureux, sans graves soucis, ni plaintes sérieuses, et l’on passe son temps à geindre et à larmoyer. Je vous dis que c’est de l’ingratitude envers le ciel et qu’on mériterait d’en être puni !

Mais déjà, sans qu’il s’en fût aperçu, Anna se trouvait derrière sa chaise et elle lui secouait violemment l’épaule.

– Conrad, grondait-elle à voix basse, Conrad, perds-tu la tête ?

– Non, je ne perds pas la tête, répéta-t-il, criant plus fort encore ; je dis que posséder le bonheur et s’affubler du masque de l’infortune, c’est de l’hypocrisie, c’est provoquer le destin.

À ces mots, la mère se leva en s’appuyant des deux mains sur la table et, chancelante, elle quitta la chambre. Ursule prit un air pincé et jeta des re-



gards malveillants aux jeunes filles qui avaient recommencé à bavarder à voix basse.

– Silence ! aboya-t-elle d'une voix rauque.

En ce moment, Lisbeth entrait dans la salle, apportant un majestueux rôti de veau qu'elle posa sur la table des servantes.

– Dieu me bénisse ! fit la tante en levant les mains, indignée ; quel gigantesque morceau de viande ! De mon temps, les domestiques se léchaient les babines quand on leur octroyait un peu de bœuf bouilli, mais à présent...

Une bombe éclatant sur la table des jeunes filles n'eût pas produit plus d'effet. Elles se dressèrent, devenues rouges comme des coqs, et repoussèrent leur assiette.

– Mangez ça vous-même ! Avalez-le toute seule, nous n'en voulons pas, déclarèrent-elles.

– Qu'on se rasseye ! vociféra la vieille, dont la bile débordait.

Et, pour appuyer l'ordre, elle se souleva à demi et se laissa retomber lourdement sur sa chaise. Du manche de son couteau, elle frappait violemment sur la table.

Les jeunes filles intimidées obéirent en rechi- gnant, mais elles ne touchèrent pas au rôti et four-

rèrent leurs mains sous leurs tabliers d'un geste démonstratif.

Alors Ursule boitilla vers elles et poussant le plat de viande :

– Mangez donc, leur souffla-t-elle dans la figure ; enfournez pendant que c'est chaud.

Des regards hargneux lui répondirent ; les servantes grognaient ou pleuraient ; mais aucune ne bougeait le doigt. Cathri, seule, qui était demeurée tranquillement assise, prononça sèchement :

– Pour ma part, je ne sais pas ce qui m'empêcherait de manger.

La vieille s'arrêta ahurie. Elle ne pouvait pas battre la vigoureuse Bernoise ; du reste, en venir aux mains n'entraînait pas dans ses habitudes, et pourtant c'eût été l'unique moyen de demeurer maîtresse du terrain. Impuissante, incertaine, elle restait donc là, les yeux troubles de colère, comme une vieille vipère qui voit pour la première fois l'impuissance de son venin.

Où était le temps où elle faisait marcher son monde à la baguette ? Quand il fallait, à Herrlisdorf, dresser une servante, mâter une cuisinière, quand on attendait des hôtes intraitables, vite on appelait la tante Ursule de Hützlisbühl... Et main-

tenant, elle devait tolérer les impertinences de cette morveuse ! Depuis longtemps déjà, elle connaissait les infirmités de l'âge et elle les combattait vaillamment ; aujourd'hui, elle comprit la misère de la vieillesse.

Et lorsqu'après une courte hésitation elle retourna à sa place, ce fut comme une retraite, une abdication définitive. Alors elle n'eut plus qu'un désir : sortir de cette situation intolérable et rentrer le plus vite possible à Hützlisbühl, pour y retrouver ses trois chats, son café à la chicorée et la docile orpheline qui lui tenait lieu de domestique.

– Écoute, tante, commença alors Conrad qui avait eu le temps de se préparer à parler en termes mesurés, je n'oublie ni notre parenté, ni ton aide désintéressée en toute occasion, mais ta manière de traiter nos meilleures servantes ne saurait être au gré de mes parents.

– Embrasse-les donc, tes chères servantes, répliqua-t-elle, furieuse ; ce n'est pas moi qui t'en empêcherai ; je te laisse le champ libre, je suis de trop ici.

– Je ne te demande pas cela, au contraire, reprit-il. Nous apprécions tes services et ton expérience ; mais ce n'est pas une raison pour houspiller ces filles.

– C’est bon, c’est bon, continuait-elle sans lâcher son idée, je m’en vais. Je serai vite prête.

Et, en effet, elle se dirigea vers la porte en clochant du pied.

Alors, Conrad, troublé, voulut la retenir.

– Tante !... implora-t-il.

Il se leva et la suivit.

– Ah ! Ouiche ! glapit-elle. On connaît ça ! Des prunes ! Va-t’en voir s’ils viennent !

Et, sans se laisser retenir, elle se hâta vers la sortie, comme si elle eût craint d’être poursuivie.

Les huées des servantes l’accompagnèrent.

– Bon voyage ! clamaient-elles. Ne reviens plus, mauvaise sorcière ! Délivre-nous de tout mal !

Et ainsi de suite.

Mais Conrad leur imposa silence de la main. Il l’aimait quand même encore, la vieille Ursule, la sorcière, car jadis elle avait été bonne, très bonne pour lui.

La poignée de la porte bougeait encore et les regards étaient toujours dirigés du côté où la tante Ursule avait disparu, quand soudain le sol trembla sous un pas aussi lourd que celui d’un éléphant, et

l'énorme stature du vieil aubergiste parut dans l'embrasure de la porte donnant sur la terrasse.

D'un ton rude, il interpella les sommelières :

– Manger, boire, se quereller, faire les coquettes, voilà ce qu'elles savent, mais travailler, servir le monde, aucune n'y songe.

Pareilles à des poules qu'un chien effarouche, elles quittèrent précipitamment la table, courant, en une fuite désordonnée, vers la sortie la plus proche. Le vieux leur barra le passage, et pour mieux marquer sa volonté, il voulut frapper du pied ; mais son membre, raidi par la goutte, ne put exécuter le mouvement.

– C'est bon, dit-il en dissimulant sa douleur, cette fois c'est moi qui servirai ; tâchez seulement d'être désormais à votre poste.

Elles s'en allèrent alors, déconcertées et boudeuses, tandis que derrière leur dos une magnifique tarte paraissait sur la table.

Cathri, qui d'abord avait suivi les autres, se ravisa et se mit à marcher de long en large dans la salle à manger.

Le vieux l'apostropha :

– Et vous, gronda-t-il, avec vos précieuses chaînes et vos doigts de princesse, êtes-vous trop grande dame pour servir ?

Elle lui indiqua la terrasse par la fenêtre :

– Neuf servantes pour un seul misérable paysan, cela me paraît déjà plus qu’assez.

Et, comme il lui lançait un regard foudroyant, elle agita en riant sa main devant les yeux de l’aubergiste.

– Monsieur Reber, bien que vous soyez un monstre, vous ne me faites pas peur, oh ! pas du tout ! À la maison, j’ai un père auprès duquel vous n’êtes qu’un petit enfant.

Il la dévisagea un moment, s’adoucissant peu à peu. Puis il marmotta quelques paroles inintelligibles et finit par grimacer d’un air approbateur. Il prit une bouteille et un verre et se dirigea lourdement vers la terrasse.

Conrad n’avait pas quitté la place où il s’était assis. Cathri s’installa à quelque distance de lui, près d’une fenêtre, et tambourina de ses doigts sur le rebord.

Anna vint les rejoindre. À voix basse et chagrine, elle gronda son frère.

– Conrad, gémit-elle, méchant que tu es, qu’as-tu fait encore ? La tante est auprès de notre mère et elle lui monte la tête. Elle veut s’en aller et prétend que tu l’as chassée.

– C’est faux ! déclara Conrad.

– Elle ment, affirma Cathri.

– Et ce pauvre petit pigeon, soupira Anna, notre mère l’avait fait préparer exprès pour toi.

– Quel pigeon ? Pour moi ? de notre mère ? où donc ?

Elle lui désigna un plat sur la table.

– Il est froid, à présent, c’est trop tard.

– J’avais autre chose à faire, pendant le repas, que de songer à manger, répliqua-t-il assombri.

Cependant il attira l’assiette à lui, et, par égard pour sa mère, il se mit consciencieusement à manger, mais sans savoir ce qu’il avalait.

Pendant ce temps, Anna et Cathri, comme deux amies, la main dans la main et se serrant par la taille, se promenaient par la chambre. Chaque fois qu’elles passaient derrière le jeune homme, elles échangeaient des regards sournois, badinant et riant sous cape. À la fin, elles s’arrêtèrent et se donnèrent un baiser.

– Hein ! tu voudrais bien en être ? fit Anna taquine.

Et d'un geste gamin elle se passa la langue sur les lèvres.

Puis elle s'approcha de lui, et se penchant pardessus son épaule, elle lui souffla à l'oreille :

– Qu'en dis-tu ? Te fait-elle envie ? Tant pis pour toi, c'est bien fait si tu souffres : tu fais aussi souffrir les autres. Mais tu sais, il ne s'agit pas de mariage !

– Je n'y pense même pas, répondit-il à haute voix. Cependant, en admettant le cas, pourquoi non ?

Elle lui ferma la bouche de sa main et se courbant vers son oreille, elle chuchota :

– Elle n'a pas de cœur.

Et elle se sauva.

Sur la porte, elle se retourna et leur cria :

– Je devrais être maintenant à la fois à la cuisine et à la cave ; je devrais cajoler le père, apaiser la tante, consoler la mère... et je n'ai que deux pieds, deux bras et une bouche. Si, du moins, quelqu'un allait dire une bonne parole à maman...



Conrad et Cathri restèrent de nouveau en tête à tête, cette fois silencieux, gênés, et ne sachant quelle contenance prendre. Mais cela ne dura pas longtemps. Déjà le vieil aubergiste, revenait, portant la bouteille vide. Il la posa sur le buffet ; puis il se retourna et considéra son fils.

– Il me paraît que tu as pris racine à table aujourd’hui. Cela ne te ferait pas de mal d’aller aider à préparer la salle de danse, au lieu de rester collé là devant ton assiette !

– Préparer la salle de danse ? Comment puis-je savoir qu’on dansera ? Personne ne s’est donné la peine de m’en avertir.

– Faudrait-il peut-être en demander d’abord la permission à monsieur le lieutenant ? Bien sûr qu’on dansera, comme chaque année. Est-ce que tu y trouves à redire ?

– Je ne me permettrais jamais cela.

Le père se rapprocha.

– Tu ne te permettrais jamais cela ? Essaie donc un peu, pour voir. On ne te mangera pas.

Cathri sortit inaperçue de la chambre.

– Allons, parle donc, si tu as quelque chose de sensé à dire.

– Eh bien ! il faudrait savoir ce qu'on veut avoir ; une auberge respectable ou un caboulot de paysans.

Le père haussa le ton :

– Jusqu'à présent cela a bien marché comme ça, et je ne changerai pas le train de la maison à cause de toi. Quand je serai sous terre et que mon caboulot de paysans ne te semblera plus assez distingué, tu pourras faire à ta guise ; pour le moment, c'est moi qui suis maître.

Là-dessus, il pensa que la discussion était close. Mais Conrad, après un regard furtif vers le ciel, poursuivit :

– Du reste, qui est-ce qui aurait envie de danser par ce beau temps ?

– Ne t'inquiète pas de ça. Tout est en règle. On s'entend aux affaires, sans avoir, comme certains blancs-becs, une haute opinion de soi. Les Wagginger viendront ; ils se sont annoncés par écrit, – ceci pour ta gouverne. Et même tous les Wagginger, ceux du haut et ceux du bas.

Conrad releva la tête et ouvrit de grands yeux.

– Ceux du haut et ceux du bas ? En même temps ? Le même jour ? Dans la même salle ? Une

semaine après les élections ? demanda-t-il en jouant avec son couteau d'un air préoccupé.

– Il n'y a vraiment pas de quoi prendre une mine si importante, gronda l'aubergiste ; on n'est pas assez bête pour ne pas savoir que les Wagginger-dessous ne vont guère avec les Wagginger-dessus, que les uns sont conservateurs et les autres libéraux. Tu peux bien supposer que j'ai assez de cervelle pour ne pas avoir eu l'idée de les inviter en même temps, – quoique je ne sois qu'un simple caporal et pas un beau lieutenant. On a d'abord demandé aux Wagginger-dessus et ils ont refusé ; alors on s'est adressé aux Wagginger-dessous, qui ont accepté. Mais voilà qu'hier ceux du haut se ravisent... C'est comme ça que c'est allé !

Conrad ne répondit rien. Il continua à faire danser son couteau, les yeux au plafond.

– Il faut croire que tu as de la peine à comprendre ; c'est un problème trop difficile pour ton esprit, puisque tu ne sais pas que répondre.

– Oh ! non, répliqua Conrad, je ne comprends que trop bien. On cognera ferme cet après-midi.

– Ils ne se mangeront pas.

– Une bataille est toujours une bataille, que l'on se serve de sabres et de baïonnettes ou des poings et du gourdin. La haine ne réfléchit pas et l'arme n'a pas de conscience. Et puis, à part cela, je doute qu'un chahut de paysans dans la grande salle soit du goût de tes hôtes de la ville, qui viennent avec femmes et enfants.

– Je suis encore là ! s'écria le vieux, impatienté. Si jusqu'à présent j'ai été capable de maintenir l'ordre chez moi, je le serai aujourd'hui encore. Me crois-tu donc tout à fait invalide ? Dieu merci ! mes quatre membres sont encore assez solides pour faire respecter mon autorité, au dehors comme au dedans.

– Jusqu'à ce que tu attrapes un mauvais coup.

– Les Wagginger ne me font pas peur ; je suis venu à bout de plus forts qu'eux.

– D'accord, mais les Wagginger sont pires que forts ; ils sont lâches, ce qui veut dire sournois. De faux bonshommes.

Alors toute patience abandonna l'aubergiste.

– Suis-je donc devant un juge, écuma-t-il, qu'il faille me défendre comme un accusé ? J'ai décidé qu'on danserait et on dansera, avec ou sans ta permission. C'est clair et simple. As-tu compris ?

– J'ai parfaitement compris.

– Eh bien, alors, tâche de te taire.

– Tu n'as pas besoin de me dire cela si brutalement après m'avoir forcé toi-même à parler.

– Faut-il peut-être que je mette des gants pour m'adresser à monsieur le lieutenant ? Allons, as-tu fini, une bonne fois, ou as-tu encore quelque chose à redire ?

L'irritation alors gagna aussi Conrad.

– Oui, répliqua-t-il, puisque nous y sommes. Je trouve, en effet, quelque chose à redire. Je désirerais que tu me traites avec plus d'égards devant les autres gens. Voilà ce que je trouve à redire.

– Devant les autres gens ? Est-ce peut-être ma faute si l'on n'a jamais le plaisir de contempler ta face bénie sans qu'il y ait une jupe dans le voisinage ?

– Père, s'exclama-t-il avec violence, père, prends garde, prends garde, je ne permets pas qu'on m'insulte !

– Qu'on t'insulte ? N'est-ce donc pas la pure vérité ? Ne t'ai-je pas trouvé ici à l'instant seul avec la Bernoise ?

– Celui qui soupçonne peut être soupçonné, laissa échapper Conrad à mi-voix.

– Quoi ! Qu’as-tu dit ? Répète-le tout haut, si tu l’oses. Hein ? tu n’oses pas ?

– Bien sûr, que je l’ose. Je dis : être seuls dans une chambre, cela dépend où et comment et avec qui.

Et il regardait son père dans les yeux, d’une manière significative.

– Qu’entends-tu par là ? articula le vieux en suffoquant, tandis que son visage devenait rouge foncé.

– J’entends, répondit le jeune homme, qu’avec *moi* toute jeune fille peut rester sans crainte seule dans une chambre.

D’un pas si pesant que la salle en trembla, l’aubergiste avança jusqu’à la table qui les séparait.

– Et pas avec *moi*, peut-être ? fit-il avec dureté. Explique-toi clairement.

– Eh bien, pour parler clair, il semblerait, d’après les apparences, que tu aurais préféré être toi-même seul dans la chambre avec Cathri.

Mais soudain, dans le corridor, des applaudissements se firent entendre et des voix de femmes crièrent des bravos étouffés pour marquer le triomphe de Conrad. Le vieux, alors, sans riposter

à la dernière attaque, se glissa inaperçu hors de la chambre en gardant un silence inquiétant.

Conrad, soudain dégrisé, demeura immobile et épouvanté. Qu'avait-il fait ? Lui, qui ne se souvenait pas d'avoir jamais osé contredire son père, à plus forte raison d'avoir osé lui résister, il venait de le braver, d'homme à homme, comme un ennemi, en lui dévoilant toute son exécration par des regards et des sous-entendus qui ne se pardonnent plus. Il n'en avait pas eu l'intention. Mais c'était fait. Et, l'esprit inquiet, il voyait une suite de misères en comparaison desquelles l'état actuel, qu'il avait cru impossible à supporter, lui paraissait l'âge d'or. Il n'osait songer à tout ce qui allait arriver. Et, dans sa détresse, il jeta un regard désespéré vers l'avenir. Il vit le vieux, frappé d'apoplexie, râlant sur son lit de mort, et lui-même à ses côtés, triste, ému et repentant. Et cette image n'éveillait plus sa répulsion ; au contraire, il l'évoquait avec recueillement, non par haine, mais mu par une angoisse désespérée du cœur qui lui faisait chercher là le seul chemin vers la réconciliation, une sauvegarde et une protection contre un pire avenir.

– Venez donc un peu prendre l’air, monsieur Reber, au lieu de rester enfermé dans la chambre, dit Cathri, paraissant sur le seuil.

– Pourquoi non ? répondit-il distraitement.

Et il s’apprêta à la suivre, mais en chemin il changea d’avis.

– Allez en avant, lui cria-t-il, je vous rejoindrai plus tard.

Se retournant, il prit la direction opposée, vers le premier étage, où se trouvait la chambre de sa mère. Il voulait lui dire un mot affectueux, selon le conseil de sa sœur.

Dans l’escalier, il rencontra son père, qui sortait de la salle à manger. Ils reculèrent brusquement l’un et l’autre comme deux ours qui se rencontrent dans la cage. Le père rentra précipitamment dans la salle, tandis que le fils montait les marches en silence. Dans la chambre à coucher l’obscurité était complète, grâce aux grands rideaux baissés.

– Tiens ! c’est lui ! glapit une voix dans les ténèbres, – la voix de la tante.

Et la phrase était accompagnée d’un rire mauvais qui lui parut narquois.

Comme il se dirigeait à tâtons vers le lit, il culbuta par-dessus un fauteuil qui lui barrait le pas-



sage. Dans sa chute, il se heurta douloureusement au rebord du lit et fit tomber un objet de faïence qui se brisa à terre avec un bruit prolongé.

– Faut-il donc qu'il ne sache causer que du mal et du dégât, ce fils de malheur ! gémit la mère.

Alors Conrad, faisant brusquement volte-face, sortit de la chambre et redescendit l'escalier.

– Je n'avais pas mérité cela, murmura-t-il, les dents serrées. « Fils de malheur ! » on n'est pas un fils de malheur quand on est honnête, travailleur et de bonne réputation. On a ses défauts comme tout le monde.

Et toujours, il remâchait cette expression : « Fils de malheur ! » ainsi qu'un morceau de viande trop dur qu'il ne serait pas parvenu à avaler.

– On n'est pas un fils de malheur quand on a une médaille de sauvetage dans son tiroir et que le colonel vous cite en exemple aux autres officiers devant le front de la compagnie. Les fils de malheur sont à l'auberge ou même en prison.

Au bas de l'escalier, il s'arrêta et derrière les grands pots de grenadiers, il regarda par la fenêtre sur la terrasse. Les domestiques y transportaient les meubles de la salle à manger. Cathri, à demi

assise sur le rebord d'une table, balançait son pied d'un air indifférent. Conrad regardait sans voir ; il était encore trop rempli de colère et il serrait le poing de temps en temps.

– Un lieutenant d'artillerie, bougonnait-il, n'est pas un fils de malheur !

Et, après un moment :

– Qui sait si plus d'une mère ne serait pas heureuse d'avoir un fils tel que moi.

Il demeurait le visage appuyé à la vitre, non point parce qu'il voulait rester là, mais parce qu'il fallait bien qu'il fût quelque part, là aussi bien qu'ailleurs.

Pendant ce temps, la tante descendait, à pas comptés, l'escalier. Elle avait mis son chapeau, son châle et elle portait une sacoche à la main.

– Ça y est, je m'en vais, criait-elle en l'apercevant ; es-tu content ?

Il se maîtrisa.

– Non, je ne suis pas content. Au contraire, je serais heureux que tu restes, car je n'avais pas de mauvaise intention...

– Ta, ta, ta, turlututaines ! aboya-t-elle, ne t'affubles pas d'un masque, nous ne sommes plus

en carnaval. Tu n'as pourtant plus d'yeux que pour ta dondon !

– Dondon ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

– Hé ! ta poulette, si tu préfères la nommer ainsi. Je ne parle malheureusement pas d'une façon aussi distinguée que monsieur le lieutenant. Mais c'est encore assez respectueux pour « cette grosse gague ».

– Qui nommes-tu une gague ?

– Qui serait-ce donc, sinon la personne qui seule encore existe pour toi, cette glorieuse et arrogante Bernoise. Eh, tu vois, tu t'épanouis, rien qu'en entendant parler d'elle. Ne me fais donc pas des yeux comme le loup qui voulait avaler le Chaperon rouge. Calme-toi, je m'en vais. Je me sauve. J'ai peur. Et toutes mes excuses d'avoir osé prononcer son nom avec ma vieille bouche édentée. Adieu ! Quand je serai loin, tu pourras encore mieux lui courir après. Ne sois pas cruel, ne la fais pas attendre. Elle grille d'impatience. Allons, adieu. Encore toutes mes excuses. Espérons que cette fois la visite de la vieille tante-Sorcière n'amènera pas de malheur. Tu l'aurais mérité, cependant. Enfin, adieu. Tu me vois sans doute pour la dernière fois.

Il la laissa partir.

Après quelques pas, elle se retourna.

– Tu sais, je t’avais apporté un petit cadeau ; je l’ai laissé à ta mère. Elle te le donnera demain, quand tu seras de nouveau plus sage ; car, vois-tu, tu as beau te mal conduire avec moi, je n’en suis pas moins la vieille tante, la tante-Sorcière, qui autrefois te berçait sur ses genoux. Tu te rappelles ? Adieu, Conrad, adieu. Porte-toi bien malgré tout.

Et elle s’en alla en clopinant.

Quant à lui, il rejoignit Cathri sur la terrasse.

– Vous avez donc aussi un père méchant ? commença-t-il, morose.

– Votre père est de bois, le mien est de pierre.

– Je ne comprends pas, poursuivit-il, le plaisir qu’on peut éprouver à faire constamment la vie dure à ses proches.

– Qui sait comment nous serons plus tard ? fit-elle en haussant les épaules. Vous, par exemple, vous ne m’avez pas l’air des plus accommodants.

– Quoi ? Vous croyez donc que c’est un résultat de l’âge ?

– Sotte question ! De l'âge ou de la maladie, cela revient au même. Pensez-vous peut-être que votre père ait été ainsi toute sa vie ? Qu'il n'ait jamais mis une fleur à son chapeau ni chanté une joyeuse chanson ? Je me figure que les vieux ont comme un scorpion dans le foie qui les mord sans cesse et qui les rend bilieux, de sorte qu'ils deviennent incapables de dire une bonne parole à personne, même s'ils en avaient envie.

Conrad médita.

– C'est curieux, fit-il, je n'y avais jamais songé. En général, je crois que si vous étiez toujours là, je supporterais plus facilement bien des choses.

Et comme, à ces mots, elle rougissait un peu, il se hâta de rectifier :

– Pardon, je ne l'entendais pas ainsi.

Lui-même, après coup, rougit encore plus qu'elle.

– Et je ne l'ai pas compris ainsi non plus, répondit-elle pour le tranquilliser.

Là-dessus, ils demeurèrent cois.

Anna arriva.

– Bénédicte réclame les clefs de l'écurie, dit-elle d'un ton indifférent, en tendant la main ; lors-

qu'elle eut les clefs, elle ajouta, comme incidemment :

– Vous devriez éviter de rester si longtemps ensemble. On pourrait le remarquer.

– Et après ? répartit Conrad. C'est-à-dire si cela ne contrarie pas Cathri.

– Moi, dit-elle avec un sourire dédaigneux, du moment que je ne fais rien de mal, je me moque de ce que disent les gens.

– Ah ! vraiment, fit Anna, piquée, vous en êtes déjà là ? Alors je n'ai plus le droit de me mêler de vos affaires.

Et elle les quitta, l'air formalisé.

Conrad essaya de renouer la conversation.

– J'espère, commença-t-il à tout hasard, que vous n'avez pas pris à cœur la grossièreté de la vieille tante ?

Elle se mit à rire.

– De telles choses, répondit-elle, ne m'effleurent pas même la peau, encore moins le cœur. Bonté du ciel ! J'en ai avalé bien d'autres chez nous. Du reste, on ne devrait se sentir réellement blessée que par ses proches. Une cuillerée de fiel présentée par des étrangers paraît moins amère qu'une goutte à la maison. C'est pourquoi

j'ai quitté la maison. Et, depuis, je me sens heureuse, bien que je ne marche pas toujours sur des roses et qu'il soit dur de gagner sa vie chez des étrangers sou par sou, alors que dans son village, on serait la première, la riche Cathri, la fille du maire.

Elle avait parlé plutôt pour elle-même que pour lui ; il le sentit et garda un silence recueilli.

Alors, à son tour, elle lui témoigna un peu de sympathie et, pour la première fois, sa voix dure s'adoucit et devint presque affectueuse en s'adressant à lui.

– Vous devriez vous en aller un peu, monsieur Reber, conseilla-t-elle avec bienveillance. Ne fût-ce que pour une journée ou une demi-journée. Cela ne vaut rien pour un jeune homme d'être toujours collé au logis. Vous vous faites trop de mauvais sang et alors vous êtes irritable et dépité. Le chapeau sur la tête, la canne à la main, et en avant dans le bon air du printemps.

Avidement, Conrad regarda au loin.

– Oui, acquiesça-t-il. Par exemple je pourrais rejoindre mon groupe d'officiers à la Hochburg. En prenant le train de deux heures quarante, ajouta-t-il avec un profond soupir.

Et, tirant sa montre, il en considéra longuement et distraitement les aiguilles.

– Oui, dit-elle, ou même aller tout simplement jusqu’au premier village venu. Affaire de voir d’autres figures et de changer d’idées.

De nouveau il regarda au loin avec envie. Puis il laissa retomber sa tête et remit sa montre dans son gousset.

– Je ne puis, je n’ose, murmura-t-il ; aujourd’hui moins que jamais.

– Pourquoi donc ?

– Pourquoi ? répéta-t-il impatienté. Vous avez plus de jugeote habituellement. Pourquoi ? Parce qu’aujourd’hui c’est dimanche, que la maison sera pleine de gens et que vers le soir, on dansera. Bref, parce que je ne peux pas m’en aller. Croyez-vous que nous ayons fait venir pour rien une demi-douzaine de servantes en plus ?

– Eh ! trouvez-vous donc préférable de vous quereller avec le père, la mère, la tante, et Dieu sait qui encore ? Il y a aujourd’hui quelque chose d’inquiétant dans l’air qu’on respire au « Paon », à Herrlisdorf. Un démon est assis sur le toit. Croyez-moi, monsieur Reber, je m’y connais ; j’ai étudié ces signes-là dès l’enfance.



– Êtes-vous superstitieuse, par hasard ? railla-t-il.

– Je n'en sais rien, répliqua-t-elle sans se formaliser. On devient toujours plus ou moins superstitieux quand on a senti de près la faux de la mort et la gueule noire du malheur. Écoutez. J'ai vu mon propre frère partir le matin pour la forêt, alerte et bien portant, et à midi on nous le rapportait mort. En partant, il chantait : « Cathri, de ma vie je ne me suis senti aussi heureux qu'aujourd'hui ; il me semble que je suis au ciel ! » Et le père qui lui criait : « Tâche de rentrer exactement à onze heures, vaurien, à onze heures ou plus jamais ! » N'est-ce pas à devenir superstitieux ? Oui, il était bien là, à onze heures, le pauvre Baschi ; exactement quatre minutes avant onze heures, mais c'était un cadavre. Enfin, superstitieux ou non, et quoi que vous en disiez, il y a de l'orage dans l'air. Ça sent la guerre.

– Oh ! quant à cela, répliqua-t-il avec amertume, chez nous il y a toujours de la guerre dans l'air.

– Sans doute, fit-elle ; mais il y a quelque chose en plus. On dirait que tout le monde est ensorcelé. Chacun dit le contraire de ce qu'il voudrait, et, sans en avoir l'intention, on se plante mutuelle-

ment des clous pointus dans le cœur. Cela ne prouve-t-il pas que sur le toit, il y a un démon ou quelque chose de ce genre ?

Un sourire se joua d'abord autour des lèvres de Conrad ; puis, peu à peu, il devint sérieux et rêveur. Longtemps il tint les yeux baissés, pensivement, tandis que du pied il jouait avec le gravier.

– Que faire ? demanda-t-il d'une voix étouffée sans relever le front.

– Partir, répondit-elle, sortir du cercle diabolique.

Il la regarda soudain.

– Viendriez-vous avec moi ? interrogea-t-il.

– Monsieur Reber, voilà que vous dites des sottises, riposta-t-elle vexée.

Et elle s'éloigna avec dignité.

Plusieurs fois, pendant ce dialogue, Conrad avait dû s'écarter afin de ne pas être heurté par les domestiques qui transportaient les tables de la salle de danse, et qui plaisantaient bruyamment, sans égards pour les autres gens.

– Place ! place, ordonnaient-ils en riant.

Il fallait bien obéir.

Tout d'abord, il n'en avait pas été frappé, absorbé qu'il était par la conversation ; mais après coup cela l'irrita et, apercevant le valet qui s'amusa à lancer du gravier à Brigitte, il le prit à partie :

– Portez donc cette chaise dans la salle à manger, commanda-t-il.

Et, comme on ne lui répondait pas et qu'on lui obéissait encore moins, il haussa le ton :

– Est-ce compris ?

– Ça ne presse pas tant, je suppose, bougonna le valet en ramassant une nouvelle poignée de sable.

Conrad s'élança sur lui comme un ouragan.

– Quand j'ordonne quelque chose, ça presse toujours, lui cria-t-il.

Et il le prit violemment par l'oreille. Il le traîna ainsi jusque devant la chaise, en le secouant de telle façon que sa casquette tomba sur le sol.

– Crois-tu que je ne saurai pas t'apprendre à te presser ? Crois-tu que je n'en sois pas capable ?

Le valet obéit alors en rechignant ; mais, arrivé devant la porte, il rejeta la chaise et se mit à geindre. Et, avant de disparaître dans la maison, il fit une grimace menaçante à l'adresse de son jeune maître.

– Très bien ! s'écria joyeusement Cathri en battant des mains. On dirait notre Jean.

Les autres filles, cependant, regardaient Conrad avec effarement, comme si elles le voyaient pour la première fois. Elles demeurèrent clouées au sol, puis elles se dispersèrent pour revenir bientôt sournoisement sous un prétexte quelconque. Elles lançaient des coups d'œil inquiets tantôt vers Conrad, tantôt vers la maison, et chaque fois que l'une d'elles devait passer près du jeune homme, elle faisait un demi-cercle pour l'éviter.

– Il s'agit maintenant de serrer les dents, monsieur Reber, lui recommanda Cathri avec bonne humeur ; attendez-vous à un fameux orage.

La prophétie cependant ne semblait pas devoir se réaliser et peu à peu les servantes s'enhardirent de nouveau. Secouant leur émoi, elles cherchèrent le côté comique de l'aventure.

– Il n'a eu que ce qu'il méritait, dirent-elles. Une autre fois il saura se presser.

Joséphine ramassa la casquette, en secoua la poussière et, se la plantant sur la tête comme un trophée, elle parada de long en large.

À ce moment, la fenêtre de la salle à manger s'ouvrit et la tête de l'aubergiste se montra.

– Il paraît que tu as encore besoin du fouet comme un gamin, vociféra-t-il vers Conrad.

Celui-ci vira sur ses talons.

– Qu'on l'essaie ! cria-t-il d'une voix qui résonna par-dessus les toits.

Mais voilà qu'au premier étage, dans la chambre de la mère, les rideaux s'écartèrent un peu. Cela opéra miraculeusement sur Conrad qui se domina aussitôt. Le père, de son côté, après avoir attendu en vain une provocation, retira lentement la tête. La fenêtre se referma avec bruit et tout redevint silencieux.

Cathri se rapprocha de Conrad :

– Sérieusement, monsieur Reber, je vous le répète, sauvez-vous.

– Pas à présent, grinça-t-il, à présent moins que jamais. Me sauver ? Ce n'est pas ma manière.

Hélène, en passant, lui chuchota :

– Monsieur Reber, le cocher vous fait demander si vous savez qu'il doit atteler Lissi pour conduire M. le conseiller Lauterbach ? Mais il vous supplie de ne pas le trahir.

– Quoi, ma Lissi ! s'écria le jeune homme hors de lui, je crois que vous déraisonnez. Personne n'a

le droit de disposer de ma Lissi sans mon autorisation.

– Allez donc voir vous-même, répondit la fille en baissant la voix. Le cheval est devant la maison à piaffer et à secouer la tête.

– Pour croire cela il faut que je le voie de mes propres yeux, s'écria-t-il.

Et il quitta la terrasse, l'air buté et résolu.

En effet, elle était là, sa petite jument, entre les brancards, attelée à la calèche. Elle grattait le sol, rongait son mors, lançant de l'écume à droite et à gauche et, toute frétilante, l'infidèle le regardait comme si tout était pour le mieux.

– Bénédic, demanda-t-il sévèrement, qui vous a dit d'atteler Lissi ?

– Le patron, votre père lui-même.

– Bien, dételez le cheval et mettez-lui la selle. Je veux sortir.

– Votre père est mon maître et vous l'êtes aussi. Je n'ai qu'à obéir. Si l'on m'ordonne d'atteler, j'attelle ; si l'on m'ordonne de dételez, je dételez. Mais bien entendu je ne prends aucune responsabilité, je m'en remets à vous.

– Certainement. Je vais changer d'habits et mettre mes éperons. Tâchez que tout soit prêt quand je redescendrai.

– Ce sera tout de suite prêt, en admettant que rien ne se mette à la traverse.

– Lorsque j'ai donné un ordre, dit Conrad en le regardant dans les yeux et en scandant ses mots, rien ne peut se mettre à la traverse. Lissi m'appartient. Je l'ai achetée de mes économies et nul autre que moi n'a le droit d'en disposer.

Il caressa son cheval, lui pinça les naseaux par habitude, puis rentra dans la maison.

Dans le corridor, son père lui barrait le chemin de son corps massif qui touchait le mur des deux côtés.

– Pardon, père, fit Conrad d'un ton poli, mais décidé, veux-tu me laisser passer ?

Et il se glissa à côté de lui avec précaution.

– Où vas-tu ? cria le père.

– Je sors à cheval.

– Tu ne sortiras pas ! hurla l'autre derrière lui.

– Je sortirai.

Rapidement il monta au second étage, où se trouvait sa mansarde. Après avoir verrouillé sa

porte, il changea de vêtements, sans se hâter le moins du monde. Il mit ses culottes collantes, ses bottes à éperons, son veston de velours et une cravate bleu foncé, dont il fit le nœud selon les règles. Là-dessus il jeta un rapide coup d'œil dans le miroir pour s'assurer que tout était en ordre, puis, frisant sa petite moustache afin de lui donner un air conquérant, il sortit fièrement de la chambre en chantant à gorge déployée. Car son élégante tenue de cavalier lui avait rendu courage et entrain.

Devant la porte, sa sœur l'attendait.

– Conrad, supplia-t-elle en le cajolant, ne pousse pas les choses à l'extrême. Je t'en conjure, pour l'amour de moi ! Que t'importe de sortir à cheval aujourd'hui ou une autre fois ?

– Ce qui m'étonne, répliqua-t-il irrité, c'est que j'aie dû apprendre par quelqu'un d'autre que par toi qu'on voulait me prendre ma Lissi. Ferais-tu déjà cause commune avec le père ?

Et, tout en parlant, il la repoussait doucement.

– Et monsieur le conseiller qui compte sur Lissi, objecta-t-elle d'un ton de reproche ; on la lui avait promise.



– Promise ? cela dépend. Qui l'avait promise ? Ce n'est pas moi. Du reste, la Grise ou la Noire ou une autre feront le même office. Il n'est pas nécessaire de prendre exprès Lissi, par pur esprit de vexation.

– N'est-ce pas, demanda-t-elle piquée, si Cathri était venue t'en prier, tu lui aurais cédé tout de suite ?... Et tes gants, lui rappela-t-elle. Tu ne voudrais pourtant pas sortir à cheval sans gants !

Au premier, la mère se tenait tremblante devant la porte de sa chambre.

– As-tu donc résolu de me mettre au tombeau ? gémissait-elle.

– Oh ! non, répliqua-il froidement sans s'arrêter. Je ne veux que vivre un peu moi-même, puisque je suis au monde et que ce n'est pas par ma faute... Si toutefois cela peut s'appeler vivre que d'être privé de toute joie et que d'être accusé comme d'un crime pour le moindre rire, le moindre geste, la moindre parole inoffensive.

En traversant le corridor, il entendit son père qui sacrait dans la salle.

– Je l'étranglerai, hurlait-il. Je l'assommerai comme un chien enragé.

– Cela donnerait de la besogne à la justice, cria Conrad.

Bien qu'il sût que son père ne pouvait entendre ses paroles, il éprouva de la satisfaction à les avoir prononcées si haut.

La cravache à la main et faisant sonner ses éperons, il se dirigea vers la place où Lissi, toute selée, était maintenue par le cocher.

Un pas traînant et lourd suivit le jeune homme. Une ombre le rattrapa ; il entendit un souffle oppressé et, d'un rapide coup d'œil de côté, il reconnut son père, armé d'un fouet qu'il tenait par le milieu, la poignée en l'air.

Avec une lenteur voulue, Conrad s'assura que les étriers avaient la bonne longueur. Il examina le mors et la selle, tout en surveillant du coin de l'œil chaque mouvement de son père.

– Serrez encore la sangle, Bénédicte ; la selle bouge, commanda-t-il.

Et, tandis que le cocher exécutait son ordre, il flattait Lissi, qui tantôt dressait les oreilles, tantôt les couchait l'une après l'autre.

Quelques badauds s'étaient réunis sur la place et admiraient le joli cheval si bien harnaché. Du

côté de la maison, on percevait les plaintes étouffées de voix féminines :

– Père, ne commets pas de péché ! Songe à Dieu et à notre Sauveur !

– Conrad, comment oses-tu prendre une telle responsabilité vis-à-vis de nous et de ta conscience ?

Perplexes, des femmes avançaient, reculaient, levant les mains au ciel dans une anxiété croissante et essayant timidement de s'interposer entre le père et le fils.

Ces allées et venues rendaient la jument inquiète. Elle trépigna, faisant mine de se cabrer et de ruer.

– Allez au diable, sacrées femmes, jura le cocher, qui n'arrivait plus à maîtriser l'animal.

Au moment où Conrad s'apprêtait à saisir les rênes, le vieux se campa plus fermement sur ses jambes écartées et, d'un geste large, il leva son fouet.

Des cris de frayeur retentirent, le cheval s'effaroucha et fit un brusque écart ; le cocher, s'arc-boutant sur ses pieds, blasphéma par tous les saints du calendrier et Conrad enfonça son regard aigu dans les yeux furieux de son père.

Alors Cathri s'avança d'un pas tranquille et allongé et vint poser sa main sur le bras de l'aubergiste.

– Monsieur Reber, dit-elle d'un ton calme, mais en élevant la voix, ce cheval ne supporte pas la cravache ; il est bien assez vif sans cela. Donnez-moi ce fouet.

Et, avec assurance, elle le lui prit simplement de la main, comme si c'était chose toute naturelle.

Le vieux, dans sa stupéfaction, se laissa faire, avant d'avoir pu se rendre compte de ce qui lui arrivait. Pendant ce temps, Conrad s'était mis en selle avec légèreté, malgré sa haute taille. Il partit au trot en saluant militairement Cathri et en lui adressant un sourire de gratitude.

Mais derrière lui, il entendit la voix indignée de sa sœur.

– Ne dirait-on pas, s'exclamait-elle, que c'est Cathri qui commande à présent à l'auberge du Paon ?

## II

Il sortit du village, sans but arrêté, et descendit l'allée des cerisiers jusqu'au passage du chemin de fer, qu'il trouva fermé.

– Vous avez encore le temps de traverser, monsieur Reber, grogna familièrement le garde en faisant remonter la première barrière.

Mais avant qu'il fût arrivé à la seconde, Conrad enleva sa jument et la fit sauter d'un bond gracieux par-dessus l'obstacle. Puis il longea la route entre la voie et le cabaret de la station. À droite, le chef de gare lui lança une plaisanterie de bienvenue à laquelle il répondit sur le même ton.

– Bon voyage, mon commandant de batterie !

– Bien du plaisir, monsieur l'inspecteur des rails !

De l'autre côté, la Neuberin se tenait debout devant la porte de son cabaret. Elle portait sur son bras un petit garçon qui ouvrait de grands yeux admiratifs.

– As-tu vu, dit-elle à l'enfant en riant et en le secouant comme un panier à salade pour lui réveil-

ler l'esprit, as-tu vu sauter le dada ? As-tu vu M. Reber ?

– Hu ! hu ! bégaya le bébé en s'agitant joyeusement.

Mais tout de suite, il poussa un cri perçant, car, dans l'excès de sa tendresse, la femme lui dévorait les joues de baisers.

Dans le jardin, derrière la haie, sous le marronnier en fleurs, Joconde, la soi-disant nièce de la cabaretière, faisait la paresseuse et se rongeaient les ongles d'un air indolent. Ses yeux étaient aussi ronds que des roues de charriot ; sa chevelure inculte et embroussaillée comme une forêt vierge, s'élevait en échafaudage extravagant. Elle portait une robe rouge feu, sans taille ni ceinture, flottante ainsi qu'un peignoir et à demi boutonnée, selon son habitude. Pour ressembler à une vagabonde, il ne lui manquait que d'avoir les pieds nus.

Conrad évita de saluer les deux femmes et passa en détournant le regard. Arrivé enfin sur la grand'route à laquelle aboutissait le chemin, il prit un temps de trot. Mais bientôt il ralentit l'allure de son cheval. Ses pensées étaient restées au logis ; il lui semblait qu'une force invincible le retenait comme avec un long harpon et l'obligeait à

revenir en arrière. À quoi bon, du reste, aller plus loin ?

En démontrant son droit absolu sur son cheval, il avait atteint son but. L'important, c'était le danger qui planait sur les siens, sur la maison. Et il sentait nettement qu'un homme ne doit pas repousser toujours dans l'avenir les difficultés, mais aborder franchement la lutte.

Il tourna donc bride, refaisant hâtivement le chemin parcouru et, en quelques minutes, il se retrouva devant le passage à niveau. Cette fois, un train venait d'entrer en gare et un autre, d'une interminable longueur, attendait le signal pour avancer à son tour. Conrad s'arma de patience et, laissant flotter les rênes, il se posta derrière la barrière, tandis que Lissi avançait curieusement la tête vers les wagons. Par les fenêtres d'une voiture de deuxième classe, des visages moroses et ennuyés le regardaient comme prêts à aboyer. Franchement Lissi avait une figure plus humaine que ces gens-là. À côté, en troisième, on faisait grand bruit : chants, trépignements de pieds, musique de cuivre ; des têtes se pressaient sans raison aux fenêtres avec de brusques mouvements ; sur les marchepieds, on montait et descendait en se bousculant. Peu à peu, cependant, tous les yeux se

fixèrent sur le cavalier et s'extasièrent devant cette nouveauté vieille de dix mille ans : un bipède montant un quadrupède.

Le jeune homme, qui n'était guère disposé à servir de divertissement à cette foule oisive, fit tourner son cheval et en présenta l'arrière-train au public.

– Conrad ! lui cria alors une voix connue venant d'un des derniers wagons, seras-tu à la maison ce soir vers six heures ?

C'était Leutolf, le lieutenant des pompiers de Waldishof. Son casque argenté, au plumet rouge, reluisait au milieu d'une quantité d'autres casques d'étain.

– Pourquoi ? demanda Conrad à son tour.

– Nous faisons une course à Rubisthal en l'honneur de la nouvelle pompe à feu et, en rentrant, nous comptons nous arrêter au « Paon ».

Il n'avait aucune raison plausible pour dire non. Du reste il avait de la sympathie pour ceux de Waldishof, de braves et honnêtes gens, attachés à leur devoir.

Dans une des premières voitures du train, près de la locomotive, un mouchoir s'agitait sans interruption. Il soupçonna enfin que ce pouvait être à



son adresse et, en se retournant, il reconnut la vieille tante.

– Adieu, Conrad ! lui cria-t-elle de sa voix essoufflée. Amuse-toi bien et améliore-toi. Tu as bonne façon ainsi. Oui, oui, monter à cheval, jouer au soldat, c'est ton affaire et tu y réussis ; mais aller aux champs, conduire la charrue, ça ne te va pas – c'est trop commun, trop malpropre, hein ?

À distance, ainsi, la vieille tante lui parut bonne et sympathique et il eut le cœur tout réchauffé à sa vue. Comme le train se remettait lentement en marche, il lui cria en la saluant de la main :

– Reviens bientôt, j'y compte !

– Compter fait mal à la tête, glapit-elle.

Le train partait.

– Tu viendras, tu me l'as promis, conclut Conrad.

– Attendons qu'il fasse nuit pour mieux voir, piaula-t-elle.

Et, se penchant tout à fait hors de la portière, elle lança dans un dernier effort :

– Prends garde que cette fois il ne t'arrive pas malheur.

Alors les voix ne s'atteignirent plus, mais ils se firent signe aussi longtemps qu'ils purent s'apercevoir. Peu à peu, la vieille disparut avec le train qui filait, laissant à Conrad une impression amicale.

Il ne se sentit pas la patience d'attendre le départ du second train qui semblait vouloir s'éterniser à la station, et il fit marcher son cheval sur la route afin de tromper le temps en prenant un peu de mouvement. Et soudain, quand il se trouva devant le jardinet de l'auberge, la vue des marronniers fleuris et de la haie brune des ifs taillés lui rappela la Joconde aux grands yeux qu'il avait aperçue tout à l'heure ; ce souvenir lui produisit l'effet d'un mets épicé dont l'odeur éveille l'appétit. D'ordinaire, on évitait le cabaret de la station, précisément à cause de cette Joconde, et Conrad faisait comme les autres ; mais aujourd'hui, la révolte était en lui et il éprouvait le besoin d'accomplir ce qui lui paraissait défendu, rien que par esprit de contradiction.

Il s'arrêta donc devant la guinguette, avec la ferme conviction de répondre vertement à quiconque oserait plus tard le taquiner à ce sujet.

Il sauta bas de son cheval et le confia au domestique qui s'était empressé d'accourir.

– Mène-le à l'écurie, ordonna-t-il, et que personne ne le touche. Compris ?

La cabaretière arriva, obséquieuse, avec de grandes démonstrations de joie et d'interminables phrases sur l'honneur inespéré qui lui était échu.

– C'est bon ! c'est bon ! interrompit le jeune homme.

– Joconde ! appela-t-elle d'un ton joyeux vers le corridor, Joconde, devine un peu qui nous honore de sa visite ? – Elle va en ouvrir des yeux ! Si vous saviez combien elle vous admire en secret chaque fois que vous passez devant chez nous ! La sottise ! comme si jamais cela pouvait aller ensemble, le fier M. Reber, l'hôtelier du Paon, et la pauvre Joconde, du cabaret de la station ! Joconde ! Joconde ! où as-tu donc les oreilles ?

En attendant, la femme soulevait l'enfant qui s'était accroché à ses jupes.

– Vois-tu, lui dit-elle, c'est le beau monsieur qui a si bien sauté avec son cheval par-dessus la barrière. Regarde-le bien. Qui sait quand tu auras encore la chance de le voir de si près. – Il s'appelle aussi Conrad comme vous, ajouta-t-elle en matière de recommandation.

– Un beau petit garçon, dit-il d'un ton bienveillant. Quels grands yeux de velours. À qui est-il ? On dirait qu'il ressemble un peu à Joconde.

La Neuberin fit une grimace à la fois malicieuse et gênée.

– Il ne lui ressemble que trop ! avoua-t-elle en pouffant de rire.

Pendant ce temps, Joconde approchait, molle et lourde comme toujours, l'aspect servile de son métier sur le visage ; mais, en reconnaissant Conrad, elle s'arrêta court et demeura bouche bée, tandis que deux grosses larmes roulaient subitement le long de ses joues.

– Aie donc de meilleures manières, grande bécasse ! gronda la femme. Souhaite au moins le bonjour à M. Reber. Conduis-le au jardin et montre-lui le chemin.

Alors, tout le visage bon enfant de Joconde s'éclaira de joie. Elle se dirigea vers le jardin en se retournant constamment pour s'assurer que Conrad la suivait. Et comme ses larmes continuaient à ruisseler, elle se passa en riant le bras sur le nez et les yeux.

– Ne soyez pas fâché contre moi, monsieur Reber, s’excusa-t-elle, je suis si bête. Voulez-vous vous asseoir sous la tonnelle ou dans la gloriette, ou peut-être près du marronnier ?

Et, frappant dans ses mains, elle chassa une poule qui se promenait sur l’une des tables.

Il choisit une place à l’ombre du marronnier d’où il pouvait apercevoir la colline, que l’auberge du Paon dominait ainsi qu’une forteresse.

– Du rouge ou du blanc ? demanda Joconde jubilante. Du rouge sans doute ?

Il fit un geste d’indifférence et elle s’élança pour le servir.

Le jeune homme s’assit, étirant ses membres et promenant ses regards autour de lui.

Quelques consommateurs, sept ou huit au plus, occupaient silencieusement le jardinet. D’autres arrivaient par le corridor et par la porte à claire-voie. Les rails étaient libres. Le second train devait être reparti.

Le long de la route qui montait de la station vers le « Paon », de nombreux groupes de citadins et de paysans cheminaient, ainsi que des caravanes de fourmis. La plupart prenaient à gauche l’allée des cerisiers, d’autres grimpaient tout droit par les

prés, quelques-uns suivaient, à droite, le chemin des vignes. On voyait, parmi ces derniers, une bande de musiciens dont les instruments de cuivre étaient soigneusement enveloppés de fourres en lustrine verte.

On n'aurait pu désirer vraiment un endroit plus favorable pour bien voir l'auberge du Paon. Elle se présentait comme sur un plateau, étalant sa large façade : à gauche, le corps de logis ; au milieu, la terrasse aux contreforts de pierre, avec sa rangée d'acacias, taillés en boule ; derrière la terrasse, la salle de danse ; et enfin, à droite, là où finissait le mur de la terrasse, le hangar et le jeu de quilles.

Des hirondelles animaient l'espace du croisement de leur vol, s'élevant soudain pour retomber avec la rapidité d'un caillou lancé. De petits nuages blancs flottaient dans le ciel bleu.

Mais Conrad ne voyait cela que distraitement et parce qu'il ne pouvait faire autrement. Son regard cherchait quelque chose, là-haut ; il cherchait quelqu'un que sa haine évoquait, et comme à cette distance ses regards ne pouvaient l'atteindre, c'étaient ses pensées qui l'atteignaient.

– Il voulait me frapper ! me frapper sur la tête, avec le manche de son fouet, le bourreau...

À ce souvenir, il repoussa si violemment la table qu'elle chancela. Confus, il la remit en place.

– Non, fit-il, en se maîtrisant, moi je ne l'aurais pas touché ; je n'aurais pas touché à mon père, – sauf dans la colère, peut-être, en cas de légitime défense, lorsque l'injure brûle et que la blessure saigne !... Et pourquoi a-t-il voulu me frapper ? Pourquoi, au nom du ciel ! Qu'avais-je fait de mal ?

Ses yeux s'assombrissaient de rancune, ses doigts se crispaient et il lançait des regards perçants vers le « Paon ». Les sourcils froncés, il demeura un instant absorbé dans ses réflexions.

– Meurtrier ! grinça-t-il sans s'apercevoir qu'il parlait.

Et, comme grisé par la résonnance sanglante de ce mot, il le répéta à plusieurs reprises, d'abord à de longs intervalles, puis toujours plus vite. Enfin, à la sixième fois, sa pensée échappa à sa volonté. Et, sans s'en rendre compte, son ardent désir tua son père comme d'un coup de poignard.

Alors, il respira, soulagé. Quelle délivrance ! Plus de querelles, plus de chagrins. Maître chez soi, estimé et honoré, craint et obéi. Nul n'oserait plus lui faire de continuelles réprimandes. À son gré, il donnerait des ordres, et ses ordres seraient

exécutés ! Ses regards prirent avidement possession de l'héritage paternel, morceau par morceau, pré par pré, arbre par arbre, avec triomphe et fureur, comme un vautour qui tient une alouette entre ses serres.

Mais, à force de regarder la colline éclatante de couleur, il tomba peu à peu dans une sorte d'hallucination. Il vit une tente immense dressée sur le pré, devant la terrasse. C'était une fête qu'il donnait à tous les hommes de sa batterie, officiers et soldats. Et c'était une fête grandiose, telle qu'on n'en avait jamais vu dans la contrée. Un festin avec des plats recherchés, aux sons de la fanfare de Constance, qu'il aurait fait venir pour l'occasion. Et enfin, des surprises et des cadeaux pour chacun. Cette journée resterait ineffaçable dans la mémoire des convives.

Pendant assez longtemps, ce tableau demeura clair et distinct devant ses yeux, puis il s'estompa, se brouilla et fut remplacé par une autre image. Là où s'étalait à présent cette vieille et affreuse salle de danse s'élèverait une petite maison de simple apparence, sans « style » ni balcons, sans salle de bains ni chauffage central, mais confortable et gaie avec de jolies chambres ayant au moins trois mètres de hauteur, une grande cuisine claire, des



placards tant et plus et une véranda spacieuse où l'on pourrait manger en plein air. Il voyait grimper les maçons sur les échafaudages, des Tessinois joyeux, qui chantaient comme des alouettes, du matin au soir. Les peintres, des Allemands du nord, en jaquette de velours et en chapeau de feutre, badigeonnaient de vert les volets du rez-de-chaussée. Le jeune homme croyait sentir l'odeur de la peinture. Et derrière lui, Anna regardait par-dessus son épaule, tandis que le docteur l'interrogeait : « Pour l'amour du ciel, que construis-tu donc là ? » faisait-il de son ton suffisant. Car, il fallait bien se l'avouer, le docteur, son futur beau-frère, n'était pas si malin qu'il se le figurait lui-même. Anna ouvrait ses grands yeux intelligents et déclarait : « Rien de bien pratique, en tous cas, » car les femmes ne vous croient jamais pratiques ! Mais lui, alors, tirait tranquillement de sa poche un acte notarié et le leur tendait à tous deux. Et des larmes de joie roulaient sur le visage d'Anna et l'empêchaient tout d'abord de remercier. Le docteur ne cessait de lui secouer la main :

– Mais, Conrad, à quoi penses-tu ? se défendait-il, nous ne pouvons accepter cela ! Un tel cadeau !

Un hanneton vint culbuter sur la table, gigotant pour se remettre sur ses pattes. Conrad l'écrasa

consciencieusement, quoique avec répulsion ; puis il reprit le cours interrompu de ses pensées. En somme, se disait-il, c'est, à un certain point de vue, presque dommage que Cathri se soit interposée. J'aurais aimé voir si vraiment le vieux aurait voulu avoir le coup sur la conscience ? Mais de la part de Cathri, c'était une véritable action d'éclat que de tenir tête à ce forcené. Et avec quel calme elle avait agi, avec quelle simplicité, quelle maîtrise ! Tandis que sa mère et sa sœur, impuissantes, ne savaient que se lamenter. Et le ton dont elle lui avait parlé ! En général, sa voix... ce n'était pas précisément ce qu'on appelle une voix sympathique, mais le son en flattait agréablement l'oreille, dur et froid, comme le bruit d'une lame qu'on sort d'un fourreau de velours. Du reste, n'a-t-elle pas un charme particulier la voix qui vous apporte le salut dans le danger. Il lui semblait qu'à ce moment-là, un lien de parenté s'était formé entre lui et Cathri, une parenté étroite. Mais non, pas une parenté. Que sont donc les parents ? Des gens qui vous empoisonnent l'existence sous prétexte d'affection. De l'amitié, plutôt. Eh ! du diable ! pourquoi ne serait-il pas permis d'éprouver une amitié subite pour quelqu'un qui vous plaît et qui vous veut du bien ? L'amitié n'est pas une pomme reinette, qui ne mûrit que peu à

peu. Tout à coup, il sourit comme s'il avait mordu dans une friandise. Il lui était venu à l'idée que Cathri était encore fille et que lui-même était un gars bon à marier. Et des possibilités riantes le firent rêver.

Joconde reparut, apportant le vin et, tout d'une haleine, elle s'accusa et s'excusa de sa lenteur ; puis elle s'empressa de lui remplir son verre. Et avant de s'en aller, elle lui entoura hâtivement la tête de son bras nu, comme pour le dédommager par une caresse.

Mais, dégoûté, lui la repoussa avec ennui et retomba dans ses songeries, que le geste de Joconde avait à peine troublé : Sans doute, en admettant qu'ils se mettent d'accord les deux, le vieux tyran jetterait feu et flammes, c'était certain. Eh bien ! qu'importe, raison de plus.

Et de nouveau Conrad était repris par sa pensée dominante ; il se retrouvait en face de l'Odieux, de l'inévitable, de l'ennemi qui écrasait sa nature et ses aptitudes, ses vœux et ses espoirs, l'Ennemi en toutes choses, partout et toujours.

Et de nouveau la rage l'empoigna et sa main se crispa autour du verre, qu'il vida d'un trait, malgré le goût aigre de la piquette. La rancune se changeait en colère, et la colère le poussait à boire.

Bientôt son esprit se troubla. Un vertige l'étourdit et il ne distingua plus que le battement de ses veines contre les tempes, tandis qu'un besoin passionné le poussait à commettre une chose violente, le plus tôt possible, sur-le-champ.

\*\*\* \*\*

Des cris de joie grossiers remplirent le corridor, et le domestique accourut en coup de vent, s'exclamant d'un air important :

– Les Wagginger sont là ! Les Wagginger-dessous !

– Joconde ! vite ! vite ! des bouteilles, des verres tant que nous en avons, brailla la cabaretière en sautant de plaisir.

Trop tard. Le jardinet était déjà envahi par une bande de rustres qui se jetèrent sur les sièges et qui eurent en moins de rien accaparé toutes les places. Ceux qui ne trouvaient plus à s'asseoir tournaient sur eux-mêmes en réclamant bruyamment du vin. Des chaises furent sorties de la maison, passées par-dessus les têtes ; puis ce fut le tour des bouteilles, qu'on se transmit aussi de main en main, à la manière des maçons se passant

les briques. Le tout avec beaucoup de vacarme, mais gaiement et sans disputes.

– On leur fera leur affaire aujourd’hui, aux Wagginger-dessus ! s’écria tout à coup une voix triomphante.

– Ils auront de la peine, au « Paon », à faire durer la danse jusqu’à minuit, ajouta ironiquement un autre.

On applaudit en riant ; des poings se dressèrent ; quelques-uns firent étalage de leurs muscles pour montrer leur force ; on brandissait des bâtons.

Un groupe de femmes intimidées vint se joindre aux hommes, et leur gaucherie accrut encore la bousculade. Engoncées dans leur robe du dimanche, un bouquet de fleurs des champs sur leurs poitrines plates, elles se faufilaient entre les paysans, tout heureuses des horions et des bourrades qu’elles recevaient. Il était impossible d’arriver à servir dans cette cohue. Chaque fois que la cabaretière ou Joconde essayaient d’avancer, on leur faisait des avances si brutales qu’elles se hâtaient de prendre la fuite. Elles ne se gênaient pas pour distribuer elles-mêmes des coups de poing dans le tas et, tout en poussant des cris indignés, elles avaient des figures rayon-

nantes. Elles s'épanouissaient dans ce bruit infernal.

Au moment de cette grossière invasion, Conrad n'avait plus eu le temps de s'éloigner. Aussi demeurait-il cloué à sa place, n'ayant d'autre ressource que de se faire aussi mince que possible. Il se résigna à sa situation, la supportant ainsi qu'une calamité ; mais il était d'une humeur détestable.

Soudain, il tressaillit et dressa l'oreille. Il venait d'entendre les mots de « Paon », « servantes », « caresser ». Et, tournant la tête, il vit un long gaillard, à la bouche de carpe, aux grandes oreilles écartées et qui semblait aussi gluant qu'une limace. Ce devait être lui qui avait parlé, car il clignait encore de ses yeux louches. Conrad allait se détourner avec répulsion, lorsqu'il lui sembla comprendre : « La belle Anna de l'auberge du « Paon ». Et, en vérité, l'autre répétait : « La belle Anna de l'auberge du Paon ».

– Hé ! vous, là-bas, ne prenez pas le nom de ma sœur dans votre sale gueule ! s'écria Conrad en se dressant brusquement et d'un ton si rude, si blessant, qu'il en fut surpris lui-même.

Cela avait résonné comme un soufflet.

La « limace » ne témoigna pas d'une grande surprise. Pendant un moment le vaurien guetta son adversaire d'un regard oblique, puis il répliqua d'une voix molle :

– On ne dit pas de mal de votre sœur, me semble-t-il. Au contraire.

Conrad pensa que l'incident était clos, mais l'autre ne le quittait plus de ses yeux de sournois.

– Il est permis de prononcer le nom du bon Dieu, bougonna-t-il, le nom de M<sup>lle</sup> Reber n'est pas plus sacré, pourtant. Elle n'est pas d'une autre pâte que nous, il me semble.

Et toujours, il recommençait sourdement ses attaques, tandis que Conrad se détournait d'un air méprisant. Il écoutait cependant, demeurait aux aguets, ainsi qu'un tigre que l'on irrite et qui s'apprête à bondir.

– On n'a pas une gueule parce qu'on mange du pain noir au lieu de pain blanc. Il y a des gens qui se régalent de poulets et qui ont pourtant une sale gueule, continua le paysan. Ce n'est pas une raison parce qu'on est riche, qu'on a un joli cheval à l'écurie et un uniforme dans l'armoire pour parler au pauvre monde comme à des chiens.

Après un moment, il reprit encore :

– Il ne commande pas toujours si haut, monsieur le lieutenant ! À la maison, devant son père, il baisse le ton, si même il ose se faire entendre.

En cet instant, un sifflement strident répandit l'alarme dans le jardinet et une voix lança, comme un cri de guerre :

– Les Wagginger-dessus !

– Où ça ? hurlèrent une douzaine de gosiers avinés.

– Sus ! sus ! allons-y ! crièrent les paysans en s'élançant hors du jardin pour mieux voir l'ennemi et renversant tout sur leur passage, les tables avec les bouteilles, les chaises et ceux qui y étaient assis.

Conrad demeura à sa place et reçut tranquillement les poussées tant qu'elles furent involontaires. Tout au plus flanquait-il de côté ceux qui lui marchaient trop rudement sur les pieds ; mais il le faisait pour se défendre, et les rustauds ne le prenaient pas en mal. Sans s'émouvoir, ils se remettaient d'aplomb comme s'ils avaient trébuché par-dessus un tabouret et se contentaient, en courant, de lui montrer le poing.

L'un d'eux même s'excusa :



– Ah ! ah ! pardon ! excuse ! bredouilla-t-il en esquissant un salut.

Cependant, un choc fut si violent et atteignit si directement Conrad dans le dos qu'il y devina la préméditation. Il se retourna vivement et se trouva en face de l'individu auquel il avait voulu imposer silence tout à l'heure, et qui, se voyant reconnu, se sauva à la hâte et plongea dans la foule, les bras croisés au-dessus de la tête, comme un écologiste qui veut éviter les taloches. Conrad se précipita à ses trousses, bousculant les groupes, et le rattrapa à la porte du jardin. Là, il saisit le manant au collet et, d'un coup de pied, le flanqua sur la route.

Les coups de pied n'étaient pas dans les habitudes du jeune homme, mais il éprouva une telle satisfaction après avoir administré celui-ci que ce fut pour lui une véritable révélation. Content et soulagé, il se posta devant la haie, pour assister au défilé des deux colonnes ennemies.

Les Wagginger-dessous se trouvaient déjà presque tous sur la route, suivis de leurs femmes, les unes apeurées, les autres curieuses de ce qui allait arriver, mais toutes remplies d'admiration pour leurs vigoureux compagnons. Ils tinrent conseil.

– Nous ne taperons sur eux qu'à six heures, dé-  
cidèrent-ils, à six heures juste.

Et, formant un carré, ils placèrent les femmes au centre et se mirent en marche vers le village, le chapeau enfoncé sur les yeux, la tête baissée et l'air indifférent. Devant eux, à une certaine distance, les Wagginger-dessus montaient à travers champs. Eux aussi étaient accompagnés de leurs femmes et affectaient une calme indifférence. Mais, de loin, les deux partis s'observaient, veillant à ce que la distance restât toujours la même entre eux, ni plus longue, ni plus courte. De temps en temps, une tête se dressait au-dessus des autres comme celle d'un coq qui va chanter et lançait un défi vibrant à l'ennemi ; puis elle se dissimulait dans le tas. Les deux cortèges grimpaient ainsi le long de la pente et se rapprochaient du « Paon ».

Conrad triomphait. Ne l'avait-il pas prévu ? N'avait-il pas, en bonne intention, déconseillé à son père de faire danser ? Et comment avait-il été reçu ! On verrait ce qui se passerait. Il n'aurait que ce qu'il avait voulu, le vieux ! Et un souhait diabolique se nichait dans le cœur du jeune homme : le souhait de voir couler du sang, le souhait du prophète méconnu.

Lorsque Conrad regagna sa place dans le jardin dévasté dont le sol était jonché de débris de toute sorte, Joconde vint vers lui, gémissante et épuisée ; elle se laissa tomber sur une chaise à ses côtés. Dans quel état, bon Dieu ! Échevelée, la robe déchirée et couverte de taches, la lèvre pendante, l'œil terne, le front humide de sueur. C'était donc là Joconde la tentatrice, celle qui passait pour le péché mortel en personne. Quel minable péché mortel ! Pas ragoûtant, non certes ! Pouah ! s'était-elle assez laissé serrer dans les bras noueux des Wagginger ! Sans doute, on savait bien que Joconde n'était pas une sainte, mais le constater de ses propres yeux, c'est autre chose. Décidément, l'endroit n'était pas fait pour lui. Quelle mouche l'avait donc piqué de venir se fourrer dans ce bouge ?

Il cherchait son chapeau ; il le découvrit cabossé, aplati, couvert de poussière.

– Une brosse ! réclama-t-il indigné.

Joconde le regarda, effarée ; elle se glissa hâtivement vers la maison et apporta la brosse.

Il nettoya son chapeau et ses vêtements, sans qu'elle se hasardât à lui venir en aide, tant il avait la mine hautaine. Enfin, elle balbutia d'une voix humble :

– Oh ! ne soyez pas fâché, M. Reber ! Ne soyez pas fâché contre moi. Je vous demande tant de fois pardon. Mais pourquoi fallait-il que vous choisissiez juste un dimanche ? Il y a pourtant assez de jours dans la semaine où nous aurions pu, oh ! mon Dieu ! rester des heures assis ensemble sans être dérangés. – Que dois-je faire, dites-moi, pour que vous ne me gardiez pas rancune ?

– Mon compte, réclama-t-il froidement, en s'apprêtant à se lever.

Mais alors, elle se jeta sur lui en pleurant et elle le força à se rasseoir.

– Non, non, non ! se lamentait-elle bruyamment, et elle le serrait désespérément dans ses bras : non, vous ne partirez pas ainsi. Maintenant que nous sommes seuls enfin. Maintenant que je vous ai pour la première fois de ma vie.

Une désolation véritable se peignait sur le visage de Joconde. Conrad en fut attendri. En somme, pour ce qui l'attendait d'agréable à la maison, il serait toujours temps de rentrer.

Il se laissa donc retomber sur son siège.

Alors, les bons yeux de Joconde brillèrent de reconnaissance ; elle s'assit à ses côtés, mais méfiante encore, elle posa sa main sur le bras du

jeune homme ; comme si elle craignait qu'il ne lui échappât, ainsi qu'un nouveau chien qui ne vous connaît pas encore, puis, pour le distraire, elle se mit à bavarder au gré de son cœur.

– Il fait beau temps aujourd'hui ! lança-t-elle d'abord, c'est bon pour la terre. L'herbe est rarement aussi haute et aussi grasse que çà au mois de mai. Et la dernière semaine a fait du bien aux cerises. Pourvu que la pluie ne vienne pas tout gêter... Comme il y a beaucoup de gens sur la route ; c'en est tout noir et ils vont tous au « Paon », tous. Oui, vous êtes riches, vous êtes heureux, la vie vous sourit. Mais comment se fait-il que vous ne soyez pas à la maison un jour pareil ? Avez-vous de nouveau eu une petite querelle avec le père ? On dit qu'il est méchant envers vous. Je ne puis comprendre que quelqu'un ait le courage d'être méchant envers vous. Enfin, c'est moi qui en profite. Jamais je n'aurais osé espérer que vous descendriez une fois chez nous. Un monsieur comme vous chez de si petites gens !

Tout à coup ses yeux se voilèrent et elle le regarda d'un air de reproche :

– C'est sans doute une amie de votre sœur, la Bernoise qui est venue aider à servir chez vous aujourd'hui ? Elle est belle, il faut le dire, et même

très belle. Par ici il n'y en a aucune de si belle, sauf peut-être votre sœur. Et quel costume superbe ! Est-elle donc riche ! Alors pourquoi va-t-elle en service ? On dit que d'ordinaire elle est à l'Hôtel des Bains, au comptoir. Je comprends, un si bel oiseau, ça attire les hommes. On dit qu'elle se laisse courtiser par le propriétaire de l'hôtel lui-même. Il est veuf depuis deux ans, mais j'espère bien qu'elle ne le prendra pas. En voilà un qui a reçu des vestes, malgré tout son argent. Pouah ! le vilain type ! Cependant si belle qu'elle soit, si j'étais homme et que j'aie à choisir, je préférerais votre sœur. Les traits ne font pas tout, il faut l'expression comme on dit chez nous. Elle a quelque chose de si aimable autour de la bouche et des yeux. Quand je la vois, il faut toujours que je pense à vous. C'est qu'aussi c'est votre sœur...

Elle s'arrêta et se tut. Après un instant, elle poursuivit avec un léger soupir :

– Je comprends qu'il vous faille prendre une fille de bonne famille. Et aucune ne vous dira non, vous pouvez en être sûr. Il y en a bien d'autres qui aimeraient s'installer dans l'hôtel du Paon, dans cette demeure princière.

Comme il ne répondait pas, elle se détourna un peu blessée et, croisant les bras, elle fixa le sol

d'un air sombre. Mais bientôt elle le regarda amicalement.

– Du reste, je suis si reconnaissante que vous soyez venu ici, cela me fait tant de bien ! tant de bien ! si vous saviez ! Je ne sais pas du tout vous le dire... Mais n'êtes-vous pas gêné de vous trouver ainsi à côté de Joconde, en plein jour et à la vue de chacun ?

Il rougit. En effet, ils étaient placés là comme dans une devanture. Cependant la peur du « qu'en dira-t-on » n'était pas son faible et, après une courte hésitation, il se rapprocha d'elle davantage. Alors, elle rayonna comme un matin d'été.

– Que je suis heureuse, murmura-t-elle, heureuse jusqu'au fond de l'âme de ce que vous n'avez pas honte de moi.

Et ses yeux brillaient de joie à chaque nouveau passant sur la route.

Elle ne dit plus rien, mais elle appuya ses deux coudes sur la table et, mettant son menton entre ses mains, elle ne quitta plus, de ses grands yeux de biche, le visage de Conrad, afin de se repaître de sa présence.

Lui commençait à se sentir à l'aise. Ses membres, un peu alourdis par le vin, se déten-

daient dans le repos, sa volonté s'engourdisait et l'humble créature dont l'amour l'enveloppait d'effluves aussi chauds que les rayons d'un soleil de mars, lui faisait du bien, beaucoup de bien. Mon Dieu ! ce n'est pas ainsi qu'ils le regardaient, à la maison, le père et la mère ! Et, pour effacer sa dureté du début, il tendit avec bonté la main à Joconde.

Elle la saisit avidement et la pressa contre sa joue tout en la caressant, bienheureuse d'oser le toucher, comme un chien qui se frotte à son maître.

Ils demeurèrent ainsi, muets, satisfaits et oublieux du reste, elle, perdue dans sa contemplation et lui, faisant fête à l'image de Cathri qu'il voyait distinctement devant lui malgré la présence de Joconde.

La nature se mettait de la partie pour calmer l'agitation et la fièvre. Le charme du printemps, qui est de briller sans éblouir s'épanouissait puissamment après ces longs jours de pluie. La sève fermentait, l'air était rempli de fortes odeurs qui variaient suivant l'ombre ou la lumière. Un grand nuage blanc, un nuage de beau temps, flottait dans le ciel bleu ; il se rapprochait du soleil, enveloppant le globe lumineux et n'en laissait plus de-



viner la présence que par une frange de rayons. Ils étaient là dessous comme sous un baldaquin ou comme sous un lustre enveloppé de gaze ; enfin, sous quelque chose de grand, d'élevé et de pur qui les unissait et les bénissait. Certainement le soleil ne jugeait pas Joconde aussi sévèrement que les hommes.

Quelques grosses gouttes argentées tombèrent du nuage s'évaporant avant même d'atteindre le sol. Tous les merles des alentours les accueillirent par une symphonie enthousiaste, et Joconde, satisfaite, regarda la campagne.

– On pourra bientôt faner, dit-elle.

– Monsieur Reber, vous perdez vos éperons, fit observer le palefrenier, qui aidait la cabaretière à remettre de l'ordre dans le jardin.

En effet, l'éperon de gauche était complètement détaché, enlevé sans doute par les souliers ferrés des paysans, et celui de droite tordu, à demi arraché, pendait lamentablement sur le talon. Conrad se pencha pour l'ôter tout à fait. Mais Joconde le devança. Elle se glissa sous la table, preste comme un furet ou plutôt comme une marmotte, car elle était trop grasse pour être comparée à un furet.

– Attendez, ceci me regarde, réclama-t-elle sous la table. Ne suis-je pas au monde pour vous servir.

D'un coup sec, elle détacha l'éperon, mais en même temps, elle se fit à la main une profonde entaille d'où le sang se mit à couler. Le jeune homme effrayé se leva et la saisit par le bras : elle se dégagea en riant.

– Oh ! ce n'est rien, plaisanta-t-elle, en deux jours, cela guérit quand on a du bon sang.

Et comme il continuait à regarder la blessure d'un air préoccupé, elle lui désigna la chaise pour se rasseoir. Quoique hésitant, il obéit.

Ils reprirent donc leurs places et rien ne semblait changé, sauf que de temps en temps, elle considérait sa main blessée avec ravissement en ayant l'air de dire :

– Cela me vient de vous, c'est un cadeau, un souvenir que vous me laissez afin de me consoler quand vous ne serez plus là.

Et Conrad, alors, lui lançait un regard de pitié qui chaque fois la faisait rayonner de bonheur et de joie.

En ce moment, Bénédicte, le cocher de l'auberge du « Paon », passa la tête par dessus la haie et toussa :

– Qu'est-ce encore ? demanda Conrad mécontent.

– Je viens vous prier, fit le cocher en toussillant, de vouloir bien prêter, pour une fois, votre Lissi à M. le conseiller. Rien que pour aujourd'hui, par complaisance. Il a déjà téléphoné trois fois et on la lui avait presque promise, à tort peut-être.

– Du moment qu'on me demande les choses poliment, c'est une autre affaire ; qui vous envoie ?

– Votre sœur, M<sup>lle</sup> Reber.

– Alors, prenez le cheval. Il est ici, à l'écurie. Mais qu'il le fasse marcher raisonnablement, le conseiller, et que Lissi ne soit pas en sueur.

– Je conduirai moi-même.

– Ah ! bon !

Bénédict cependant ne s'en allait pas.

– Votre sœur vous fait demander aussi, continua-t-il en étouffant son envie de rire, s'il est absolument nécessaire que vous vous installiez aux premières loges avec Joconde, pour être admiré de tout l'univers ou bien s'il ne serait pas préférable de vous retirer dans le cabaret ?

– Nécessaire, cela ne l'est absolument pas, répartit sèchement le jeune homme, mais agréable. Du reste, cette place a l'avantage d'empêcher

qu'on nous soupçonne d'avoir des secrets et des cachotteries. Je fais dire cela à ma sœur et bien le bonjour en plus... Comment cela marche-t-il là-haut ? Beaucoup de monde sur la terrasse, à ce qu'il me semble.

– Cela grouille. Et on vous réclame de tous côtés. Ah ! que je n'oublie pas. Votre père a dit comme ça que vous ne risqueriez pas votre vie en rentrant à présent à la maison pour aider un peu à la surveillance. Qu'il n'avait encore dévoré personne jusqu'ici et qu'il n'avait pas l'intention de le faire aujourd'hui. Qu'il y avait assez de place pour vous deux.

– Il a dit cela, le père ? À vous même ? Venant de lui, cela ressemble presque à des avances.

– Oui, il l'a dit, aussi vrai que je suis ici. C'est la nouvelle, la Bernoise, Cathri comme on l'appelle, qui a réussi à le faire changer d'idées. Pendant plus d'un quart d'heure, elle l'a entrepris et lui en a dit de toutes les couleurs. Elle lui jetait de telles insultes à la tête que nous aurions voulu rentrer sous terre. Mais lui écoutait patiemment ainsi qu'un écolier sermonné par son maître ; il bougonnait entre ses dents, jusqu'à ce qu'à la fin il ait promis de vous dire une bonne parole.

– Et sans doute, il entend par une bonne parole l'assurance de ne pas me dévorer.

Bénédict eut un large rire.

– Oui, oui, fit-il, il ne distribue pas les bonnes paroles au boisseau, votre père ! Et il en est plus chiche que de ducats pour les pauvres. On croirait qu'elles l'étranglent.

Conrad ne répondit pas, songeur. Il lui semblait qu'il avait quitté la maison depuis une éternité et que pendant ce temps, il avait dû s'y passer des choses très importantes qu'il était très désireux d'apprendre.

– Savez-vous, par hasard, ce que fait ma mère ? Comment va-t-elle ? Est-elle encore en haut dans sa chambre ?

– On l'a menée au village, chez la grand'mère, afin de l'éloigner de cette foule. Elle s'agite inutilement et n'arrive qu'à déranger les autres. C'est Cathri, la Bernoise, qui en a eu l'idée.

– Une fameuse idée de Cathri. Tout ce qui se fait de raisonnable, c'est d'après son conseil.

Le cocher approuva en riant.

– Ah ! en voilà une résolue ! Elle aurait dû être un homme. Faut-il vous répéter ce qu'elle m'a chargé de vous dire ? Je n'en prends pas la res-

ponsabilité, je vous fais simplement la commission. Les uns disent bleu, les autres vert. Elle vous fait dire d'être gai et de ne pas rentrer trop vite, que cela marche tout aussi bien sans vous, même mieux. À vous de savoir ce que vous décidez. Moi, cela ne me regarde pas, je ne m'en mêle pas. Mais que dois-je leur répondre à la maison ? Rentrez-vous, oui ou non ?

– Je rentrerai quand il en sera temps, répondit Conrad évasivement.

– Et moi, je vais donc prendre la jument ? Vous êtes d'accord ?

– Oui, c'est bien...

Ne pas rentrer trop vite, se répétait le jeune homme avec humeur après le départ du cocher. N'a-t-elle donc aucune envie de me revoir ?

Et vexé, il se mordit les lèvres.

Lorsqu'il releva les yeux, il rencontra le regard découragé de Joconde.

– Et maintenant, vous allez partir, murmura-t-elle abattue.

Il s'étonna. Qui donc avait parlé de partir.

Elle lui fit pitié.

– Non, je ne m’en vais pas encore, dit-il pour la consoler.

Mais elle secouait tristement la tête.

– Vous allez partir, répéta-t-elle tristement. Je le sens. Et jamais, plus jamais vous ne reviendrez ici. C’était la première et la dernière fois.

– Nul ne peut jamais savoir ce qui est la dernière fois.

– Si, on peut le savoir. Et moi, je sais que c’est la première et la dernière fois. Vous n’êtes venu ici que par colère et esprit de contradiction, par hasard, parce que vous aviez eu de l’ennui à la maison. Je le sais, on me l’a dit.

Soudain, elle redevint tendre.

– Ne m’en veuillez pas, supplia-t-elle, si je souffre de ce que vous me quittez. – Je vous remercie quand même... Restez encore un peu, un tout petit peu ?...

Il resta, mais son esprit était ailleurs. Il n’avait plus de repos, quelque chose le poussait à rentrer chez lui. La curiosité de savoir ce qui se passait au « Paon », le mouvement de tout ce monde qu’il apercevait sur la terrasse, le besoin d’y être aussi, l’envie de voir Cathri... ceci ou cela dont il ne se rendait pas bien compte s’agitait en lui, tandis que

Joconde, inquiète, surveillait l'expression de son visage.

Et voilà que soudain on entendit la musique de danse qui commençait là-haut au beau milieu de l'après-midi. La fanfare jouait une polka d'abord un peu hésitante et qui résonnait sans joie dans la salle encore vide de danseurs.

Joconde, aussitôt, se mit à fredonner d'une voix nasillarde en suivant automatiquement le rythme et Conrad put ainsi constater par lui-même la bêtise de cette fille qu'il ne connaissait que par ouï dire.

Pendant ce temps, quelques nouveaux venus s'étaient assis dans le jardinet et aux premiers sons de la musique, tous les yeux s'étaient dirigés vers l'auberge du « Paon ». Les conversations s'interrompirent ou se firent plus basses comme pour ne pas troubler la mélodie. Puis, peu à peu, à la reprise régulière de la ritournelle, elles se ranimèrent ; mais les pensées tournaient involontairement autour du « Paon » et y étaient toujours ramenées, ainsi qu'un cheval, à la longe, qui tourne dans un manège.

Une voix posée de paysan s'éleva d'un ton sentencieux.



– Quand on compare ce qu’était le « Paon » il y a vingt ou trente ans avant que le père Reber y fût et ce qu’il est aujourd’hui ! Et quand on pense qu’il a tout fait par lui-même, sans aide, sans argent, rien qu’avec des bras actifs, un esprit éveillé et un cœur honnête ! Il a acquis champ par champ, d’abord un pré, puis un labourage, selon les économies et selon que l’année avait été plus ou moins bonne. Puis il a restauré et agrandi l’auberge.

– Est-ce que la prairie au-dessous de la terrasse lui appartient aussi ?

– Tout lui appartient, du haut en bas ; la colline, le pacage et une partie des vignes.

– Et sa femme ? qu’a-t-elle réellement ? A-t-elle toujours été ainsi ?

– Elle ? Madame Reber ! L’aubergiste de Herlisdorf ? Je vous le dis, de mon temps, c’était la femme la plus rieuse et la plus gaie de tout le canton. Alertes, bien portantes et aimables avec ça. Et travailleuses et vaillantes. Oui, le vieux lui doit beaucoup.

– Rieuse ? Quoi, madame Reber, rieuse ? Que s’est-il donc passé depuis ?

– Oh ! elle est tombée malade après la naissance de son fils Conrad. D’abord, il a fallu la mettre dans une maison de santé, plus tard, quand elle allait mieux, on l’a traînée de bains en bains pendant plusieurs années et à présent, autant que je sais, elle ne quitte plus le logis. Mais ses idées noires n’ont point passé. Elle soupire tout le jour, elle se fait du souci pour chaque bagatelle et ne parle que de mourir. Elle tourmente son entourage autant qu’elle-même. Bonté du ciel ! si on nous avait dit cela il y a trente ans !... voilà comme on peut changer. C’est une bénédiction que le vieux soit si patient à son égard, lui d’ordinaire si brutal. C’est touchant vraiment de voir combien gentiment il se comporte avec elle, vieux et malade qu’il est lui-même.

Conrad pâissait et se penchait pour mieux entendre. La jalousie de Joconde en fut éveillée.

– Cherchons une autre place, où l’on ne soit pas dérangé, proposa-t-elle avec humeur.

Impatienté, il lui fit signe de se taire. La seconde voix reprenait :

– Et le jeune ? le fils ? Que dit-on de lui ? Vaut-il quelque chose ?

– On ne sait pas encore. Au service militaire, pourtant, on a fait son éloge et il était aimé de

tous, des supérieurs aussi bien que des inférieurs. En revanche, à la maison...

Pour le coup, Joconde perdit patience.

– Taisez-vous donc, sottés gens ! cria-t-elle furieuse. Ne voyez-vous pas qu'il est assis lui-même ici ?

Un grand silence embarrassé régna alors dans le jardin.

– Enfin, on peut au moins de nouveau s'entendre parler, grogna la fille.

Mais Conrad ne l'écoutait plus ; il était tourmenté d'une impatience fiévreuse de rentrer à la maison et surtout de sortir de là.

– Il faut aussi que je m'en aille à présent, fit-il avec ménagement, en se levant. Dites-moi ce que je vous dois, Joconde.

Elle fit la moue et jeta un regard mécontent au portemonnaie qu'il tirait de sa poche.

– J'ai encore à vous confier quelque chose d'important, fit-elle d'un ton mystérieux, rasseyez-vous donc...

Et lorsque, à son corps défendant, il eut repris place sur la chaise, elle tourna subitement vers lui ses énormes yeux qui le fixaient menaçants, ainsi que la gueule d'un double canon rempli de feu et

de salpêtre. Tandis qu'il se demandait ce que cela signifiait, elle passa sournoisement sa jambe sur celle du jeune homme.

– Restez ce soir auprès de moi, chuchota-t-elle.

Le contact de ce corps de femme, la chaude odeur qui s'en dégageait émurent les sens de Conrad. Cependant il se fit violence et secoua négativement le front.

– Moi, je veux que vous restiez, je le veux, insista-t-elle en se pressant davantage contre lui.

Alors, il hésita et faillit céder au désir. Mais il se souvint de la parole qu'il avait donnée aux pompiers de Waldishof ; ne sachant comment se libérer autrement, il écarta les coudes et la repoussa brutalement. À ce geste, elle changea subitement d'attitude. Se levant tranquillement, comme si de rien n'était, et sans avoir l'air de se douter du trouble qu'elle lui avait causé, elle déclara d'un ton posé :

– Cela fait un franc quarante.

Il paya en ajoutant un bon pourboire et elle le remercia poliment. Puis ils quittèrent la place, lui se hâtant, car il étouffait et aspirait à s'en aller le plus vite possible. S'il avait pu se douter auparavant de la tentation qui l'attendait, il ne serait cer-

tainement pas entré au cabaret de la station. Lorsqu'ils furent devant la maison, sans s'inquiéter des autres hôtes, elle se jeta de nouveau sur lui.

– Revenez une fois le soir, quand il fera sombre, entre 10 et 11 heures, après le dernier train. Demain, par exemple.

De nouveau il fit signe que non.

Abandonnant enfin tout espoir, elle se résigna.

– Tout est donc inutile, gémit-elle, il faut donc que je vous laisse partir. Mais quand même, j'ai été heureuse, si heureuse. Et je vais y penser longtemps, pendant des semaines, des mois, peut-être pendant plus longtemps encore.

Tout en parlant elle lui avait pris la main droite entre les siennes et la pressait tendrement sur son cœur, sans la lâcher. Ils traversèrent ainsi le corridor et atteignirent la porte.

– Adieu, Joconde, dit-il.

Elle ne répondit pas et retint toujours sa main.

– Adieu ! répéta-t-il doucement avec un commencement d'impatience. Lâche-moi, je risquerais de te faire mal à cause de ta blessure.

Elle ne l'écoutait pas et pour se dégager, il eut une véritable petite lutte avec elle jusqu'à ce que

par une brusque secousse, il fut parvenu à se rendre libre. Alors, elle lui tourna le dos, offensée, et disparut dans la maison. Elle ne revint plus, bien que, par égard pour elle, il attendit encore un instant, devant l'auberge.

Il s'éloigna donc, agité, confus, mal à l'aise. D'une part, il était content d'avoir résisté à ces tentations malsaines, de l'autre, il était chagriné d'avoir quitté sans adieu et presque en mauvais termes cette bizarre créature qui cachait un cœur si dévoué sous les maladroites manœuvres d'une courtisane de bas étage. Elle l'aimait pourtant ; qu'importait son métier ! Et le beau printemps qui entourait Conrad lui parut à présent froid et cruel : il fut sur le point de regretter sa victoire. Il eut même un moment d'hésitation et, arrivé près de la station, il loucha du côté de l'auberge pour voir si, par hasard, Joconde n'était pas revenue vers la porte.

Non, elle ne se montrait pas... Du reste, n'avait-il pas donné sa parole aux pompiers de Waldishof ? Il traversa lentement la voie, abattu comme s'il venait de perdre un objet précieux.

De l'autre côté des rails, déjà il oublia Joconde. Elle se perdait pour lui dans le passé ; et, devant

lui, le « Paon » cessait d'être l'avenir pour devenir le présent.

Toutefois, de sa visite dans le cabaret, il rapportait une bonne résolution : c'était de dire, de son côté, une parole affectueuse au père en reconnaissance de tout ce qu'il avait fait pour la mère et de tout ce qu'il ferait encore.

### III

Il choisit le sentier du pré pour raccourcir ; mais, à mi-chemin, il ralentit afin d'arriver moins vite. Car il ne voulait pas qu'on s'imaginât qu'il se hâtait d'obéir à l'ordre donné.

– Il me faudra faire mettre une haie ici, murmura-t-il le sourcil froncé, en voyant l'herbe piétinée à côté du sentier.

Cependant, si lentement qu'il fût, il finit par arriver près de l'auberge, presque contre son gré.

Quelques cyclistes, en costume de sportsmen d'occasion, étaient établis sur le pré, au pied de la terrasse, et se laissaient aller à une bruyante gaité pour attirer l'attention.

Cathri les servait.

Cela parut singulier, presque incroyable à Conrad qu'elle fût la première personne qu'il vît. Il s'était figuré, un peu niaisement, qu'elle paraîtrait en dernier lieu, comme le personnage principal dans une comédie.

Il passa devant le groupe, saluant distraitement, et se dirigea vers la terrasse. Mais, en levant la



tête, il rencontra, à dix mètres de lui, le regard de son père. Le vieux se penchait, par hasard, par-dessus le mur de la terrasse ; il clignait méchamment de côté et fermait à demi les yeux, ainsi qu'un hibou à la lumière. Conrad en éprouva une vive commotion, comme le choc en retour d'une lourde pièce à feu. L'antipathie habituelle reparut et les bonnes résolutions s'envolèrent. Cela n'allait pas, non décidément, cela n'allait pas.

Il rebroussa chemin vers les cyclistes et, restant à l'ombre d'un majestueux poirier, il fit du menton un signe d'appel à la Bernoise.

Celle-ci se hâta d'accourir.

– Vous ne vous êtes pas accordé de longues vacances, monsieur Reber, dit-elle en manière de bienvenue.

Il laissa cette remarque sans réponse.

– Cathri, commença-t-il avec un peu d'emphase et un certain embarras, nous vous devons tous une grande reconnaissance.

– Pourquoi donc ?

– Eh ! ce matin... Vous savez bien. Entre mon père et moi... Ne faites donc pas l'ignorante... À propos de la cravache... Vous nous avez peut-être préservés d'un malheur.

– Ah ! à cause de cela, dit-elle négligemment et en riant. En effet, ce n'était pas précisément une idylle de famille.

– Vraiment, j'ai admiré votre courage.

– Il faut traiter les hommes comme des chiens hargneux, répliqua-t-elle en se remettant à rire. Ne pas leur laisser voir qu'on a peur.

– Vous tâchez de déprécier votre action, dit-il en restant sérieux ; mais moi, désormais, je vous considérerai comme mon bon génie.

– Personne jusqu'à présent ne m'a comparée à un génie, répondit-elle en affectant de plaisanter.

Mais on voyait qu'elle était flattée du compliment.

– Cathri, appelait Hélène, qui arrivait en courant. Mademoiselle Reber vous fait dire de monter à la salle de danse. C'est Joséphine qui va servir ici.

Les deux jeunes gens se regardèrent, étonnés.

– Pourquoi ? interrogèrent-ils presque en même temps.

– Je répète ce qu'on m'a dit ; je n'en sais pas plus, fit Hélène en haussant les épaules. Mais ses yeux rêveurs s'éclairaient d'une pointe de satisfaction mauvaise.

Alors Cathri et Conrad échangèrent un regard d'entente qui signifiait : « Je comprends, et toi ? – Moi aussi. – On ne réussira pas à nous séparer ; au contraire, nous n'en serons que meilleurs amis ». De sorte que cet ordre de séparation les rapprocha autant que s'ils avaient dansé ensemble tous les dimanches pendant un long hiver.

Et Cathri, de bonne humeur, se dirigea vers la salle de danse.

Hélène, cependant, restait à tourner autour de Conrad. Enfin elle lui demanda, d'un ton hypocrite et comme en passant :

– Monsieur Reber, était-ce votre fiancée, cette jeune personne avec laquelle vous étiez assis aujourd'hui, dans le jardinet de la station ?

Conrad était prêt à la riposte.

– Ce qu'est cette personne ne vous regarde pas, déclara-t-il vertement. En revanche, je puis vous apprendre ce que vous êtes vous-même : une très médiocre sommelière, voilà ce que vous êtes. Oui, oui, regardez-moi seulement. Une bonne domestique a six yeux et quatre oreilles. J'entends qu'on réclame, là-bas, de la moutarde, et à deux pas de nous quelqu'un vous adresse des appels désespérés, et vous, vous restez là sans rien voir.

– Ce n'est pas mon affaire, fit-elle avec impertinence. Je sers en haut et pas ici.

– Vous avez de la chance que ce soit encore mon père qui gouverne au « Paon ». Quand je serai le maître et qu'une fille s'excusera en disant qu'elle sert à une autre table, je la mettrai à la porte.

Décontenancée, elle se hâta de s'éloigner.

– Et d'une ! pensa-t-il.

Joséphine arrivait à petits pas, dédaigneuse et renfrognée, les yeux pétillants de malice ; mais en apercevant la mine déconfite d'Hélène, elle jugea que le terrain n'était pas sûr. Elle renonça à l'attaque et, passant derrière Conrad, elle gagna son poste de travail, sans avoir lancé aucune de ses petites perfidies habituelles.

Conrad attendit donc vainement, pour le moment du moins, l'occasion d'ajouter : Et de deux !

Au-dessus de lui, sur la terrasse, on aurait dit une scène populaire au théâtre : dans un décor de verdure, une foule sans vie. Des têtes, coiffées ou découvertes, chauves ou chevelues, masculines et féminines, dépassaient le mur, comme tranchées et prêtes à être mises en vente. Et toutes, celles

des villageois aussi bien que celles des citadins, affectaient des airs importants. Personne n'avait l'air de parler et pourtant il s'élevait de là un vacarme pareil au bavardage d'une centaine de voix bruyantes.

Les servantes couraient de droite et de gauche, suivies des mauvais regards du vieux, qui ne manquait pas de leur dire des sottises, lorsqu'il parvenait à se rapprocher d'elles. Il n'y arrivait, à cause de sa lourdeur, qu'en leur barrant le passage, et tout de suite après il recommençait ses sourires patelins à l'adresse de ses hôtes. Les filles s'essuyaient rapidement les yeux, avant de reprendre leur masque habituel d'amabilité ; quelques-unes réclamaient et boudaient. Hélène lançait des coups d'œil d'envie du côté de Joséphine, à cause des cyclistes, et Anna, qui posément veillait à l'ordre, regardait souvent vers le pré, mais en feignant de ne pas reconnaître Conrad. À côté d'elle, sur un banc, son fiancé, le docteur, en uniforme militaire bleu, la mangeait des yeux.

Chaque fois que la musique de danse reprenait avec ses sons aigres et essoufflés, tous les visages se tournaient, nonchalants et flegmatiques, vers les fenêtres de la grande salle. Au bruit éclatant

des trompettes, les dames de la ville se bouchaient les oreilles.

– Venez donc nous rejoindre sur le pré, crièrent les pédaleurs à ceux de la terrasse, en faisant de grands gestes d'appel. On est bien mieux ici sur l'herbe et l'on n'est pas dérangé par le vacarme de la musique.

Quelques-uns obéirent bruyamment à l'invitation et leur exemple fut bientôt suivi par d'autres.

Des groupes entiers s'y joignirent, si bien que cela devint une véritable émigration. Il fallut transporter sur le pré une table après l'autre, ainsi que des douzaines de chaises et adjoindre une seconde, puis une troisième aide à Joséphine.

Le changement de place, le désordre et les incidents qui en résultaient éveillèrent une gaîté gaminie dans la société. Les mines compassées furent abandonnées et remplacées par un joyeux laisser-aller d'écoliers en vacances.

Les paysans manifestaient leur satisfaction en buvant sec, tandis que les citadins jouissaient plus librement des beautés de la nature. Une source, qui sortait dans le pré et coulait avec un bruit léger, attirait les petits et grands enfants de la ville. Ils s'y attardaient, les yeux rêveurs et pleins de dé-

sirs, comme si c'eût été une fontaine de Jouvence. Que de châteaux en Espagne on eût pu construire avec les espérances et les projets qu'inspirait le printemps !

De sorte que peu à peu le pré se trouva en concurrence avec la terrasse et que deux camps se formèrent, celui du haut, gouverné par le père, celui du bas, où veillait le fils. Là-haut, les gens posés, ici la bruyante jeunesse. Mais, comme les nouveaux arrivés se dirigeaient de préférence vers le pré, attirés en partie par la nouveauté et par l'animation qui y régnait, il en résulta que le camp du bas grandit de plus en plus, tandis que celui du haut diminuait.

« C'est comme un présage », pensa Conrad.

Le vieux observait, jaloux, l'accroissement de la troupe rivale et ses yeux roulaient furibonds à chaque nouvelle désertion.

– On dirait vraiment que là-bas, on leur sert du meilleur vin qu'ici, hurla-t-il ; il sort pourtant du même tonneau !

– Personne ne les attire, riposta Conrad, et je ne peux pas les chasser.

Malgré tout, ils ne cherchaient pas à se contrecarrer. Ils étaient pour cela trop bons aubergistes ;

au contraire, ils s'entr'aidaient. Du reste, lorsque la place commença à manquer sur le pré, la terrasse se remplit de nouveau, et, avec le temps, la balance redevint égale.

Et, tandis qu'ils travaillaient ainsi de concert, chacun à son poste, leur antagonisme recula au second plan et une sorte d'estime mutuelle le remplaça. Parfois, après un coup d'œil observateur vers le pré, le vieux grommelait quelques paroles indistinctes, ce qui était, chez lui, un signe de satisfaction, et Conrad, de son côté, était forcé de s'avouer que le terrible regard de son père maintenait un ordre parfait.

Il eut alors un réveil de conscience.

– Joséphine, appela-t-il, montez donc auprès de mon père et dites-lui, de ma part, qu'il y aura, ce soir, du grabuge dans la salle de danse. Je le sais de source certaine.

Joséphine y alla et revint bientôt.

– Qu'a-t-il répondu ?

– Rien, il s'est borné à grogner.

– Alors, retournez-y. Je le prie instamment de ne pas prendre mon avertissement à la légère. C'est une chose convenue. Je l'ai entendu dire par les Wagginger eux-mêmes.



Joséphine obéit et revint de nouveau.

– Il a dit que c'était bien, répéta-t-elle, qu'il avait compris la première fois, qu'il n'était pas nécessaire de lui expliquer deux fois les choses, qu'il n'était ni sourd ni idiot.

– Alors basta ! c'est bon. Je ne le lui ferai pas dire une troisième fois.

Cependant, au bout d'un moment, le sentiment de sa responsabilité ne lui laissa plus de repos.

– Joséphine, pria-t-il, allez encore dire à mon père que je suis fâché d'y revenir pour la troisième fois, mais cela me tourmente trop. C'est à six heures que le branle-bas doit commencer et, à mon idée, il faudrait s'occuper d'avoir quelques douzaines de solides gaillards sous la main.

Cette fois, Joséphine revint en sanglotant tout haut.

– Votre père est un butor, pleurait-elle ; je ne veux pas qu'on me traite ainsi.

– Qu'a-t-il dit ?

– Il m'a appelée : créature éhontée et stupide.

– Vous n'avez pas mérité cela, Joséphine. Vous moins que tout autre. Acceptez mes excuses à la place des siennes. J'en suis bien fâché. Mais pour moi, ne vous a-t-il rien dit ?

– Il a dit, éclata-t-elle, que vous n’aviez pas besoin de vous préoccuper d’œufs qui ne sont pas encore pondus. Qu’il savait lui-même ce qu’il avait à faire et qu’il n’avait pas besoin de maître d’école. Et qu’au reste, si vous étiez une telle poule mouillée, vous n’aviez qu’à aller vous cacher dans les jupes de Joconde.

– Oh ! oh ! cria Conrad en bondissant et en serrant les poings.

Puis il se mit à marcher de long en large en frappant furieusement du pied.

– Que la mort et le diable m’emportent ! s’écria-t-il, si je bouge le bout du petit doigt ce soir !

Et ce serment lui rendit un peu de calme, mais le calme sombre de l’enfer.

Pendant ce temps, Cathri, rouge comme une pivoine, accourait vers Anna.

– Je ne servirai pas plus longtemps dans la salle de danse ! cria-t-elle en faisant de grands gestes.

– Pourquoi ? demanda Anna.

– Pour cela, déclara Cathri.

Et elle laissa échapper :

– Parce que ce sont des cochons !

L'aubergiste, qui se trouvait là, haussa dédaigneusement les épaules. Hélène, qui servait à côté, fit une moue railleuse, et Anna mesura la Bernoise, du haut en bas, d'un air soupçonneux.

– Il y a sans doute encore une autre raison, fit-elle avec intention d'une voix lente et très haute, afin que son frère pût l'entendre depuis le pré. Je pense que vous préférez servir de ce côté-là, ajouta-t-elle en clignant de l'œil du côté de Conrad.

Celui-ci s'interposa.

– Tu ne peux pas la contraindre, dit-il en s'approchant du mur.

– Comment puis-je ordonner à une autre de faire ce qu'elle refuse, répliqua-t-elle irritée. Prends donc toi-même le service de la salle de danse.

À son tour, il se dépita.

– Dans la salle de danse, cria-t-il, je me servirai tout au plus de la cravache ou du bâton.

Cette réponse irréfléchie lui était à peine échappée que déjà le vieux s'approchait du bord de la terrasse, les yeux injectés et plein de colère.

Les servantes aussi arrivaient afin d'écouter une dispute qui les concernait toutes. Cela attira l'attention des clients, dont quelques-uns se levè-

rent avec curiosité, afin de ne pas perdre une précieuse syllabe de la querelle. Un attroupement était imminent et, au cas où le vieux aurait ouvert la bouche, les gros mots n'auraient pas manqué, car on lisait dans ses yeux ce qui lui cuisait sous la langue. En même temps, le manque de service provoquait de violentes réclamations dans la salle de danse. Bref, la discorde s'allumait.

– Pourquoi Brigitte est-elle donc ici et pourquoi ne songe-t-on pas à elle ? suggéra Joséphine pour se défendre elle-même. Elle se chargerait bien, s'il le fallait, de servir saint Antoine et son cochon.

En entendant son nom, Brigitte leva la tête. Elle avait tout juste assez d'esprit pour deviner qu'il s'agissait d'elle.

– Qu'est-ce qu'il y a ? pleurnicha-t-elle.

Il fallut un bon moment pour lui faire entrer dans la cervelle ce qu'on lui demandait. Alors, elle haussa les épaules d'un air de supériorité :

– Les Wagginger sont d'aussi braves gens que bien d'autres, opina-t-elle avec un regard indigné à l'adresse de Cathri. Ils ne sont pas des cochons parce que, par hasard, ils ont deux pieds au lieu de quatre.

Et, sans plus tarder, elle grimpa d'un air décidé les quelques marches de la salle de danse.

L'affaire se débrouilla ainsi et la discorde s'éteignit. Chacun reprit sa place tout en maugréant un peu, car il est plus facile, quand on s'est préparé à tirer, de laisser partir le coup que de redresser le chien du fusil.

Et de loin Cathri gratifia Conrad d'une révérence pour le remercier de son intervention. Chaque fois qu'il lui arrivait de s'approcher du mur elle lui adressait à la dérobée un petit signe d'entente, soit un regard, soit un geste, ou tout simplement une toux légère qu'elle savait changer en un timide et furtif baiser, en mettant la main devant sa bouche.

– Anna, appela Conrad, il nous faudrait encore une quatrième aide.

Alors, Anna cria d'une voix perçante vers le fond de la terrasse :

– Cathri, mon frère vous réclame instamment.

Cathri accourut, le visage rayonnant, et descendit dans le pré. Anna la suivit, presque pas à pas.

Elle s'approcha, mécontente, de son frère, et, sans le regarder :

– On ne va pas au cabaret, admonesta-t-elle sévèrement ; on ne s'assied pas à côté d'une Joconde.

Conrad se rebiffa.

– Toi, répliqua-t-il, tu ferais mieux de te mêler de tes affaires que de faire la gouvernante. Ton docteur te dévore des yeux ; il faudrait être aveugle pour ne pas le voir. Aussi longtemps que vous n'êtes pas fiancés officiellement, vous pourriez avoir plus de tenue. Soit dit sans t'offenser.

Anna avala l'observation et resta muette.

– Bah ! fit Cathri négligemment, tout est permis à un jeune homme.

Anna se retourna vers elle, comme piquée par une guêpe.

– Vous avez de jolis principes chez vous, ricana-t-elle.

Cathri redressa la tête, prompte à se défendre.

– Je pense que chez nous on vaut autant qu'ici, ni plus ni moins.

Anna chercha une réponse écrasante, mais en vain. Alors elle fronça le nez comme à une mau-

vaïse odeur et quitta la place hâtivement, laissant aux autres une impression de malaise et d'amertume.

– Voilà que les femmes se mettent aussi de la partie ! grommela Conrad.

Il ne lui vint pas à l'idée de s'interposer, car un homme prudent ne se mêle pas de disputes féminines. C'était la première règle de sagesse qu'il avait apprise et qui est la même dans tous les pays, sans différence de race ou de sang.

Cependant lorsque Cathri, triomphante, se rapprocha de lui, il recula et lui fit la leçon.

– Toujours est-il que vous pourriez parler plus poliment à ma sœur, dit-il.

Haletante de colère, elle s'enfuit comme un sanglier blessé, mais il la rappela avec autorité. Il dut l'interpeller trois fois et d'un ton toujours plus menaçant jusqu'à ce qu'elle obéît enfin.

– Aujourd'hui, vous êtes à notre service, lui déclara-t-il, par conséquent vous devez être non seulement obéissante, mais encore soumise et polie, envers ma sœur et envers moi. Demain, vous aurez le droit d'être grossière à votre aise.

Et, voyant qu'elle trépignait de rage comme si le sol avait brûlé sous ses pieds, il la retint encore avec intention.

– À ce propos, demanda-t-il, dites-moi donc. Vous avez servi dans la salle de danse. Quelle impression vous ont-ils fait ?

– Des cochons, voilà ce que c'est.

– Sans contredit, répliqua-t-il en réprimant avec peine son envie de rire ; nous le savons déjà. Mais n'avez-vous rien remarqué d'autre..., comment dirais-je ? N'avez-vous pas remarqué des commencements d'hostilités ?

– Dieu veuille qu'ils s'entre-dévorent !

– Une vraie prière de cannibale !

Elle le fixa, hautaine, de ses yeux durs et clairvoyants.

– Vous avez sans doute déjà demandé au ciel des choses qui ne sont pas dans la Prière dominicale, dit-elle.

Il rougit et devint sérieux et pensif.

– Allez à présent, lui dit-il d'un ton distrait.

Elle le quitta, mais il n'était pas satisfait. Il aurait voulu la mâter, et la partie demeurerait indécise. En son for intérieur, il s'était dit : Il faut



l'humilier, lui montrer ta force pour qu'elle t'aime. Et voilà qu'il n'avait pas réussi à l'humilier et, tandis qu'il la suivait de ses yeux charmés, il sentit qu'il l'aimait. Sans doute, elle aurait pu être un peu moins acerbe et même beaucoup moins. Il n'y aurait pas eu de mal. Et les deux petits morceaux de verre bleu clair qu'étaient ses yeux, s'il n'y avait eu qu'à souhaiter, il aurait aussi souhaité qu'ils fussent autrement et non pas aussi glacés et transparents que l'eau d'une source à travers laquelle on aperçoit le bois dur de l'auge.

Mais depuis ce matin elle était devenue vraiment une partie de lui-même et si elle était froide, raison de plus pour lui envoyer, de son cœur à lui, une gerbe de rayons, afin de la réchauffer. Du reste, qu'importent les défauts ! Il est bien permis d'aimer ses propres défauts, pourquoi n'aimerait-on pas ceux de la femme qui vous appartient ?

Et puis, il n'était pas le seul qui la trouvait à son goût. Partout où elle paraissait, elle faisait sensation. Les conversations s'arrêtaient. Les gens qui mangeaient oubliaient d'avaler et la regardaient, étonnés. La perfection de ses formes et de toute sa personne ne l'avait pas tant frappé ce matin, au milieu des autres filles.

Elle lui avait simplement plu, tandis qu'à présent l'admiration générale qu'elle provoquait augmentait celle de Conrad.

Des hommes sérieux et posés, tel le directeur du gaz Wyniger, se troublaient quand, dans la rapidité du service, elle les frôlait de son bras nu, et le jeune Vonderheiden, ce freluquet vaniteux, qui allongeait ses jambes sous la chaise de son voisin avec des airs méprisants, baissait les yeux sous son regard et se hâtait de reprendre une position convenable.

Si elle laissait échapper un objet, c'était à qui se précipiterait pour le lui ramasser, ainsi qu'à une dame de qualité.

Tonnerre ! quelle maîtresse femme ! quelle hôtelière pour le « Paon » ! Et quel nid béni pour une tapée d'enfants ! Des polissons endiablés qui rosseraient tous les autres ou bien des fillettes râblées, droites comme des cierges, avec des nattes jusqu'aux genoux, et deux fossettes dans le visage, l'une au menton et l'autre à la joue droite.

Et active ! Dieu sait ! comme elle s'entendait à servir ! La vieille mégère de tante elle-même n'avait pas trouvé de critique à lui faire.

Pleine de sang-froid, de calme, au milieu de la foule la plus compacte : un bon soldat dans la ba-

taille. Rien de l'agitation écervelée des autres, qui couraient et criaient comme des chattes auxquelles on a enlevé leurs petits. Et ce qu'il appréciait surtout, c'étaient ses manières correctes. Ce n'était pas comme la sensible Joséphine, qui s'attardait auprès de chaque vigoureux gymnaste ou comme la rêveuse Hélène, qui perdait toute notion du lieu et de l'heure dès qu'un chœur d'hommes faisait entendre ses basses ronflantes et ses ténors élevés ; ou encore comme cette niaise de Brigitte, qui, dans son antipathie pour les hommes âgés, prenait des mines de hérisson vis-à-vis du plus respectable conseiller national, comme si elle craignait une demande en mariage. Cathri servait chacun de même, qu'on fût jeune ou vieux, beau ou laid, de haute ou de mince condition, et jamais elle ne faisait de bouche pincée, même lorsqu'on ne lui demandait qu'un verre d'eau sucrée. Elle ne s'occupait que d'exécuter l'ordre, les gens lui étaient indifférents. Trop indifférents même. Car elle était arrogante, fière, presque blessante envers les consommateurs. Non, pas précisément blessante ; si l'on avait voulu se plaindre d'elle on n'aurait pas su formuler une réclamation. Mais, comment dire ? Elle était réservée, hostile. Oui, hostile, c'était le mot. Elle recevait les ordres avec le visage d'un archange

qui daigne écouter les prières d'un pauvre mortel souillé par le péché. Et elle semblait faire une grâce imméritée en apportant les mets et les boissons. Malheur à celui qui se risquait à lui faire un brin de cour, soit en paroles, soit par gestes. Elle le traitait avec une répulsion non dissimulée, comme un insecte dégoûtant, et il n'était plus question de rentrer dans ses bonnes grâces, fût-ce par des compliments ou des gratifications. Elle parvenait cependant à se dominer suffisamment pour ne jamais lancer l'impertinence qu'elle avait au bout de la langue, et aussi longtemps qu'elle servait, elle restait maîtresse d'elle-même. À vrai dire, cette pruderie exagérée ne déplaisait pas à Conrad. Cathri répandait autour d'elle une véritable atmosphère de bienséance.

Tandis qu'il ruminait ainsi, un coude vint heurter le sien.

Et en se tournant il vit que c'était Cathri elle-même qui se sauvait en riant.

– Diables de femmes ! murmura-t-il, égayé ; ne dirait-on pas qu'elles lisent vos pensées ?

Le palefrenier arrivait, de son pas lourd et trébuchant, en se frayant un chemin entre les tables, cognant tout le monde sans s'excuser, non pas

avec mauvaise intention, mais par grossièreté native.

– Monsieur Reber, dit-il, votre père vous fait dire que le colonel Allegri, de Mendrisio, a déjà demandé trois fois après vous. Vous pourriez bien vous amener enfin, a dit votre père, à moins que vous n’attendiez que le colonel vous courre après comme un chien de chasse.

Conrad balança. Il n’aurait pas bougé s’il ne s’était agi que du vieux et de son ordre blessant ; mais le colonel Allegri lui avait toujours montré une bienveillance paternelle et il tenait à lui témoigner son respect.

– Est-ce que le père est là aussi ? interrogea-t-il.

– Oui, fut la réponse.

– Je viens, grommela-t-il l’air sombre et en s’apprêtant à obéir.

– Tenez-vous bien, lui cria Cathri d’une voix narquoise, mais avec une intention sérieuse, ne faites pas de sottise, car je n’irai pas pour la seconde fois jouer au bon génie le même jour.

– Tenez-vous les pouces pour moi, plaisanta-t-il avec une gaîté de désespéré.

Arrivé sur la terrasse, il aperçut, au milieu de la foule, une table autour de laquelle brillaient des

uniformes. À cette vue, son cœur se réchauffa ; il lui sembla qu'on le tirait d'un marais couvert de brouillards, où il s'enlisait jusqu'à la tête, pour le déposer en plein soleil. L'estime, l'honneur, l'amitié le saluaient dans ces boutons dorés, ces sabres reluisants, tandis qu'au-dessus d'eux la coupole glorieuse du ciel formait un énorme trait d'union qui allait de Genève à Schaffhouse, de Bâle à Chiasso.

Les yeux brillants, il se dirigea, ferme et droit, vers les officiers ; le colonel, déjà levé, accourait à sa rencontre en poussant un hourrah de bienvenue.

Il le serra dans ses bras, lui frappa sur l'épaule et, comme Conrad ne connaissait pas les autres officiers, il y eut une présentation en règle avec des saluts militaires et des échanges de loyales poignées de mains. À la demande du colonel, le jeune homme s'assit à ses côtés.

Pendant ce temps, le vieil aubergiste s'était tenu à l'écart ; mais le colonel le rappela avec une bruyante cordialité :

– Allons ! vieil ours ! cria-t-il en riant, qu'est-ce qui vous prend de nous fausser compagnie comme un cheval de recrue qui a peur de la poudre. Êtes-vous peut-être trop fier pour vous mêler à notre

société ? Bien sûr, il est permis d'être fier quand on est le père d'un tel gaillard. Moi, j'ai le cœur tout réchauffé rien qu'à le regarder.

Et il tapotait les genoux de Conrad comme un bon oncle entiché de son neveu.

Le vieux, gêné par les éloges enthousiastes donnés à ce fils réprouvé, toussait et reniflait. Enfin, il se rapprocha en hésitant.

– Pourquoi vous regardez-vous comme deux chiens de faïence ? Debout ! commanda le colonel. En avant ! l'un à côté de l'autre !

Bon gré mal gré, ils durent se placer pacifiquement l'un près de l'autre, faisant taire leur répugnance et effaçant de leurs fronts les rides de colère. Ne pouvant éviter de se toucher, leurs regards, du moins, se fuyaient.

Le colonel, joyeux et satisfait, comparait le père et le fils.

– Eh bien ! qu'en dites-vous, mes enfants ? demanda-t-il en se tournant vers les officiers. Hein ! si nous n'avions que des hommes de cette trempe ? Tonnerre ! quelle armée cela ferait ! On comprend que les vieux Suisses, autrefois, aient culbuté chevaux et cavaliers ennemis !

Puis, s'adressant spécialement au père :

– Oui, oui, mon cher, les fils, les fils ! Voilà l’avenir, voilà nos fossoyeurs.

Et, tout en parlant, il enleva son képi à galons d’or et passa gaiement la main sur ses cheveux blancs.

Le vieux, à cette allusion à la mort, changea de couleur et de bleu devint violet. Conrad ne put s’empêcher d’avoir pitié de lui.

– Pour ce qui est des fossoyeurs, mon colonel, objecta-t-il, nous avons le temps d’y penser, aussi bien pour vous que pour mon père.

– Ta, ta, ta ! s’écria l’officier. À notre âge, mon cher, il faut être constamment prêt à rendre son arme. N’est-il pas vrai, monsieur l’hôtelier ? Enfin, l’essentiel, c’est d’avoir en ce monde quelqu’un qui vous ferme les yeux, qui vous conserve un souvenir affectueux et qui vous aide à supporter les atteintes de la vieillesse par son attachement et son affection reconnaissante.

Ce fut au tour du fils d’être honteux. Il rougit et baissa la tête en silence. Alors le père vint à son aide.

– Il y a bien parfois de petits malentendus, grommela-t-il évasivement.



Et ainsi ils s'efforçaient tous deux de sauver les apparences pour l'honneur de la famille. Mais, à la longue, la situation devenait intolérable. D'une part, le colonel, qui, dans son inconscience, les mettait côte à côte, de l'autre les efforts cachés qu'ils faisaient pour ne pas se toucher, et, autour d'eux, les officiers qui les regardaient. Ils cherchaient avec anxiété un prétexte de délivrance.

Conrad le trouva.

– Pardonnez-moi, mon colonel, s'excusa-t-il poliment, je vois arriver les pompiers de Waldishofen, vingt hommes environ, et moi, comme capitaine des pompiers de Herrlisdorf...

– Allez, allez, mon cher, autorisa le colonel. Du reste, il est temps aussi que nous nous mettions en route. Nos chevaux sont prêts depuis longtemps et nous ne nous étions attardés que pour vous serrer la main. Et puis, ce n'est pas précisément de la musique d'église qu'on fait là-haut, ajouta-t-il en riant et en désignant la salle de danse, d'où s'élevait une cacophonie infernale.

Il y eut de brefs adieux accompagnés de cliquetis d'éperons et de bruit de talons frappés l'un contre l'autre.

Les officiers prirent congé, le père s'éclipsa et Conrad s'apprêta à aller au-devant des pompiers,

qui, attirés par l'aspect de la belle Cathri, se dirigeaient déjà vers le verger.

En chemin, Anna le rejoignit, importante, mystérieuse et contente de parler.

– Il y a dans le corridor une ravissante demoiselle, accompagnée de sa mère, dit-elle. Ces dames aimeraient te voir. Elles ont fait ta connaissance à Frauenfeld, à un bal. Elles sont pressées par l'heure du train ; c'est pourquoi elles se permettent de te faire appeler, mais elles n'auraient pas voulu passer devant le « Paon » sans te dire un petit bonjour et elles pensent que tu excuseras leur sans-gêne.

Un rayon joyeux éclaira le visage de Conrad.

– Ah ! oui, je sais qui ! s'écria-t-il avec animation.

Il allait suivre sa sœur quand il aperçut Cathri debout contre le mur, à trois mètres de lui à peine. Elle se tenait droite comme une colonne et le fixait de ses yeux menaçants. Évidemment, elle avait entendu ce qu'avait dit Anna et elle devinait de quoi il s'agissait.

– Je crois qu'elles s'attendent un peu à ce que tu les accompagnes jusqu'à la station, poursuivait Anna sur le point de l'emmener avec elle.

Il s'était arrêté. Au fond il aurait aimé revoir ces dames et les conduire à la gare, car d'agréables souvenirs s'éveillaient en lui. Mais l'air sévère de Cathri semblait un avertissement.

– Cela dépend de toi, disait ce regard ; selon ce que tu décideras, je me déciderai aussi.

Et tandis qu'il luttait encore entre la crainte et le désir, il entendit venir de la salle de danse un charivari tel qu'on eût pu croire qu'une ménagerie de foire avait pris feu.

Alors la honte vint s'ajouter à la crainte. Jamais il n'oserait se présenter maintenant devant son ancienne danseuse ; elle ne connaissait que le brillant officier ; et il n'était qu'un aubergiste, un aubergiste de village, rien de plus ! L'uniforme n'avait été qu'un déguisement momentané. Une rougeur pénible et brûlante se répandit sur son visage.

Non, l'auberge du « Paon » à Herrlisdorf n'était pas faite pour une telle jeune fille. Il la tenait en trop haute estime pour cela. Et comme à ce moment les officiers s'éloignaient, il en conclut, découragé, que c'était la confirmation de son abaissement. Il n'était qu'un paysan et ne serait jamais qu'un paysan. Il fallait bien s'incliner devant cette vérité.

Et, promptement décidé, selon son habitude :

– Je regrette, dit-il, mais il faut que j'aille recevoir les gens de Waldishofen.

– Tu reviendras du moins vite la saluer ? lui cria sa sœur non sans emportement.

Il secoua négativement la tête et, craignant de se repentir, il s'éloigna à la hâte. Et, sans qu'il s'en rendît compte, sa démarche se fit plus négligée que de coutume.

– Mais c'est de l'impolitesse, de la grossièreté, clama Anna avec indignation.

Il ne voulut pas l'entendre.

Cathri l'attendait au coin de la terrasse. Ses yeux avaient un chatouillement faux, ainsi qu'un reflet d'hostilité, un reste de la jalousie endurée.

– Pourquoi n'êtes-vous pas allé offrir vos hommages à cette belle demoiselle de la ville ? interrogea-t-elle hypocritement, en affectant de le blâmer.

« L'âme humaine est bien compliquée ! » songea-t-il.

Il s'étonnait de ces petits mensonges féminins dans la bouche de Cathri, car il s'était figuré que la rudesse était une garantie de franchise ; cepen-

dant, tout en jugeant la Bernoise, il lui donnait son cœur sans restriction ni regrets.

– Parce que j’ai préféré la compagnie de mon bon génie, fit-il, la voix encore tremblante de l’émotion que lui avait causée la nécessité du choix.

Alors elle le gratifia d’un regard rayonnant d’affection.

– Je vous remercie, dit-elle simplement.

Elle demeura encore un instant pensive à ses côtés, levant vers lui des yeux demi-scrutateurs demi-tendres. Et, en le quittant, elle lui toucha furtivement la main.

À peine était-elle partie que les deux visiteuses passèrent tout près de Conrad, descendant derrière lui le sentier des vignes et accompagnées d’Anna.

Bien que, par hasard, il leur tournât de dos, il avait eu la vision incertaine de la gracieuse silhouette de la jeune fille en même temps que l’impression lumineuse de sa claire toilette aux tons doux et harmonieux, comme un accord mineur. Son imagination excitée complétait ses souvenirs.

Il se contraignit à demeurer sur place et se garda de bouger afin qu'elle ne l'aperçût pas. Et lorsqu'il fut certain qu'elle était à distance, il respira, soulagé, avec le sentiment exalté d'avoir renoncé de lui-même à une chose à laquelle il ne devait ni ne pouvait aspirer.

Enfin, lorsqu'il vit Anna revenir seule, il se dirigea, allégé, vers les pompiers de Waldishofen.

Ils se levèrent à son approche et lui tendirent, les uns la main, d'autres leur verre en signe de bienvenue. Il répondit à chacun, serrant les mains et prenant garde de n'oublier personne. Mais quand il parvint au sergent, c'en fut fait de sa liberté ; car le brave homme emporté par son amitié, s'empara de lui et ne le lâcha plus. Il le serra dans ses bras, l'écrasa contre sa poitrine en lui donnant des tapes dans le dos. Et toujours, il recommençait et lui frottait le visage de sa rude barbe noire, qui lui descendait des joues à l'estomac.

– Conrad, gargouillait-il constamment en roulant des yeux tendres comme un ours amoureux.

Le lieutenant Leutolf parvint, non sans peine, à calmer cette tendresse enragée.

– Quelle mystérieuse bonne amie avais-tu donc aujourd’hui dans le train ? interrogea-t-il ; tu en perdais l’ouïe et la vue. Nous nous sommes époumonés à t’appeler, mais tu n’avais d’yeux que pour un autre objet, sans doute plus intéressant.

– Cette bonne amie mystérieuse avait les cheveux blancs et soixante-deux ans, expliqua Conrad.

Et, au souvenir de la vieille tante, un bon sourire passa sur ses lèvres.

Leutolf lui avait pris le bras et faisant avec lui un demi-tour :

– Quelle foule vous avez de nouveau aujourd’hui ! s’écria-t-il avec admiration et en clignant de l’œil.

– Et quelle belle soirée ! ajouta Conrad en détournant la conversation.

– Chançard ! reprit Leutolf en lui secouant le bras. Quand une fois tu hériteras...

Il siffla du bout des lèvres.

– Fi donc ! se défendit Conrad, sincèrement blessé.

– Hériter n'est pas un crime, poursuivit le lieutenant sans se troubler, et d'après les apparences, il file un mauvais coton, l'ancien. As-tu déjà au moins songé à une appétissante petite femme ?

Cathri passant justement, chargée de verres et de bouteilles, Leutolf poussa son ami de l'épaule.

– Est-ce peut-être celle-là ? chuchota-t-il.

Conrad délibéra. La question lui semblait indiscreète et la réponse difficile.

– Je ne sais pas encore moi-même, répliqua-t-il enfin de mauvaise grâce.

– Elle est diantrement belle, incroyablement belle, impertinemment belle, continua le pompier, mais a-t-elle un peu d'instruction ?

– Je n'en ai pas non plus, moi.

– Toi ! pas d'instruction ! Un officier d'artillerie, un ancien élève de l'École industrielle, et qui avait toujours les meilleures notes ! Balivernes ! Alors, c'est bien celle-là, puisque tu en es déjà à excuser une telle lacune. Moi, j'en avais une autre en vue pour toi, il y a un moment ; une autre qui t'aurait bien mieux convenu et qui évitait ostensiblement de te chercher des yeux. Mais en voyant que tu lui tournais le dos, mes conjectures sont tombées.



Il tendit l'oreille vers la salle de danse, d'où partaient des chants bruyants et grossiers.

– Quelle Société philharmonique as-tu donc fait venir cet après-midi ? demanda-t-il. On dirait le chœur des furies d'Orphée. Ils crient comme des moutons écorchés.

– Ou bien comme des phoques affamés ! ajouta le sergent.

Et chacun à son tour, sûr du succès de la plaisanterie et s'amusant de ces hurlements indescriptibles, y alla d'une comparaison empruntée au jardin zoologique.

– À en juger par l'enrouement des voix, on croirait que ce sont les Wagginger, opina quelqu'un.

Conrad ayant fait un geste affirmatif, on questionna :

– Les Wagginger-dessus ou les Wagginger-dessous ?

– Les deux ! avoua Conrad mécontent.

Le lieutenant des pompiers le regarda, inquiet.

– Les deux en même temps ? Huit jours après les élections ! Cela peut mal tourner, objecta-t-il.

– C'est fort possible, confirma le jeune homme.

Le sergent lui pinça le bras :

– Dis donc, fit-il, au cas où il arriverait quelque chose, tu peux compter sur nous.

Et, pour accentuer sa promesse, il lui administra quelques bourrades dans les côtes.

– C'est convenu, approuva le reste de la troupe.

À ce moment on entendit des piaffements de chevaux sur la route et Conrad, dressant la tête, aperçut les officiers, le colonel Allegri en tête, qui descendaient la pente, trois par trois, d'un trot léger et dansant. Il les suivit du regard, en connaisseur. Les chevaux, conduits de main de maître, courbaient la tête et le cou avec grâce ; les cavaliers se tenaient droits et fermes. Ils dépassaient l'un après l'autre les couples d'arbres de l'allée, et les sabots martelaient le sol durci avec un rythme régulier. De temps en temps, un sabre, frappé par les rayons du soleil couchant, étincelait brusquement et lançait comme une flamme ardente.

– Un brave cœur, ce père Allegri ! pensa Conrad. Et naïf comme un enfant. Quelle idée biscornue de nous placer ainsi l'un à côté de l'autre, le père et moi ! Il ne soupçonnait rien. Mais quelle situation intolérable !

Il s'efforçait, après coup, de la trouver drôle. Au fond, il était ému. Avoir été paisiblement à côté de son père, ne fût-ce qu'un instant, sans subir au-

cune provocation ; s'être entr'aïdés, s'être soutenus, s'être excusés mutuellement vis-à-vis des étrangers, c'était quelque chose d'extraordinaire. Sans doute cela avait été un peu forcé, mais il en était touché quand même et il avait été sur le point d'éprouver de l'affection pour son père. Il eût fallu si peu pour que cette affection devînt réelle : un ton à demi prévenant, une façon de parler qui ne l'irritât pas par sa grossièreté, des paroles qui ne fussent pas blessantes. Était-ce donc si difficile ?

Il soupira profondément et son visage s'assombrit. Cependant, il avait entrevu un pâle rayon d'espoir. Il ne lui semblait plus tout à fait impossible que les choses pussent s'arranger. La terrible intervention de la mort ne serait plus l'unique ressource. Il suffirait d'un peu de raison et d'un atome de bonté.

– Quelle mouche vous a piqué, monsieur Reber ? interrogea Cathri, inquiétée par la mine sérieuse de Conrad. Vous avez l'air tout triste !

Conrad secoua la tête.

– Je ne suis pas triste, répondit-il avec mélancolie. Je ne suis qu'heureux.

– Hé ! Conrad ! que te prend-il ? Deviendrais-tu poétique ? railla le lieutenant des pompiers.

Alors le jeune homme se sentit gêné et se mêla à ses camarades.

Au tournant de la route, il vit encore les officiers. Ils étaient arrêtés, la main au képi, comme à une revue, et saluaient respectueusement quelqu'un. Et ce quelqu'un était son ancienne danseuse avec sa mère.

Cette vue le blessa comme si une abeille lui avait enfoncé son dard dans les yeux et, étouffant sa douleur, il se détourna rapidement.

## IV

Les chants avinés dans la salle de danse étaient peu à peu devenus plus forts et, empiétant à présent sur la musique, ils la couvraient de leur vacarme et la forçaient même à s'arrêter, pas tant par la puissance des voix, que par la persistance du désaccord, qui rendait tout rythme impossible. À la place des couples tournoyants, on voyait circuler de petits groupes querelleurs qui chancelaient de droite et de gauche. Par bravade, ces malotrus faisaient le poing par la fenêtre et insultaient bêtement le public de la terrasse. Bientôt, las de ce divertissement, ils en inventèrent un autre. Du fond de la salle, des mains invisibles lancèrent par les fenêtres des restes de pain, de saucisson, des croûtes de fromage ; d'abord en petite quantité, comme un prélude, puis en pluie serrée, avec des assiettes même qui vinrent se briser sur le sol.

Des plaintes indignées s'élevèrent sur la terrasse. On se levait, on fuyait pour se mettre hors d'atteinte de ces projectiles malpropres. Le vieux Reber se démenait furieux devant la salle de

danse, mais ses menaces ne faisaient ni chaud ni froid.

Tout à coup les chants s'arrêtèrent. Le brouhaha des voix était dominé par le bruit d'une violente dispute, entremêlée de grossiers jurons. Et bientôt ce fut le sourd vacarme d'une lutte et les trépiglements de lourdes chaussures. Par l'une des fenêtres, on apercevait une agglomération de corps vacillants dans une buée de sueurs et d'haleines. Des poings fermés fendaient l'air sans pouvoir arriver à leur but, et lorsqu'enfin ils avaient atteint la tête convoitée de l'ennemi, ils s'y acharnaient avec conviction, mais sans résultat appréciable, semblait-il. Conrad se demandait par quel signe particulier il était possible, dans une telle bagarre, de distinguer un crâne « libéral » d'un crâne « conservateur ». Le tas avançait, reculait, s'arrêtait, grossissait. En même temps, la porte de la salle s'ouvrait et se refermait ; des femmes effrayées se précipitaient dans le corridor, les bras au ciel, criant au secours, mais à peine dehors, elles s'efforçaient de rentrer et augmentaient le sabbat par leurs piaillements.

– Nous voilà dans de beaux draps ! ricana Conrad en s'adressant à son père.

– Mêlé-toi de tes affaires, grommela le vieux, hors de lui de ce que la réalité se fût permis de lui donner tort. Que rien ne t'empêche de retourner auprès de ta Joconde !

Alors Conrad fourra tranquillement ses mains dans ses poches pour bien lui montrer que tout lui était égal.

– Une pompe à feu ferait bien ici ; un jet vigoureux au beau milieu de la société, plaisanta le sergent avec un gros rire.

– Grand merci pour l'inondation, répliqua Conrad. Pompiers sur le toit, moisissure dans les poutres.

– Ton père n'est pas à la hauteur de la situation, observa Leutolf ; il perd complètement la tête. Il a beau courir d'une fenêtre à l'autre ; les autres s'en fichent comme d'une piqûre de puce.

– Qu'il attrape un bon accroc dans sa suffisance, dit Conrad en hochant la tête, je n'en serai pas fâché.

– Tu seras bien obligé de lui venir en aide.

– Il faut d'abord qu'il m'en prie : il me doit cette satisfaction.

– À ton gré. Et souviens-toi que tu nous as sous la main. Quand le moment sera venu, fais-nous

signe. — Qu'on ôte le casque, l'habit, qu'on re-trousse les manches, commanda familièrement Leutolf à ses hommes.

À cette vue, d'autres hommes accoururent, prêts à soutenir les pompiers ; de jeunes paysans du village et quelques consommateurs, de sorte qu'en moins de rien Conrad se vit à la tête d'une troupe d'élite, qui se dominait encore, mais réprimait avec peine son impatience d'agir.

Des curieux avaient grimpé sur les tables, afin de mieux voir dans la salle de danse et ils assistaient au spectacle en silence, à l'exception de Cathri qui donnait ouvertement son avis ainsi qu'un juge.

— Bonté du ciel ! gémissait-elle dédaigneusement, quelle graine ratée de paysans ! Ni voix, ni muscles, ni entrain ! Et dans tout le village il ne se trouve pas un seul homme qui veuille bien intervenir et taper dessus. Bonté de Dieu ! Si notre Jean était là, il aurait vite balayé la salle.

Et elle rit aux éclats.

— Tâchez de vous taire ! gronda Conrad.

Après un moment, il ajouta avec intention et en fronçant les sourcils :



– Il y a chez nous des hommes qui valent autant que votre Jean, sinon plus.

Sur la terrasse, le public suivait avec intérêt la rixe dans la salle, tout en demeurant prudemment à l'écart, afin de pouvoir fuir en cas de besoin, de sorte que le milieu restait libre. Les gens étaient retenus là par le secret plaisir qu'on éprouve au mal d'autrui.

Cependant, comme le désordre continuait sans résultat quelconque, la lassitude se fit sentir et avec elle l'indignation.

– L'addition ! cria un père de famille entouré de femmes qui prenaient des airs pincés.

Et aussitôt, comme un feu de file, la même demande retentit de tous côtés.

– Qu'on reste donc assis ! tonna le vieil aubergiste, désolé à la pensée de tout ce que cette désertion allait lui faire perdre.

Puis, tandis que les sommelières couraient comme des folles des uns aux autres en les suppliant de ne point partir, il fit mine de gravir les marches de la salle de danse. Anna et le docteur s'interposèrent et parvinrent à le retenir par la persuasion et avec une douce violence.

Du reste la plupart des convives s'étaient décidés à rester. Ils demeureraient debout, il est vrai, le chapeau sur la tête et payant leur écot par mesure de prudence ; mais ils ne quittaient pas encore la place. Ils se contentaient de reculer un peu lorsque le plancher de la salle de danse craquait d'une façon par trop insolite.

Soudain ce fut un sauve-qui-peut de femmes affolées qui s'enfuyaient comme si elles avaient eu le loup à leurs trousses. Et immédiatement derrière elles, un flot de combattants culbuta par dessus le petit escalier, ainsi qu'une cascade, et se répandit sur la terrasse.

Tous les consommateurs paisibles se hâtèrent de déguerpir, les uns muets d'indignation, les autres en proférant de brèves imprécations. La plupart se dirigèrent vers le village et le reste sauta par dessus le mur. Les oiseaux dans les arbres, pinsons et mésanges, excités par le bruit et n'y comprenant rien, s'égosillèrent à l'envi dans un chant de triomphe.

Après un pêle-mêle général, il y eut un moment d'arrêt. On s'orientait, on tâchait de se retrouver. Les citadins et les femmes s'en allèrent décidément à la recherche de parages plus paisibles. Les

autres consommateurs se mêlèrent à la querelle, comme s'ils avaient fait partie du clan de l'aubergiste. Seuls, ceux qui étaient dans le pré restaient tranquillement assis. Parmi eux, Conrad se leva tout à coup et s'élança, les bras écartés, à la rencontre d'Anna. Celle-ci, poussée par l'instinct de la conservation, avait abandonné son père et, ramassant ses jupes, elle avait sauté comme un écureuil par-dessus le mur, sur une table où, grâce à ses petits pieds et à ses bons yeux, elle n'avait même rien renversé. Son frère la reçut dans ses bras et elle regarda autour d'elle en riant nerveusement. D'en haut, le docteur se penchait avec anxiété pour voir si elle ne s'était pas fait de mal.

Le vieux, livré à lui-même, songea aussitôt à profiter de sa liberté. Il voulut encore une fois affirmer son autorité à l'aide de la force musculaire qui l'avait servi si souvent. Mais à peine eut-il pénétré dans le tourbillon que déjà, recevant un choc de hasard, il tombait lourdement. Il se releva maladroitement, s'avança de nouveau et, pour la seconde fois, alla rouler sur le sol.

— Jésus ! le père ! Protégez le père ! cria Anna en regrimpant par-dessus le mur sans qu'on eût compris comment.

– Mon fusil ! vociférait le vieux dans sa rage impuissante, mon fusil de chasse, que je les abatte comme des grives.

Alors Conrad inspecta ses camarades d'un regard.

– Ça y est-il ? demanda-t-il, les yeux flamboyants.

– En avant ! répondirent-ils tous.

Et, se mettant en rang, la troupe des jeunes hommes contourna le mur au pas gymnastique. Conrad, à leur tête, se retournait pendant la course pour leur donner des avertissements et des ordres de modération.

– Toujours à plusieurs pour s'emparer d'un meneur et le mettre à l'écart. Il ne faut pas agir à l'aveuglette et sans unité. Nous n'allons pas là pour nous battre, mais pour pacifier, et nous avons besoin d'entente et de réflexion. Ne pas toucher à ceux qui sont par terre et surtout pas de coups si ce n'est absolument nécessaire.

En passant près du bûcher, le sergent s'empara furtivement d'un rondin. Cathri lui courut après, tout enfiévrée.

– Pas de ça ! commanda-t-elle en lui saisissant le bras avec l'autorité de la raison.

Conrad se retourna.

– Pas de bâtons ! défendit-il sévèrement. Es-tu fou ?

– Non, pas de bâtons ! conclurent les autres. Parvenu sur la terrasse, Conrad fit ses dernières recommandations.

– D’abord le père ! ordonna-t-il ; qu’on le sorte de la bagarre, qu’on le mette à l’abri dans la maison et qu’on ferme la porte à clef sur lui.

Et, tandis que le gros de la troupe se dirigeait sans tarder vers les combattants, il courut du côté du vieil aubergiste.

Anna lui barra le chemin comme pour défendre son père, car elle se méprenait sur ses intentions.

– Eh ! eh ! fit Conrad, que crois-tu donc ? Confuse et un peu honteuse, elle le laissa passer.

Le jeune homme, cependant, s’emparait du vieux et, tout en y mettant des ménagements, il tâchait de le pousser hors de la mêlée.

– Rentre dans la maison, père, conseillait-il amicalement ; de tels exercices ne sont plus faits pour toi.

Mais le vieillard, se sentant tenu par une main vigoureuse, se défendait comme si on l’avait traîné à l’échafaud.

– C'est ainsi qu'on me traite, geignait-il. Ne pouvez-vous donc attendre que je sois mort sur un grabat ? Voulez-vous m'enterrer vivant ?

– Sur les épaules ! décida Conrad.

Les pompiers soulevèrent le vieillard et le portèrent rapidement dans la maison.

– Anna, surveille-le, qu'il ne fasse pas de malheur, cria Conrad ; prends-lui le fusil et ne le laisse pas sortir.

En disant ces mots, il poussa sa sœur dans la chambre et tira violemment la porte. Il voulut la fermer à clef, mais la clef était à l'intérieur. Alors, il fit garder la sortie par deux de ses hommes et le docteur vint se joindre à eux.

– On peut avoir besoin de moi, murmura-t-il en secouant la tête, dehors ou dedans. Nul ne sait pour qui ni pour quoi.

Lorsque Conrad revint auprès de ses camarades, la scène avait changé d'aspect et les coups de poings furieux étaient remplacés par un inoffensif assaut de langues. Au lieu de toute une foule en effervescence, il y avait quatre petits groupes encore agités, entourés chacun de femmes qui, avec des cris ou des gémissements, s'efforçaient, comme des anges de paix, de prêcher le calme.

Des soldats de la réserve qui se trouvaient là, Dieu sait comment ! les aidèrent activement à maîtriser les mutins, à retenir les autres et à écarter les indécis. Les pompiers avaient disparu. Où donc ? Sans doute dans la salle de danse, car là on continuait à se battre et à se démener comme des diables dans un bénitier.

En effet, voici que déjà les Wagginger apparaissaient, poussés par des mains invisibles, et dégringolaient par-dessus le petit escalier, l'un après l'autre, avec la régularité de paquets lancés dans un fourgon.

Les trois premiers culbutèrent pour se relever aussitôt ; le quatrième tomba la tête en avant sans se faire de mal, mais le cinquième demeura sur le carreau en gémissant, ce qui fit accourir le docteur. Alors l'indignation s'empara de Conrad, une juste indignation contre cette brutalité inutile et, traversant rapidement la place, il se planta devant la porte, mettant son corps comme un rempart pour empêcher de nouvelles chutes. Les paysans, poussés par ceux qui se trouvaient dans la salle, étaient arrêtés par Conrad, de sorte qu'ils allaient en avant, en arrière, pour être finalement soulevés comme par un levier. Le jeune homme parvint à saisir, de la main droite, un des montants et lors-

qu'il eut réussi à se tenir de l'autre main aussi, il repoussa l'avalanche humaine d'un mouvement soudain. Le sergent fut le premier qu'il attrapa. Il le prit au collet et pour lui apprendre les bonnes manières, le secoua d'importance. Le soldat se laissa faire avec une douceur d'agneau, les yeux tournés tendrement vers le lieutenant, d'un air de victime.

Mais au moment où Conrad étendait la main pour saisir un autre des pompiers, il s'arrêta, frappé du spectacle qu'offrait la bande sauvage des Wagginger. Ils se conduisaient comme des bêtes à cornes dans une étable, renversant les meubles, brisant les vitres et les miroirs et rava-geant cette salle si coquette auparavant. Subite-ment, le mécontentement que lui avait causé la conduite de son camarade fit place à l'exaspération du propriétaire ; car il se sentait chez lui, il remplaçait son père. Les mésintelli-gences passées étaient oubliées.

– Arrêtez ! cria-t-il dans le vacarme, de toute la puissance de ses poumons. Le « Paon » n'est pas une taverne ! On ne se rosse pas ici.

Cependant la bataille continua, comme si n'importe quel modeste garde champêtre avait élevé la voix et non pas le fils de l'hôtelier lui-



même. Une fureur sans nom lui fit pousser un cri inarticulé qui se perdit dans le tapage, et ce tapage était si bestial, si insensé que le jeune homme en devint presque fou. Il se mit à invectiver ces barbares et il hurlait comme un animal, autant pour ne pas étouffer que pour dominer le bruit.

En cet instant, le lustre cliqueta, fracassé par des mains brutales ; ce beau lustre neuf et coûteux que le père avait acheté au nouvel an, à l'occasion de la soirée des officiers. Le son clair du verre brisé traversa les nerfs de Conrad comme la mèche allumée dans l'obus, et la rage secoua ses membres comme si on avait lâché un ressort. Il courut vers le lustre, passant à travers la masse sans ménagements et bousculant de même ennemis et amis. Il se jeta tête baissée sur le premier qu'il aperçut faisant le moulinet avec son bâton et lui plaqua sa main écartée sur le visage, le pouce dans la bouche, les doigts dans les yeux, ainsi qu'il l'avait vu faire à son père autrefois.

Puis il terrassa l'homme avec une telle violence que celui-ci, s'abattant comme un sapin coupé, entraîna son voisin dans sa chute.

Sans plus s'inquiéter de lui, Conrad s'élança sur un autre paysan qui, à l'aide d'un débris de pupitre, faisait tomber du lustre une nouvelle pluie

de verre. Il saisit l'homme à bras-le-corps et le souleva de terre, en le prenant d'une main à la poitrine et de l'autre par [le] fond de sa culotte. Pendant qu'il le tenait ainsi à bras tendus au-dessus de sa tête, ses yeux rencontrèrent, par une fenêtre le bleu du ciel et, pris d'une inspiration subite, il lança le rustre en plein air.

– Des coussins, des matelas, des couvertures cria une voix du dehors, la voix de Cathri.

Conrad, que son succès avait mis en train, expédia un second paysan, par le même chemin, puis, aidé de Leutolf et d'un sergent, un troisième, un quatrième, un cinquième... Mais alors, la lutte changea de caractère et devint plus sérieuse. Les Wagginger, le premier mouvement d'ahurissement passé, dégrisés à la vue des Waldishofer et effrayés par le danger qu'ils couraient, oublièrent leurs dissensions particulières et firent front à l'adversaire commun. Plus d'inutiles insultes ; on n'entendit que le bruit des souffles oppressés, le trépignement des pieds et le heurt des poings.

Leutolf, qui cherchait à préserver Conrad d'une attaque de côté, tressauta soudain, en reculant brusquement et en portant la main à la joue. Et presque en même temps deux coups de feu éclatè-

rent dans la salle, résonnant le long des murs et se perdant dans les coins.

Ce fut comme l'arrêt subit d'un moulin, et les deux camps pâlirent d'une même terreur.

– Qui a tiré ? demanda une voix craintive.

– C'est moi ! hurla le sergent en grimaçant de fureur, tandis que Leutolf, impérieusement, lui arrachait le pistolet.

– On ne tire pas sur les gens comme sur des perdrix ! protestèrent les Wagginger.

– On ne joue pas du couteau ! vociféra le sergent.

– Nous ne l'avons pas fait.

– Si, vous l'avez fait, répliqua le sergent en désignant la joue de Leutolf marquée d'une balafre qui allait de l'œil au menton et saignait abondamment.

– Ce n'est rien, dit Leutolf en riant pour tranquilliser Conrad qui le regardait effrayé. Ce n'est qu'une écorchure. Mais l'intention y était. Et cela t'était destiné.

Au dehors, on poussait des cris d'épouvante.

– Qui est atteint ? Y a-t-il un mort ?

Et, dans la salle, on répéta en même temps :

– Qui est atteint ?

Les regards se cherchèrent, se croisèrent.

– Personne n'est atteint, hasarda timidement quelqu'un.

– Personne ! confirma-t-on de tous côtés.

– Personne ! répondit-on à ceux du dehors.

Alors la terreur se calma et la bonne nouvelle se répercuta en un écho joyeux.

Pendant un instant encore, les groupes dans la salle demeurèrent ahuris. Enfin, l'avocat des Wagginger-dessus s'avança. Il se frottait les mains d'un air embarrassé et, après avoir souri doucement à l'assistance, il commença d'un ton onctueux :

– La main miséricordieuse de Dieu nous a préservés visiblement d'un grand malheur. N'est-ce pas le signe que nous devons faire la paix ? Du reste, il n'y a jamais eu la moindre mésintelligence entre l'honorable monsieur Reber et nous. Nous ne demandons qu'à pouvoir partir aussi tranquillement que nous sommes venus.

– Et le couteau ? grinça le sergent.

– Il serait injuste de rendre les autres responsables de l'acte malheureux d'un seul.

– Eh bien ! livrez-nous le coupable et nous vous laisserons filer.

– Nous serions dans le droit de demander qu'on nous livre aussi celui qui a tiré.

Les Waldishofer ricanèrent.

– Venez le prendre ! s'écria l'un d'eux.

Et un autre ajouta :

– Ce n'est pas la même chose. Le coup de feu n'a été que la réponse au coup de couteau.

Conrad ordonna le silence.

– On ne lui fera pas de mal s'il se dénonce, assura-t-il.

Celui qui avait parlé pour les Wagginger jeta un regard interrogateur autour de lui. Nul ne broncha.

– Qu'on fouille les poches, proposa un pompier.

À peine ces mots avaient-ils été prononcés que de tous côtés on entendit glisser des couteaux à terre.

Conrad éclata d'un rire de mépris.

– Les voilà, ces hypocrites ! s'écria-t-il en montrant les manches luisants des couteaux. Hardi ! donc ! arme contre arme ; emparez-vous de ce que vous trouverez, et pas de pitié, cette fois.

Il s'ensuivit un bruit tumultueux de pas hâtifs. Les deux partis se préparaient. Les Wagginger-dessus et les Wagginger-dessous se réunissaient en un groupe serré afin de mieux soutenir l'attaque, car ils se sentaient les plus faibles, quoique par le nombre ils fussent à peu près égaux à leurs adversaires ; les pompiers reculaient pour s'armer et courir plus violemment à l'assaut.

Mais au dehors on entendit la voix douce et plaintive d'Anna :

– Conrad ! songe à notre mère. Ne fais pas couler de sang. Sois prudent.

Et cette prière résonnait dans le tumulte comme les accords d'un orgue dans une âme troublée.

– Conrad, supplia encore la sœur.

Le jeune homme était ébranlé.

– Leutolf, dit-il sourdement, décide toi-même, c'est toi qui es blessé.

– Le coup t'était destiné, répliqua l'autre, ne voulant pas assumer de responsabilité. C'est à toi d'être juge.

Conrad réfléchit.

– Eh bien ! proclama-t-il, je vous offre la paix, mais à une condition, c'est que chacun de vous prononce à voix haute et distincte les paroles sui-

vantes : « Celui qui joue du couteau n'est qu'un lâche et une canaille ! » Décidez, c'est à prendre ou à laisser.

Les Wagginger grommelèrent, mais ne trouvèrent pas d'excuse valable et, la peur les dominant, ils acceptèrent silencieusement leur honte.

L'homme qui avait parlé en leur nom les encourageait :

– Quand on est innocent, on peut hardiment dire ces mots.

Les pompiers de Waldishof en se placèrent en deux rangs jusqu'à la porte et les Wagginger durent passer au milieu, l'un après l'autre, les mains levées selon l'ordre donné, et balbutiant la phrase exigée. Celui qui se hâtait était retenu, et celui qui parlait indistinctement devait répéter les mots détestés. Ils rageaient comme s'ils avaient passé sous le joug, et les pompiers égayés se laissaient entraîner à lancer d'insolents quolibets.

Tout à coup, il y eut des rires, car Brigitte aveuglée par l'amour apparut derrière un jeune belâtre de paysan qu'elle tenait par son habit pour ne pas le perdre.

– Eh ! voyez la traîtresse, s'écria Conrad en la menaçant gaiement ; mais elle, furibonde, lui tira

la langue, ne sachant comment s'en servir autrement.

Parmi les derniers vint se faufiler le rustre aux yeux louches qui avait insulté Conrad à l'auberge de la station. Le jeune homme lut sa culpabilité dans ses regards fuyants.

– Regarde-moi en face si tu l'oses, vaurien ! lui ordonna-t-il avec mépris.

L'autre se hâtait de disparaître et Conrad ne le retint pas ; mais le sergent s'élança et saisit l'homme à la gorge.

– Que le diable m'emporte ! s'écria-t-il, si ce n'est pas toi qui as donné le coup de couteau !

Conrad s'interposa énergiquement.

– J'ai promis la paix à tous, dit-il ; j'assure donc la sécurité à celui-là aussi.

Et, aidé de Leutolf, il le dégagea des mains du sergent. L'homme voulut se sauver, mais il ne parvint à avancer que lentement ; il se heurtait sans cesse à des poings noueux tendus vers lui et toujours on le forçait à redire la maudite phrase tandis qu'on faisait pleuvoir sur lui des titres peu honorifiques et des allusions personnelles.

– C'est Michel Matthiesen de Wagginger-dessus. Le plus mauvais coucheur qu'il y ait.



– Il a déjà un mort sur la conscience. Il était trop jeune alors, autrement on l'aurait condamné à perpétuité.

– Et ce n'est pas ce qu'il y a de pire. Il a menacé sa vieille mère du couteau pour lui prendre son argent et il a volé sa part d'héritage à sa pauvre sœur infirme.

– Assez ! conclut Conrad.

Et, prenant sous le bras Michel Matthiesen, dont les dents claquaient de terreur, il le conduisit jusqu'à la porte en le protégeant de son corps.

On fit grâce au petit nombre qui restait encore dans la salle.

– N'y a-t-il plus personne ? demanda Conrad.

Alors on vit sortir de dessous un banc où il était caché le petit maître d'école de Wagginger-dessous. Il poussa un cri de détresse et sauta directement par la fenêtre.

– Et nous ? demandèrent les musiciens en riant jaune, faut-il aussi nous confesser ?

Puis comme Conrad se contentait de sourire, ils prirent leurs instruments et se sauvèrent à toutes jambes.

– Suivons-les, dit Leutolf, chassons-les jusque dans la vallée.

Et la bande des vainqueurs s'élança joyeusement au dehors...

Conrad demeura dans la salle, afin de se rendre compte des dégâts, disait-il, mais en réalité il ne pouvait se décider à abandonner le champ de bataille où il avait été vainqueur. C'était là que, pour la première fois de sa vie, il avait enfin exercé l'autorité au nom de sa famille. Et maintenant son règne était déjà fini. Si vite ! hélas ! avant d'avoir réellement commencé.

Le jeune homme n'était pas encore satisfait ; le coup d'éclat de la fin avait manqué et le combat avait glissé mollement vers la paix, finissant en queue de poisson. Évidemment elle avait été pleine de bonnes intentions, sa sœur, et elle avait eu raison, somme toute ! Oui, cela valait mieux ainsi. Sans son intervention, il serait peut-être à présent souillé par la faute et dévoré par le remords. Mais, quand même, cela l'aurait soulagé d'administrer une bonne raclée à ces canailles. Cela aurait éteint sa colère et balayé sa bile !

Ciel ! quelle dévastation autour de lui ! L'estrade démolie, les bancs désempaillés, le

lustre en morceaux, et, jusqu'au poêle qu'ils avaient saccagé. Une vraie horde de sangliers ! Une chance qu'il ne se fût pas aperçu de tout cela plus tôt ; qui sait s'il leur eût fait grâce aussi facilement.

Il alla à la fenêtre, attiré par le désir et l'espoir de se venger encore après coup. Mais fugitifs et poursuivants dévalaient la côte en une course vertigineuse. Les uns passaient isolément par les champs, d'autres couraient de droite et de gauche sans but. Dans le pré, sous un poirier, quelques malins s'étaient réfugiés et observaient de loin les événements avec une prudence de lièvre. L'avocat des Wagginger descendait le sentier des vignes d'un pas paisible en saluant gaiement, comme si toute l'affaire ne le regardait pas. Soudain, le petit maître d'école déboucha du vignoble et se mit à dégringoler le pré à l'endroit le plus rapide, en faisant des bonds de balle élastique et en poussant de joyeux hurrahs pour célébrer le salut de sa jeune et précieuse existence.

Décidément, il n'y avait plus rien à faire. Et tandis qu'il allait par la salle, hargneux et mécontent ainsi qu'un dogue auquel on a enlevé son écuelle pleine encore, son oreille fut frappée par le bruit

éloigné mais distinct des imprécations de son père.

Il tressaillit comme si une mine avait fait explosion près de lui et, à un nouvel éclat de la voix paternelle, il bondit vers la porte.

– À présent ou jamais, murmura-t-il les dents serrées, il faut que cela se décide entre nous.

Et levant les bras d'un geste passionné, il s'élança à grand pas hors de la salle.

Des applaudissements l'accueillirent, une clarté rousse l'éblouit et au milieu des rayons lumineux, presque devant lui, le buste de Cathri se détacha en contours tranchants, comme métalliques.

– Qu'il vienne donc votre Jean ! votre frère ! lui cria-t-il, qu'il ose se mesurer avec moi.

Elle s'écarta, un peu effarée, le laissant courir vers la maison. Il avait les lèvres entr'ouvertes, prêt à prononcer les pires paroles, car il ne se dominait plus.

Le vieux s'était avancé sur le pas de la porte.

– À nous deux, père ! cria-t-il, j'ai à te parler. Je me suis tu assez longtemps. Il faut que cela sorte une bonne fois et de façon à ce que tout le monde l'entende. L'existence, te dis-je, l'existence que j'ai menée jusqu'à présent va changer dès au-

aujourd'hui. Je ne veux plus être le petit garçon que l'on réprimande, que l'on bouscule, que l'on gronde ; le domestique maltraité sur lequel on fait passer sa mauvaise humeur. J'exige une position dans la famille, une position digne du fils de la maison, une part dans l'ensemble. Je veux agir librement sans qu'on vienne me contredire, sans avoir de comptes à rendre à personne. Bref, je veux commander.

– Commande, commande ! répondit le vieux, tu es déjà maître, paraît-il. Je ne suis plus rien.

– Tu t'occuperas des soins de la maison et moi je veillerai aux cultures, poursuivit Conrad. Ou bien, au contraire, je prendrai l'auberge et toi les terres.

– Prends donc, prends donc ! geignit le père. Si tu ne peux attendre ma mort, prends donc le tout.

– Je ne te demande pas le tout ; en aucune façon. Je ne réclame que mon dû, afin qu'on ait de la considération pour moi et que je puisse vivre heureux et en paix, sans être étranglé par le dépit à chaque repas. Tu iras demeurer avec la mère au premier ; moi, je resterai au rez-de-chaussée, à moins que tu ne préfères loger en bas et moi en haut.

– Je puis aller avec ta mère à l'écurie, près des chevaux. Cela t'arrangera encore mieux. Il ne nous faut qu'une botte de paille pour y mourir.

– De tels infâmes propos ne sont pas une réponse. Je ne te demande qu'un engagement juste et raisonnable envers moi. Et j'exige que ce soit sur le champ. Le veux-tu, oui ou non ?

Un murmure d'assentiment soutint les réclamations du jeune homme, de sorte que le vieux se trouva en face de l'opinion publique. Il lança un regard de colère vers la foule en humectant de sa langue ses lèvres violettes ; puis il cracha plusieurs fois par terre sans répondre et se retira dans l'intérieur de la maison.

Alors l'excès de l'irritation fit perdre la tête à Conrad.

– Tu le veux donc ! cria-t-il. Eh bien ! je partirai d'ici, sur l'heure ; je ne resterai pas un instant de plus sous ce toit cruel et injuste.

Une révolte indignée accueillit cette décision. Les uns cherchaient à dissuader Conrad, les autres entraient dans la maison afin de parler au père. Anna, attirée par la scène, se jeta en pleurant au cou de son frère.

– Conrad ! supplia-t-elle.

Il s'arracha d'elle.

– Adieu, père ! cria-t-il d'une voix tonnante, tu ne me reverras plus. Dis adieu pour moi à la mère.

L'émotion des spectateurs s'accrut encore. De quel côté que le jeune homme se tournât, on l'entourait, on le retenait. Et soudain le vieux parut à une fenêtre du rez-de-chaussée, suffoquant comme une bête traquée.

– Eh bien ! oui, oui, oui, oui ! criait-il en faisant le geste de jeter quelque chose.

Et, dans la foule, ce fut un soupir de délivrance. Il semblait que ces événements violents avaient formé une seule famille de tous les spectateurs.

Conrad s'avança d'un pas ferme.

– Est-ce ta volonté irrévocable ? demanda-t-il.

– Oui, oui, oui, répéta le vieillard en secouant la nuque avec irritation.

– Donnez-vous la main, leur cria-t-on.

– Volontiers, acquiesça Conrad. Père, voici ma main.

Le vieux se raidit comme s'il avait dû enfoncer la sienne dans un nid de vipères. Enfin, il se contraignit, mais avec un geste violent qui repoussa la main offerte à peine l'avait-il touchée.

– Les cultures ou la maison ?

Le vieillard haletait.

– Tout ! hurla-t-il en lançant les bras avec impétuosité.

Et il disparut, épuisé.

– Vous l’avez entendu, vous êtes témoin, dit Conrad.

Puis il alla à la croisée et, mettant ses deux bras sur l’appui, il parla vers l’intérieur de la chambre.

– Père, dit-il avec solennité, vous ne vous repentirez pas, je vous en fais le serment. Vous avez en moi un fils dévoué et reconnaissant qui ne vous laissera manquer de rien, ni vous ni la mère. Et désormais, avec l’aide de Dieu, on vivra et on travaillera en bonne entente dans l’auberge du Paon.

En cet instant, il se sentit entouré des bras de sa sœur et, profondément ému, il l’embrassa.

Mais, après, il ne fut plus possible à Conrad de réfléchir. Son cerveau était comme paralysé et l’effroi rétrospectif que lui causait son action l’empêchait d’en prévoir les conséquences. Les spectateurs eux-mêmes ne savaient trop que faire et demeuraient embarrassés. Par habitude, les domestiques entreprirent de mettre de l’ordre ; ils enlevèrent les matelas, les couvertures, les mor-



ceaux d'étoffe, les chapeaux qui gisaient çà et là. Les musiciens s'avancèrent timidement pour prendre congé. Ils auraient voulu exprimer des remerciements, mais ils n'osaient parler. Et les pompiers qui remontaient de la vallée, avec de bruyants chants de victoire, demeurèrent muets à leur tour, en présence de cet inquiétant silence.

– Que s'est-il passé, Conrad ? lui chuchota Leutolf.

Sans répondre, Conrad alla vivement à la rencontre du docteur qui tournait le coin de la maison et approchait de l'air d'un homme exténué de travail.

– Où en sont les choses ? s'informa Conrad troublé. Pas de blessures graves, j'espère ?

Le jeune médecin cligna de l'œil avant de daigner répondre.

– Remercie le ciel que cela se soit si bien passé et surtout remercie la Bernoise, qui a fait apporter des matelas. Cela aurait pu devenir plus sérieux. Ceux qui ont passé par la fenêtre ne se sont pas fait de mal, – et c'est un vrai miracle. En revanche, celui qui a roulé sur l'escalier est blessé.

Et, baissant la voix :

– Une fracture du fémur... sans complications, murmura-t-il indistinctement, comme avare de ses paroles.

Et Conrad ne sut pas au juste s'il devait s'affliger de ce qu'il y avait une fracture ou se féliciter de ce qu'elle était sans complications.

– Où l'a-t-on mis ? demanda-t-il.

– Dans la grange, provisoirement.

– Qui le soigne ?

– Lisbeth et Brigitte.

Là-dessus, le docteur entra dans la maison.

Tout redevint silencieux. Il y eut un si profond silence que le bruit de l'heure qui sonnait à l'église parut un événement. Chacun se mit à compter mécaniquement : « Une, deux... sept heures ! – Comment, déjà sept heures ! »

Et ce fut un étonnement, sans qu'on comprît pourquoi on s'étonnait. Chacun avait le sentiment qu'il allait arriver quelque chose encore, une conclusion aux événements.

Alors la voix du vieil aubergiste retentit, grondeuse, du fond de la chambre.

– Qu’avez-vous à rester là, comme un troupeau de moutons ? Donne au moins à boire à tes hommes. Ils l’ont bien mérité.

Conrad respira.

– Quel vin ? demanda-t-il d’un ton soumis.

– Pourquoi demander, nigaud ? C’est toi qui décides à présent.

Et un trousseau de clefs vint voler aux pieds de Conrad.

Là-dessus la tension diminua et l’on recommença à respirer. Conrad se vit entouré de visages souriants, il entendit des paroles de félicitations :

– Vous voilà donc le maître ici ?

– Tous mes souhaits de santé et de longue vie !

– Que tout vous réussisse !

– Il vous faut maintenant une bonne ménagère à la maison !

– Joie et bonheur !

Des mains se tendaient vers lui, des mains de toute taille et de tout genre ; il ne savait auxquelles répondre. Les unes secouaient la sienne, d’autres la lui écrasaient ; quelques-unes, à force de véhémence, risquaient de lui désarticuler

l'épaule, tandis que certaines posaient timidement leurs doigts, attendant qu'il répondît à leurs avances. Quant au sergent, dans son enthousiasme, il le rouait de coups.

– Not'maître ! murmuraient les servantes, demi-craintives, demi-souriantes.

Leurs yeux imploraient le pardon pour le passé et l'indulgence pour l'avenir.

Et Conrad ? Il les embrassa toutes, l'une après l'autre, sans en éprouver ni honte ni regret. Joséphine, à son tour, s'approchait rayonnante ; mais, au moment de lui donner la main, elle se mit à pleurer comme une fontaine.

– C'est que je suis trop heureuse pour vous, gémissait-elle sans arriver à se calmer.

Autour de lui, Conrad entendait répéter son nom ainsi qu'un joyeux refrain. De tous les mots d'une langue n'est-ce pas le propre nom qui paraît le plus doux quand il est prononcé par des bouches amies, et c'étaient bien des amis ceux qui l'entouraient, ceux qu'il connaissait et même ceux qui lui étaient inconnus. Comment se faisait-il donc qu'hier encore isolé, il jouît aujourd'hui d'une telle popularité ? Et, pareille à une comète lumineuse, une intuition traversa son esprit. Il devina que le succès entraîne la considération et

que la gloire vous crée des amis derrière chaque buisson. Ému, il répondait à la sympathie générale sans distinction de rang ni de personne. Il était heureux, véritablement heureux.

Ses muscles se contractaient avec plus de vigueur, il se sentait plus jeune, plus fort, il lui semblait que la nature elle-même s'était mise de la partie. À ce moment-là, il aurait provoqué la mort et le diable.

– Anna ! appela-t-il en donnant le trousseau de clefs à sa sœur, fais apporter du meilleur vin, du Chianti, tu sais. Le même pour tous. Et qu'on ne lésine pas.

– Maître et seigneur ! murmurait-il en regardant autour de lui comme pour s'assurer de la réalité de la situation nouvelle.

Ses réflexions s'arrêtèrent là. Tout dansait autour de lui et son âme, en lui, bondissait de joie.

Lorsqu'Anna revint, suivie d'un cortège de servantes portant des bouteilles et des verres, il l'attira confidentiellement à l'écart :

– Veux-tu prier le père de ma part de nous faire l'honneur de trinquer avec nous ?

Anna obéit d'un air de doute, et la réponse fut négative en effet, sans cependant être désobligeante.

– Le père remercie, dit-elle, mais, pour aujourd'hui, il se sent trop fatigué et trop éprouvé.

Et elle se hâta d'ajouter :

– Tu ne vas pas rester dans cet état, je suppose. Vite, va te laver et te changer.

– Bah ! répondit-il négligemment, c'est l'état de guerre. Je suis comme mes camarades. Il n'y a pas lieu d'en rougir.

– Permets ! répliqua-t-elle ; tes camarades ne sont pourtant pas ainsi...

Elle lui montrait sa manche droite, qui ne tenait plus que par un lambeau.

– C'est bon, fit-il en riant, apporte-moi donc ma vieille capote militaire ; elle cachera toutes les avaries... Et la mère ? Où est-elle allée ? Sait-elle quelque chose ? Que va-t-elle dire ? Tâche de le lui annoncer toi-même. Tu as le talent de te faire bien comprendre. Dis-lui qu'elle ne se chagrine pas. Je veux qu'elle soit heureuse chez moi, et le père aussi. Je veux qu'ils soient aussi heureux qu'un roi et une reine à la fin des contes de fées. Dis-lui cela.

Alors, les verres tintèrent et la réjouissance battit son plein. On trinqua, on fit des plaisanteries, et afin de goûter encore une fois le plaisir de la victoire, on se remémora certains incidents qui, à distance, ne semblaient plus que risibles.

Conrad allait des uns aux autres, buvant avec celui-ci, frappant sur l'épaule de celui-là et serrant encore une fois la main aux hommes de Waldishofen. Il n'en exceptait que Leutolf et le sergent, qui étaient devenus une partie de lui-même.

– Hé ! les musiciens ! cria-t-il, venez donc vous asseoir auprès de nous. C'est m'insulter aujourd'hui que de se tenir à l'écart.

– Ils devraient nous jouer quelque chose, proposa effrontément Joséphine.

Cette idée obtint l'approbation générale et lorsque les musiciens se mirent en devoir de déballer leurs instruments criards, la perspective du plaisir fit monter d'une octave le diapason de la gaîté.

– Eh bien ! Cathri où donc s'en est allé le diable qui était posé sur le toit ?

Conrad avait cette phrase au bout de la langue et il se retournait pour chercher la Bernoise. Mais il ne la vit nulle part, et se rendit compte alors

seulement qu'il ne l'avait plus aperçue depuis assez longtemps et qu'elle avait même manqué au moment des félicitations.

Étonné, son regard fouilla aux alentours et il finit par la découvrir sous le hangar du jeu de quilles. Elle était assise sur un banc, le dos appuyé, les mains sur les genoux et si parfaitement immobile qu'on eût pu la photographier. Ses yeux, qui le regardaient ardemment, se détournèrent bien vite quand ils rencontrèrent ceux du jeune homme, mais il s'aperçut que tout de suite après elle reprenait sa contemplation. Quelque chose de tendre qui ne s'accordait pas avec sa rudesse habituelle animait toute la personne de Cathri : il comprit que cette tendresse n'était destinée qu'à lui, à lui seul. Ce fut comme une fusée qui lui monta du cœur à la tête. Il avala un grand verre de vin, puis se dirigea tout droit vers elle.

En route, on essaya de le retenir, mais en vain.

Le palefrenier, cependant, s'accrocha à ses talons.

– Monsieur l'hôtelier, murmura-t-il, obséquieux, en tortillant sa casquette, ils se rassemblent de nouveau en bas, dans le vignoble.

– Qui donc ?



– Les Wagginger.

Conrad haussa les épaules avec mépris et poursuivit son chemin. Mais le valet ne le lâchait pas.

– Monsieur le lieutenant, ils ont fait la paix, les Wagginger-dessus et les Wagginger-dessous. Ils veulent revenir et vous surprendre.

– Il fait jour encore et ils ne sont pas invisibles.

– Faites excuse, maître. Ils ramassent des pierres dans les vignes et ils ont juré de se venger, de vous surtout. Je n'ose pas répéter leurs menaces.

– Oui, oui, si la mauvaise intention suffisait, il y a beau temps qu'ils m'auraient expédié dans l'autre monde. Mais s'ils veulent s'en prendre à moi, je serai aussi de la partie. Suffit.

– Me faudra-t-il perdre ma place, à présent que vous êtes le maître ? Ne voulez-vous pas me garder à l'essai encore une petite semaine ? Je me donnerai toutes les peines du monde.

– Nous en parlerons demain, fit Conrad en le congédiant.

Et il s'élança d'un air entreprenant vers Cathri qui demeurait immobile comme une statue.

– Eh bien, Cathri ! plaisanta-t-il, où s'en est allé le diable qui était assis sur le toit ce matin ? Sans

doute, il a glissé le long du paratonnerre jusqu'en enfer, où est sa place. Du courage, de la volonté, voilà les remèdes contre le diable. Et, afin de lui enlever toute possibilité de revenir, j'installerai désormais un bon génie dans la maison. Un bon génie ! savez-vous qui j'entends ?

La jeune fille l'écoutait haletante. Il lui tendait loyalement sa main droite.

– Tope, Cathri. C'est jour de fête. Pourquoi ne pas nous lier pour la vie dès à présent ?

Rougissante, elle ne savait quelle contenance prendre.

– Que penseraient de moi votre sœur et votre mère ? balbutia-t-elle évasivement en se levant et en cherchant à se détourner.

– Ce qui leur plairait ! répondit-il en riant. Je suis indépendant et n'ai de comptes à rendre à personne.

Et, la saisissant vivement par le bras :

– Une bonne idée ! s'écria-t-il, venez Cathri ! Que diriez-vous si j'allais, sans préambule, vous présenter à tous comme ma fiancée !

Un frisson de bonheur la secoua et, prise de vertige, elle baissa la tête en essayant de résister.

– Non, non, pas à présent. Nous ne nous connaissons que d'aujourd'hui. Songez donc. Plus tard, peut-être. Mais pas aujourd'hui. Vous êtes trop excité. C'est l'effet du vin et vous ne savez pas ce que vous faites. Demain, vous vous repentiriez.

– Me repentir ? Moi ? Demain ? Eh bien, soit ! Demain, j'irai vous renouveler ma demande dans toutes les formes. Demain matin, entre dix et onze heures, à l'hôtel des Bains. Cela vous va-t-il ? Faut-il venir plus tard ?

Et comme elle soupirait sans répondre :

– Donc, c'est convenu, conclut-il. À demain ! J'arriverai à cheval. En attendant, au revoir !

Il lui lança un coup d'œil amical un peu narquois et, tournant sur ses talons, il s'éloigna gaie-ment.

L'affaire était en règle.

Alors, elle lui courut après et lui toucha la main.

– M'aimez-vous vraiment un peu ? demanda-t-elle, simulant un air boudeur, mais les yeux ensoleillés.

– C'est demain que je vous répondrai, dit-il en plaisantant. Aujourd'hui, c'est encore mon secret.

Il lui prit la main, l'attirant si près de lui qu'ils n'avançaient qu'avec peine.

Le trajet entre le jeu de quilles et la terrasse n'était que d'une trentaine de pas au plus. Il sembla à Conrad aussi indéfiniment long que l'avait été l'espace séparant le front du bataillon de l'état-major, le jour où le colonel Allegri l'avait appelé par son nom afin de le complimenter en présence de toute la troupe.

– Cathri, dit-il en souriant et en clignant de l'œil vers le toit de l'auberge, sais-tu qui est installé là-haut en ce moment ? C'est un ange aux ailes blanches, à la ceinture d'or ; il tient dans sa main un rameau d'olivier. Et je sens le battement de ses ailes. Ne le sens-tu pas ? Moi, je le sens.

Alors, impétueusement, elle se haussa vers lui, et plusieurs fois elle essaya de mordre ses petites moustaches. Il se dit que sans doute chez elle cela signifiait un baiser. Soudain, elle s'arrêta, elle le regarda, menaçante, dans les yeux :

– Tu sais, dit-elle d'un ton expressif, j'exige dès à présent fidélité absolue. Sans grâce, ni merci. Je suis comme le homard. Ce que j'ai saisi, je ne le lâche plus. Et je veux qu'on me tienne ferme aussi. Vois-tu, si je devais apprendre jamais que tu me préfères quelqu'un, fût-ce ta sœur ou ta mère, j'aimerais mieux te savoir mort, oui, mille fois mieux.

– Brrr !... fit-il en riant et en simulant un frisson.

En réalité, il était étonné qu'elle mît si facilement sa vie dans la balance. Il s'était figuré autrement l'amour féminin et il avait cru qu'une femme consentirait plutôt au sacrifice de sa propre existence qu'à la mort de celui qu'elle aimait. Mais cette ombre ne fit qu'effleurer sa pensée et Cathri reprit le sujet interrompu, confirmant ses théories par un exemple :

– Même à Jean, je n'ai jamais pu pardonner de m'avoir préféré sa fiancée.

Et considérant son point de vue comme démontré, elle acheva l'avertissement par un bon sourire.

Quand ils débouchèrent sur la terrasse, la musique venait de commencer, renforcée par le tonnerre d'une centaine de voix joyeuses. Le chant se trouvait par hasard en rapport avec leurs sentiments ; aussi se mirent-ils à l'unisson. Tout en marchant, ils balançaient leurs mains unies, ainsi que les pâtres des Alpes quand ils dansent. Conrad ne quittait pas sa compagne des yeux, mais

elle, absorbée par la mélodie, regardait tout droit devant elle.

Ils ne s'inquiétaient pas de ce que leur chemin les conduisait à travers la foule ; ils connaissaient les bonnes dispositions de chacun en ce jour, et puis, comme ils étaient éblouis par le globe de pourpre du soleil, ils ne distinguaient personne. Aussi, quand tout à coup ils se heurtèrent à Anna qui, la capote sur le bras, attendait son frère, ils se séparèrent brusquement, ainsi que deux amants coupables.

Anna les considéra l'un après l'autre d'un regard désolé ; puis elle tendit, silencieuse et résignée, le manteau à son frère. Celui-ci se débarrassa de sa veste déchirée, et Anna, dans sa distraction, laissant traîner par terre la manche gauche de la capote, Cathri la releva, sous prétexte d'aider à M<sup>lle</sup> Reber.

– Ah ça ! qui est-ce qui sert mon frère à présent ? Est-ce moi, ou quelqu'un d'autre ? demanda Anna avec amertume et en se mordant les lèvres.

– Choisissez, monsieur Reber ! Qui est-ce qui doit vous servir ? répartit Cathri en riant, comme s'il ne se fût agi que d'une plaisanterie.

Conrad devina la haine des deux femmes dans leurs regards, qui se croisaient pareils à des poi-

gnards empoisonnés ; il évita donc de répondre franchement.

– Toutes les deux ! fit-il en s’efforçant de sourire et s’imaginant être un vrai Salomon.

Mais quand, dans sa candeur, il voulut passer son bras gauche dans la manche, sa sœur offensée, laissa tomber la capote, et fit place à sa rivale.

Anna lui avait aussi apporté sa cravate et son chapeau qu’elle tenait machinalement en main. Cathri vint les lui enlever avec un sans-gêne incroyable ; on eût dit qu’elle était la maîtresse et l’autre la servante à ses ordres.

Anna se laissa faire sans résistance ; elle regardait l’étrangère qui s’empressait autour de Conrad d’un air important, et elle était si découragée, si désespérée qu’elle semblait prête à se sauver dans la forêt et à se cacher dans un trou pour y mourir.

Enfin, Cathri daigna s’éloigner d’un pas triomphant, le front orgueilleux, dans sa gloire de fiancée, les épaules soulevées par le pressentiment de sa future puissance. Elle rejetait gravement la nuque en arrière. Elle avait l’air de traîner un manteau de cour sur ses talons.

Anna entr'ouvrit ses lèvres décolorées qu'un tremblement convulsif agita avant qu'elle réussît à parler.

– Et moi ? interrogea-t-elle d'une voix morne, on ne veut plus de moi ?

– Tu as ton docteur, répondit Conrad pour la consoler, d'un ton à la fois sérieux et taquin.

Elle le regarda avec tristesse et reproche, ainsi qu'un mendiant grelottant auquel un avare jette un liard au lieu de lui donner le vêtement nécessaire. Il l'enlaça tendrement.

– Ne fais donc pas l'enfant, gronda-t-il.

Il eût voulu lui dire quelque chose de très doux qui fût comme un baume sur son cœur malade, car elle lui causait une profonde pitié ; mais plus il cherchait, moins il trouvait les paroles consolatrices. Alors, comme compensation, il la serra entre ses bras. Elle s'appuya contre lui, jouissant quelques instants en silence de l'apaisement que lui procurait cette caresse ; puis elle se ranima un peu et, reprenant contenance, elle dit :

– J'ai envoyé chercher la mère. Elle va rentrer bientôt.

– Sait-elle déjà quelque chose ?

Elle ne répondit rien et lui déroba son regard.



Il devint sérieux et se mit à réfléchir.

– Savais-tu, demanda-t-il, qu'autrefois la mère avait souffert de mélancolie ?

– Oui, pourquoi ?

– Pour rien ; cela m'a passé par la tête.

L'entretien s'arrêta.

– Il faut que je remonte auprès du père, dit Anna.

Et, avec un soupir, elle étouffa une remarque qui avait failli lui échapper. Enfin, après des alternatives de silences et de soupirs, son angoisse déborda :

– Il me donne de l'inquiétude, gémit-elle.

– De l'inquiétude ? Pourquoi ? demanda Conrad étonné.

Elle hésita, mais ayant soulevé un coin du voile, il lui fallut bien découvrir entièrement la vérité.

– Cela va mal, ajouta-t-elle. Il regrette déjà la moitié de ses concessions. Il se plaint de toi et t'en veut après coup. Il t'accuse de l'avoir acculé au pied du mur et de lui avoir mis le couteau sur la gorge.

– Ce n'est pas vrai, cria Conrad.

Mais, se dominant aussitôt, il ajouta, en cherchant à se rassurer lui-même.

– Il verra bien que cela vaut mieux ainsi, pour nous et pour lui.

– Espérons-le, répondit Anna en se disposant à s'éloigner.

Soudain, elle revint sur ses pas et se jeta au cou de son frère en pleurant :

– Pardonne-moi, sanglota-t-elle, de ce qu'aujourd'hui je ne fasse que gémir. Ce n'est pourtant pas mon habitude. Je ne sais que devenir et je commence à craindre que tout n'aille de plus en plus mal.

– Mais tout va bien, petite folle.

Elle secoua la tête.

– Oh ! non, oh ! non. Cela ne va pas bien, cela va très mal, au contraire.

Pendant qu'il cherchait ce qui pouvait l'attrister à ce point, son attention fut détournée par un bruit singulier provenant du premier étage de la maison et qu'on entendait malgré la musique.

Les vitres fracassées par un poing invisible volaient en éclats jusque sur la terrasse et par les carreaux brisés venaient des hurlements qui n'avaient plus rien d'humain, tantôt pareils aux

cris plaintifs d'un veau qu'on entraîne, tantôt semblables aux mugissements d'un taureau qui baisse les cornes.

– Qu'est-ce que cela ? demanda Conrad les sourcils relevés, les yeux écarquillés.

– Il te maudit ! gémit Anna, oubliant toute retenue dans l'excès de son chagrin.

Conrad pâlit.

– S'il me maudit, bégaya-t-il d'une voix glacée, je le maudirai aussi. Et nous verrons si la juste plainte d'un fils persécuté ne résonne pas plus fort sous les voûtes de l'Enfer que l'injuste malédiction d'un père cruel !

– Non, non, supplia Anna les doigts crispés sur son épaule, non, tu ne le feras pas. Rappelle-toi que c'est un vieillard, un malade irresponsable, et que malgré tout il est ton père et le mien.

Conrad luttait contre lui-même.

– Tu as raison, dit-il enfin d'un ton sombre. Je ne le ferai pas.

– Compte sur moi, ajouta-t-elle reconnaissante. Je vais le calmer, sois-en sûr, je vais le calmer.

Et elle courut aussi vite que possible vers la maison.

Lui, se dirigea du côté des buveurs qui, étourdis par leur propre gaîté et un peu grisés par le vin, ne s'étaient pas aperçus du combat qui avait eu lieu derrière eux, entre le bon et le mauvais génie. Mais le jeune homme eut beau se mêler aux groupes les plus animés, il se faisait l'effet d'un boulet de canon tombé dans un parterre de fleurs. Il n'entendait ni ne regardait rien. Il ne voyait qu'une chose : une grosse tache noire informe qui dansait autour de lui, de quelque côté qu'il se tournât.

Son maintien frappa bientôt les autres.

– Conrad, qu'as-tu donc ? lui demanda Leutolf, tu es comme absent.

– Le vin produit son effet, dit une voix de connaisseur. Le Chianti est un rude compère.

– Il pense peut-être à la belle Bernoise, observa Berthe.

Cependant on ne s'attarda pas aux réflexions. On entourait le jeune homme, on le félicitait, on se l'arrachait d'une table à l'autre en l'accablant de signes d'amitié et d'estime.

– Tu es le héros du jour, à toi le casque ! dit Leutolf qui lui retira son chapeau et lui mit son propre casque sur la tête.

Le sergent le ceignit d'une écharpe, les filles attachèrent à son habit des rubans et des fleurs en guise de décorations et en moins de rien il fut paré comme le bœuf gras.

Il se laissait faire patiemment ; il était trop triste pour se froisser d'aucune plaisanterie, mais quand Cathri vint d'un air d'entente mystérieuse lui tirer le bout des doigts, il se détourna, mécontent, sans savoir lui-même pourquoi.

## V

Au moment où l'on s'y attendait le moins, une grêle de pierres s'abattit sur les arbres fruitiers, broyant fleurs et feuilles, brisant les branches et mutilant l'écorce.

– Lâches ! canailles ! cria-t-on avec indignation.

Et aussitôt, lestes comme des chasseurs alpins, presque tous les hommes s'élançèrent pour venger l'insulte. Mais ils avaient été devancés par ceux de Herrlisdorf, qui étaient demeurés en spectateurs sur la grand'route et se trouvaient ainsi plus près de la pente. Les paysans saisirent avidement l'occasion de rattraper ce qui leur avait échappé dans la salle de danse et ils dévalèrent la côte afin de châtier les ennemis qui fuyaient en une course folle par les prés. Ils n'atteignirent qu'une douzaine de retardataires qu'ils terrassèrent à violents coups de poing. L'exécution se fit en moins de rien. Là-dessus, ils remontèrent la colline d'un pas tranquille, après avoir, par habitude de discipline militaire, laissé quelques postes d'observation aux alentours.

Des bravos retentissants les accueillirent.

– De l'ouvrage bien fait ! déclara Leutolf en les invitant à s'asseoir et à trinquer à leur succès.

– Hé ! la musique ! réclama le sergent, quelque chose qui sente le feu et la poudre et non pas de lentes et mélancoliques jérémiades !

Et un joyeux galop vint électriser les assistants, faisant éclater dans l'assistance la joie de vivre.

Conrad s'était attardé dans ses sombres pensées. Lorsque son esprit rentra dans la vie réelle, il se trouva inactif devant le fait accompli et, s'apercevant alors de la dévastation, il en calcula les dégâts avec colère. Une petite partie de la récolte était définitivement perdue. Quelques arbres superbes étaient estropiés, un jeune pêcher avait été brisé. Ce n'était pas tant la perte matérielle qui attristait le jeune homme, que le préjudice que toutes ces blessures portaient au spectacle charmant de la floraison ; c'était l'anéantissement criminel de la bénédiction que la nature nous donne en récompense du travail constant et journalier.

Tandis que sa colère remontait degré par degré sans avoir réalisé encore la portée du méfait, une pierre vint, après coup, tomber à ses pieds. Puis une autre, et une autre... Toutes, elles avaient décrit sensiblement la même courbe ce qui prouvait

qu'elles étaient lancées par le même tirailleur, qui se croyait, sans doute, introuvable dans sa cachette. Et Conrad en personne devait être le point de mire, car de quelque côté qu'il allât, les projectiles le poursuivaient, sans l'atteindre cependant. La main qui les lançait était sans doute trop éloignée pour cela.

Le jeune homme essayait vainement de découvrir le coupable. On était ébloui par la lueur du couchant, qui donnait l'impression qu'il faisait jour encore, et pourtant on ne voyait plus clair. La vallée s'embrumait, les objets se groupaient en masses sombres bordées d'une même ligne noire, et une chauve-souris voltigeait déjà autour des toits.

À la fin, cependant, Conrad aperçut l'individu, à une certaine distance, plus loin que l'allée des cerisiers, près de la grange de Hansjörg, le menuisier. Le seul moyen de l'attraper, c'était de le surprendre par derrière en traversant le champ afin de lui couper la retraite. Cela en valait-il vraiment la peine ?

Sans doute cela vaut toujours la peine de punir un vaurien. Mais Conrad se sentait las, et puis son âme était attirée par une lutte plus sérieuse, dont



les conséquences seraient plus graves que de simples dégâts matériels.

Le hasard voulut qu'en cet instant, un nouveau caillou lancé plus faiblement tombât dans la fontaine. Fut-ce le clapotement de l'eau qui produisit sur le jeune homme le bruit insultant d'un soufflet ? Fut-ce la souillure de la source qui l'indigna ? Toujours est-il que, dès ce moment, sa décision fut prise : il résolut de châtier l'impudent.

Prenant un air indifférent, les mains derrière le dos comme s'il allait se promener, il se dirigea lentement vers la maison, et là il longea la muraille en se dissimulant, ainsi qu'un chasseur qui guette le gibier. Les pierres continuaient à tomber dans la même direction. L'ennemi n'avait donc pas remarqué son départ.

Anna se montra à la fenêtre de la salle à manger.

– Quelle heure est-il ? lui demanda-t-il négligemment pour dire quelque chose ; car l'horloge de l'église sonnait en ce moment.

– Huit heures ! répondit-elle.

– Prépare-moi un peu à manger, ajouta-t-il en se rapprochant.

Elle semblait consolée.

– Il est plus raisonnable, lui dit-elle.

Et elle eut un sourire, le premier depuis des heures.

– Je l’ai installé dans la chambre d’en bas avec le docteur.

Mais lorsque Conrad passa devant la fenêtre, il entendit, à travers la salle à manger, son père qui gémissait ainsi qu’un enfant torturé par un chirurgien. Tout d’abord, il ne distingua pas les paroles, car le docteur parlait en même temps, cherchant à calmer le vieillard, et leurs voix se couvraient mutuellement.

Enfin, il comprit les lamentations :

– C’est le coup de la mort... disait la voix. Et rien que ce lambeau de phrase l’éclaira et l’immobilisa comme si la foudre l’avait frappé.

Voilà donc ce qui l’attendait ! Des airs de martyr, des regards accusateurs, des allusions perpétuelles. Et de quelle façon y répondrait-il ? On supporte les mauvais traitements, on riposte aux mots grossiers. Mais comment se défendre contre les reproches muets ? Il frémit de désespoir.

– Je le maudis pourtant ! criait son cœur.

Et ses mains exaspérées s’agitaient dans le vide. Mais tout de suite elles retombèrent, molles, le

long de son corps. Il ne savait plus ce qu'il faisait ni ce qu'il avait voulu faire et il allait machinalement son chemin, poussé par le motif primitif qui l'avait dirigé de ce côté.

– Conrad, reviens ! C'est assez pour aujourd'hui ! lui cria Anna qui avait deviné son intention à sa façon prudente d'avancer.

Elle ne pouvait distinguer les traits de son frère, et le bouleversement de ses pensées lui avait échappé.

Cathri vint s'interposer avec impertinence.

– M. Reber doit bien savoir ce qu'il a à faire ! déclara-t-elle.

Quant à lui, sans répondre, il disparut derrière la maison.

Pendant ce temps, les pompiers s'étaient aperçus de l'absence de Conrad et, prévenus par Cathri, ils en avaient deviné la cause. Ils dressaient la tête et se réjouissaient, dans l'attente d'un spectacle divertissant. Le soir assombrissait déjà la campagne. Leutolf se servit de sa longue-vue et faisait part aux autres de ce qu'il voyait.

– Là, derrière le noyer, près de la grange... c'est là qu'il se cache... des cailloux plein le bras... il hésite... il cherche le but. C'est un long gaillard, mal

venu, avec une mine infecte, des oreilles d'éléphant... mais si je ne me trompe... c'est ce même gredin...

– Celui au couteau ? Michel Matthiesen ? demandèrent des voix indignées.

– Donne, laisse voir ! réclama le sergent en s'emparant de la lorgnette.

– Oui, c'est bien lui ! c'est ce sale voyou ! ragea-t-il en frappant du pied.

Et, furieux, rejetant la longue-vue, il s'en prit à Leutolf.

– Vous voilà bien, avec votre modération ! Voyez le résultat. Si on m'avait laissé faire, il ne jetterait pas de pierres à présent ; il serait à l'ombre, dans un coin quelconque, et le docteur devrait lui raccommoder les os !

– Il ne perd rien à attendre, répliqua tranquillement Leutolf. Conrad saura bien lui faire payer tout ça et il le lui fera payer en une fois.

Le sergent, mécontent, leva les bras au ciel.

– Ah ! quoi ! gronda-t-il, Conrad n'est pas ce qu'il devrait être et ce que je voudrais qu'il fût ! Avec des muscles de lion, des nerfs d'acier, il a un cœur de petite fille. Au premier moment, on se figure qu'il va écraser l'univers, et à peine a-t-il

conquis la puissance qu'il la laisse échapper. Une sale bête de surnois comme ce Matthiesen ne mérite pas de pitié, et de la générosité envers lui n'est que de la faiblesse.

Là-dessus, il se détourna de ses camarades et alla en grommelant cuver sa colère.

La lorgnette continuait à passer de main en main. Cathri seule la repoussa orgueilleusement. Elle n'avait pas besoin de verres, prétendait-elle, méprisante ; elle ne voyait que trop bien assez de choses qui lui déplaisaient en ce monde.

Et, soudain, elle se mit à rire à un souvenir joyeux.

– Je lui ai frotté deux fois ma main sur le museau dans la salle de danse, se vanta-t-elle avec satisfaction. Je ne regrette que de m'être sali les doigts... Si j'y avais pensé, j'aurais mis des gants.

– Bravo ! voilà Conrad ! jubila une voix ; le voyez-vous dans le champ ? il rampe autour de la grange.

– C'est afin de saisir l'homme par derrière. Bravo, Conrad ! Impossible qu'il lui échappe ! Silence, donc ! Paix ! que diable !... Assez, vous autres ! Descendez des tables ! Vous allez éventer la mèche. Ça y est ! Là, là ! Hardi, Conrad ! Tombe-

lui dessus. Prends-le à la gorge... Eh bien, qu'attend-il donc ? Il s'arrête... c'est incompréhensible... Il fait des gestes comme s'il se disputait avec quelqu'un... Et il est seul pourtant !... Aurait-il perdu l'esprit subitement ? Il était déjà si bizarre ici !

– Quelqu'un lui aura chuchoté une sottise qui le tourmente à présent, déclara Cathri d'un ton dur, le front traversé par un mauvais pli et en lançant un regard haineux vers la salle à manger.

– Oui, bien sûr, à présent c'est trop tard ! L'autre l'a vu... Il laisse tomber ses pierres... C'est à en devenir enragé... Pourquoi aussi fourrez-vous toutes vos têtes ensemble, comme un tas de moutons ?... Malgré tout, il ne lui échappera pas... Enfin... enfin... Il le tient ! Hourra ! Dieu merci !... Tape dessus, Conrad ! Assomme-le !... Eh bien, qu'arrive-t-il ?... Il perd son casque... Oui, mais l'autre est renversé !... Pourquoi le laisse-t-il se relever ?... Vrai Dieu ! il lui échappe... Allons, c'est une affaire manquée !

– Qu'avais-je dit ? tonna le sergent, avais-je raison ou non ?

Et, rageurs comme s'ils avaient été lésés, les pompiers se rassirent et se mirent à trinquer bruyamment pour oublier et noyer leur déception.

Cathri, cependant, était demeurée à la même place, continuant à observer avec attention.

– Il y a quelque chose qui ne me plaît pas, dit-elle après un moment.

– Pourquoi ? Vous voyez bien qu’il revient. Il est déjà sur la route.

– Oui, mais il se tient d’une façon bizarre.

– N’avez-vous pas dit vous-même que quelque chose le préoccupait ?

– Ce n’est pas ça. Pourvu que, finalement, il n’ait attrapé un mauvais coup !

– En voilà une idée ! Il aurait eu assez l’occasion d’en attraper dans la salle de danse. Le vigoureux Conrad Reber... avec un seul adversaire ! Et quel adversaire ! Du reste, il nous le dira lui-même. Voyez, il tourne le coin de la maison.

– Jésus ! Mon Dieu ! cria Cathri, où donc avez-vous les yeux ? Il est pâle comme un linge.

Et, écartant violemment ceux qui se trouvaient devant elle, elle s’élança à la rencontre de Conrad.

En ce moment, Anna regarda par la fenêtre du rez-de-chaussée. Elle lança un coup d’œil sur Cathri, un autre sur son frère. Elle devint blême et, d’un seul bond, elle sauta dans la rue.

– Conrad, qu’as-tu ? gémit-elle en l’enlaçant, pleine d’inquiétude. Dis-le-moi, dis-le à ta sœur.

Et, en même temps, elle repoussait la Bernoise qui s’approchait.

Les lèvres de Conrad s’agitèrent :

– Je suis frappé, dit-il d’une voix plus faible qu’un souffle.

Alors elle poussa un cri déchirant qui remplit d’épouvante tous les assistants.

La musique seule continuait ses rengaines.

– J’ai perdu le casque..., poursuivit-il, sous le noyer. C’est le casque de Leutolf. Je ne veux rien manger encore ; je n’ai plus d’appétit. Où est donc la mère ? Je n’avais pas su qu’elle avait souffert de mélancolie... Dis-le lui... Le père est un monstre, une bête sauvage... sans cœur... oui, voilà ce qu’il est. Allez donc chercher le casque, il n’est pas à moi ; il appartient à Leutolf. Je n’ai pas pu le ramasser moi-même.

– Monsieur Reber..., hasarda Cathri d’un ton larmoyant.

Il tourna la tête vers elle, mais son regard trouble passa sur elle comme sur un objet étranger et sans vie. Et, repoussée encore une fois par Anna, elle recula vers le mur, confuse et offensée.



Cependant les gens accouraient de toutes parts, et parmi les premiers le docteur, hors d'haleine.

– Où est-ce ? demanda-t-il en tâtonnant le corps de Conrad.

Et se retournant avec colère :

– Faites donc taire la musique ! commanda-t-il.

L'ordre se répercuta comme un écho.

– Pourquoi ? réclama doucement Conrad. Et pourquoi tout ce monde autour de moi ? Pourquoi me regarde-t-on ainsi ? Que me veut-on ? Le docteur me fait mal, qu'il me laisse donc ! Viens, Anna, rentrons ensemble, je voudrais être seul.

À peine avait-il prononcé ces mots qu'il devint livide et s'affaissa entre les mains du médecin comme une bûche de bois dans un brasier. D'abord, ses genoux cédèrent, puis il roula par terre de tout son long.

Anna se jeta sur lui, l'appelant par son nom, sans interruption, en passant par tous les accents de la tendresse et de la douleur.

La foule se taisait devant ce chant lugubre.

Le médecin s'agenouilla près de Conrad et tira sa trousse qu'il étala sur le sol. Il tâta attentivement le pouls ; puis, écartant Anna, il se pencha et écouta le cœur. Peu à peu son visage s'assombrit.

Enfin, il ramassa ses instruments, se releva lentement, et tandis que tous les regards étaient suspendus à ses lèvres, il marmotta d'un ton étouffé, comme à part soi :

– Il n'y a plus grand'chose à opérer là.

Anna avait entendu et compris. Son visage se décolora ; sans bruit, elle ploya sur elle-même. Mais avant que personne eût eu le temps de lui venir en aide, elle s'était déjà redressée et tournait ses yeux égarés vers la maison.

– Êtes-vous contents, à présent ? cria-t-elle d'une voix qui éclatait comme si elle eût voulu traverser les murailles. À présent il ne vous causera plus de chagrin ! À présent personne n'aura plus à se plaindre de lui ! Il ne donnera plus d'ordres mal à propos. À présent vous n'aurez plus jamais rien à lui reprocher, à votre Conrad de malheur ! Le pauvre, pauvre Conrad !

Et de nouveau elle s'affaissa sur le cadavre en poussant des râles de désespoir farouche.

Dans la foule, une seule syllabe passait, gravement :

– Mort !

Aux premiers rangs, on n'osait que la chuchoter ; plus loin, on la risquait à voix haute, et dans

les groupes éloignés on l'accueillait par des protestations incrédules.

– Quand ? Où donc ? – Qui cela ? – L'aubergiste ? Pas le vieux, le fils, le lieutenant Conrad ! – Impossible ! – Ce n'est pas vrai.

Et les gens accouraient, encombraient la terrasse et débordaient jusque vers le village.

Les servantes, tout devant, pleuraient silencieusement en se couvrant les yeux de leurs mains jointes comme pour ne pas voir l'affreuse réalité.

– Quelle chose terrible !

– Fallait-il que cela arrive ?

– Notre pauvre maître ! si bon ! si plein de cœur !

– Jésus ! Jésus ! Et le père, et la mère qui vont venir !

Cathri, adossée à la maison, regardait dans le vide, l'air absent, le visage brûlant et les lèvres frémissantes.

– Oh ! le misérable ! la canaille !... Lui, le meilleur garçon de la terre ! le plus brave, le plus honnête !... Et de la main d'une telle crapule !

Tout en parlant, elle cognait de son talon contre la muraille, toujours plus fort, dans une révolte

croissante, et de ses doigts elle nouait et dénouait nerveusement jusqu'à les rompre les rubans de son tablier.

Non loin d'elle, les pompiers de Waldishof en formaient un groupe serré au milieu duquel le sergent parlait d'une voix étouffée, mais emportée. Dès qu'un nouveau venu approchait, on lui chuchotait quelques mots auxquels il répondait par de sombres regards et une poignée de mains. Ils semblaient sceller un serment et formaient évidemment une conjuration.

Il y eut un mouvement, et un chemin s'ouvrit dans la foule. Le vieil aubergiste arrivait en chancelant, avec des temps d'arrêt, ainsi qu'une chenille attaquée par des fourmis et qui cherche à se débarrasser du poids de ses persécuteurs. C'étaient les gens compatissants qui entravaient sa marche et l'empêchaient d'avancer en essayant de lui parler et de le consoler.

– Laissez-moi ! criait-il en suffoquant, laissez-moi ! je veux voir mon fils, je veux voir mon fils !

Et en même temps il s'indignait contre la mort comme contre un tribunal. Il défendait son droit et protestait de ses bonnes intentions.

– Je ne demandais plus rien pour moi. Je lui ai accordé tout ce qu'il a voulu.

Lorsqu'il aperçut enfin le corps de son fils qu'Anna entourait de ses bras, il secoua sa nuque de taureau.

– Faut-il donc qu'à jamais il ne me cause que du chagrin ! mugit-il.

Alors Anna tourna vers lui son visage douloureux, qu'éclairait, d'une beauté surnaturelle, un amour fraternel plus fort que la mort.

– Père, voilà notre Conrad ! prononça-t-elle avec effort, tandis que sa bouche se tordait convulsivement.

Il se délivra avec violence de ceux qui le retenaient et se rapprocha du corps en boitant péniblement. Il voulut se jeter à ses côtés, par terre, mais ses membres enflés refusèrent d'obéir. Il ne put que tourner autour du cadavre, clochant d'un pied sur l'autre comme un éléphant malade. Soudain, dans un accès de rage, il frappa le docteur à la poitrine.

– Qu'il vive ! gronda-t-il, faites-le revivre !

Le médecin prit une mine grave.

– Le faire revivre ! prononça-t-il avec componction, ce n'est malheureusement plus en notre pouvoir.

Et, de sa place près du mur, Cathri lança d'un ton tranchant :

– Oui, le faire vivre ! c'est trop tard à présent ! Il fallait y songer quand il en était temps encore.

Anna redressa la tête et lança à Cathri un regard aigu comme une flèche.

Tandis qu'on s'efforçait vainement d'entraîner le vieillard, sa violence fit place subitement à des gémissements plaintifs. Il avait aperçu sa femme qui arrivait du village, les genoux brisés, se traînant plutôt qu'elle ne marchait et s'appuyant aux murs en tâtonnant.

– Est-il possible que ce soit vrai ? implorait-elle, la peur dans ses yeux éteints.

Elle n'eut plus de doute à la vue du rassemblement : les visages assombris lui révélaient l'affreuse réalité. De ses doigts crispés elle se retint au mur pour ne pas tomber.

Anna vola au-devant d'elle, suivie lourdement par le père et précédée par des voisins douloureusement émus.

Lorsque la mère s'affaissa, ce fut dans des bras amis.

– Conrad, gémit-elle, pourquoi m'as-tu fait cela ?

Les gens se regardèrent étonnés et Bertha chuchota à Cathri :

– Elle semble croire qu’il l’a fait exprès...

– La mauvaise conscience, répartit amèrement la Bernoise en prononçant ces paroles à haute voix avec son manque d’égards habituel.

Anna l’entendit et lui lança de nouveau un regard qui cette fois menaçait.

Le vieux, craintivement, essayait de se disculper devant la douleur maternelle.

– Je lui avais accordé tout ce qu’il voulait, expliqua-t-il. Je n’y comprends rien. Il n’avait aucune raison... Il faut qu’il ait reçu un mauvais coup, dans une querelle, à ce qu’on dit.

Le docteur, le lieutenant des pompiers et ceux que l’amitié, la pitié ou le hasard avaient amenés là, entraînaient la mère vers la maison, la poussant, la portant à moitié et lui dissimulant le cadavre de son fils. Le père se traînait derrière en pleurant et Anna suivait en veillant sur tous deux. On eût dit un convoi funèbre.

– Je veux lui dire adieu, geignait la mère, je veux lui demander pardon.

– À présent, elle aura au moins un motif pour se plaindre et pour se lamenter, s’écria involontai-

rement Cathri, poussée par son irrésistible française.

Anna se détacha du groupe et se précipita sur elle.

– Créature sans pitié, fille sans cœur ! lui cria-t-elle au visage. C'est vous, vous seule qui avez sa mort sur la conscience ; c'est vous qui l'avez poussé à aller là, au lieu de le retenir...

Cathri la mesura d'un regard froid et haineux.

– Il vaut mieux, répliqua-t-elle, un malheur dans la maison qu'un crime.

– Qu'entendez-vous par là ? s'écria Anna hors d'elle.

– J'entends, répondit Cathri avec fermeté, que s'il fallait que cela arrivât, il valait encore mieux que ce fût par une main étrangère que par...

Elle s'arrêta.

– Que par ? demanda Anna, que par ?...

Puis, sans attendre la réponse :

– Hors d'ici ! ordonna-t-elle, hors d'ici, intrigante, chercheuse de mari ! Hors d'ici, sur le champ ! Moi, la fille de la maison, je vous chasse, vous, la servante !

Cathri se redressa de toute sa hauteur.



– Je proteste, dit-elle, contre cette manière de m’insulter indignement. Il est faux que je sois venue ici dans un but prémédité, et nul n’a le droit de me renvoyer avant le départ du dernier train, car j’ai été engagée jusqu’à cette heure-là. Mais, que m’importe du reste ! Je préfère m’en aller, de mon plein gré, que de rester davantage sous ce toit honni où règne la haine et la guerre. Que le remords vous consume ! Accusez-vous les uns les autres ! Moi, je m’en vais. Mais, je vous l’affirme encore, c’est vous qui êtes cause de ce qui est arrivé. Jamais il ne se serait laissé frapper, s’il n’avait été distrait et tourmenté par le poison de vos mauvaises paroles. Et si ce n’était arrivé aujourd’hui, ce serait arrivé demain ou plus tard et de pire façon.

Et, relevant le front avec arrogance, elle se dirigea vers la salle et jeta sur une table sa pochette remplie de monnaie. Puis elle planta son chapeau de paille sur sa tête, l’arrangea devant le miroir et s’apprêta à partir.

Mais la vieille et fidèle Lisbeth, la cuisinière, lui barra le chemin.

– Votre gage ! lui dit-elle d’un ton glacé en lui tendant une pièce d’or d’une manière aussi blessante que possible.

Cathri s'emporta, indignée, prête à repousser l'argent. Cependant elle se ravisa aussitôt.

– J'ai gagné cela en travaillant, fit-elle ; je n'ai pas à en être honteuse. Ce n'est pas un cadeau que je reçois.

Elle prit donc la pièce et la mit dans sa poche. Puis, la tête haute, elle sortit sur la terrasse.

Au même instant, ceux qui transportaient le cadavre de Conrad dans la maison passèrent à côté d'elle et bien qu'elle se fût détournée, saisie d'épouvante et de désolation, son regard avait encore aperçu le pied gauche du mort dont la pointe frôlait le sol.

Cette vue lui rappela soudain son frère Baschi, qu'on avait rapporté sur une civière ; alors, assaillie par cette double douleur, elle perdit tout empire sur elle-même. L'excès de son chagrin déborda de son cœur et elle se mit à pousser des gémissements désespérés. Elle traversa ainsi la foule, la tête droite, toujours criant, sans regarder ni à droite ni à gauche, et sans répondre à aucun salut. Elle se dirigeait vers les vignes, où il y avait moins de monde. Et les gens troublés la laissaient passer, ne sachant pas s'ils devaient la plaindre ou la maudire, si elle était une coupable, ou une inno-

cente qui continuait son chemin sans se soucier du jugement des hommes.

Joséphine et Bertha lui coururent après.

– Il ne faut pas prendre les choses à la lettre, voulut expliquer Joséphine, on ne voulait pas dire cela.

– Ne soyez pas trop sévère, ajouta Bertha. Songez à la douleur d'une sœur.

Les autres servantes la considéraient froidement, comme une étrangère.

Cathri marchait toujours sans s'arrêter. Enfin, elle trouva la solitude. Elle était froide, la solitude, et vide à désespérer, et si grande qu'elle s'y sentait perdue comme dans l'immensité.

En passant près du jeu de quilles, elle crut voir deux formes flotter devant ses yeux : c'était un couple enlacé, aux mains unies, aux visages rayonnants de bonheur et d'espoir : elle et Conrad ! À ce souvenir, il lui sembla que son âme l'abandonnait et que son corps vaincu allait s'effondrer à terre, à cette place où peu d'heures auparavant ils avaient conclu ensemble un pacte d'union et d'amour. La nature l'attirait de ses bras puissants pour la faire pleurer humblement et passionnément. Mais l'orgueil la retint et la ran-

cune la poussa en avant. Elle cacha son visage dans son bras et sanglota tout haut.

– Et juste à un tel moment... prononçait-elle, alors qu'on croit, qu'on espère... que le bonheur...

Elle descendait la pente à pas rapides ; bientôt elle disparut dans le crépuscule et ses plaintes devinrent des imprécations.

– Pourquoi être venu me chercher ? disait-elle révoltée. Pourquoi me supplier de vouloir bien leur aider aujourd'hui ? Je me trouvais très bien à l'hôtel des Bains. On m'estime là, on m'apprécie... et si je voulais, je n'aurais qu'à faire un signe... Intrigante ! Chercheuse de mari ! Moi ! Ah ! Il me serait facile d'entrer dans d'autres maisons plus riches que celle du Paon. Et quant à un mari, je n'ai que le choix ! Ils me veulent tous, ils s'offrent tous. Ce n'est pas ma faute. Mais moi, je ne veux épouser que celui que j'aimerai et que j'estimerai... C'est mon bon droit. C'est vrai qu'elle est chez elle et qu'elle peut m'interdire la maison... et pourtant, pourtant... il ne s'en est fallu que d'un mot pour qu'il me présentât à tous comme sa fiancée. Et alors, j'aurais voulu voir qui eût pu m'empêcher de pleurer près de son cadavre... Ah ! ne plus même le voir... ne plus même oser donner un baiser à ses lèvres pâles... le premier et le der-

nier. Mais qu'on l'ait su ou non, il n'existe qu'une seule parole, qu'une fidélité. Il m'avait donné sa foi, et mort ou vivant il m'appartient. Il n'appartient qu'à moi seule pour toute l'éternité. Et si, tout à la fin, il ne m'a pas reconnue, cela ne signifie rien, absolument rien. Celui qui lutte contre la mort n'est plus responsable.

Alors, elle fut prise d'une nouvelle crise de désolation, qu'interrompit encore une fois la rancune insurmontable. Ses sanglots s'arrêtèrent et, le visage tourné vers le « Paon », elle cria :

– Et *elle* ? Est-elle véritablement fiancée ?

Elle serra ses lèvres, retenant de mauvaises paroles ; à la fin, elles lui échappèrent :

– Si *elle* savait les yeux que m'a faits un certain docteur !...

Puis, reprenant sa route :

– Je vais rentrer à l'hôtel des Bains, décida-t-elle.

Au bas de la rampe, là où les vignes de Herrlisdorf vont rejoindre les rochers de Rubisthal, elle entendit des ricanements derrière elle. Nul doute. C'étaient les hommes de Waggingen. Des ennemis seuls pouvaient se réjouir de son chagrin. Brusquement elle se retourna et se mit à crier vers le

vignoble en fauchant l'air de ses bras ainsi qu'un prédicateur le jour de pénitence :

– Malédiction sur vous, misérables assassins ! Qu'à l'agonie chacun de vous soit saisi à la gorge par sa propre conscience et qu'il souffre sur cette terre les tourments de l'Enfer auquel il n'échappera pas. Je ne souhaite pas que la foudre vous frappe, elle se souillerait à toucher de sales moineaux de votre espèce... Et ça veut être des hommes ! cette race de bâtards sans force, sans muscles, sans voix ! Mais patience ! J'ai vu de mes propres yeux celui qui a fait le mauvais coup, et des centaines d'yeux l'ont vu aussi bien que moi. On le connaît. C'est Matthiesen Michel, de Waggingen-dessous. Dans la salle de danse, je lui ai flanqué ma main sur le visage, et au tribunal, je le montrerai au doigt et je déclarerai : « C'est toi, je le jure ! » Et si la famille ne porte pas plainte, moi je le dénoncerai en criant vengeance et justice !

Un caillou, en signe d'avertissement, vint rouler à ses pieds. D'un bond, elle sauta sur le petit mur des vignes et, arrachant le bâton d'un cep, elle gesticula comme si elle menaçait un chien méchant.

– Je ne suis qu'une femme, s'exclama-t-elle, mais je ne craindrais pas de lutter avec une demi-douzaine de voyous de votre espèce.

Après avoir gardé quelque temps cette attitude provocante, elle rejeta le bâton d'un geste de mépris et reprit le chemin de la gare.

Des pas traînants se hâtaient à sa suite : quelqu'un lui toucha l'épaule. Malgré l'obscurité, elle reconnut l'avocat de Waggingen.

– Dites donc, vous, Cathri, ou comme on vous nomme, savez-vous la responsabilité qu'on assume en chargeant sa conscience d'un serment ?

– Bien sûr, répliqua-t-elle d'un ton moqueur, sans ralentir sa marche.

L'avocat la tira par la jupe.

– Vous devez pourtant avoir un peu de pitié dans le cœur et vous ne voudriez pas faire le malheur d'un homme qui a peut-être agi avec l'imprudence de la jeunesse plutôt que...

Et, tout en parlant, il faisait reluire devant elle un gros écu. Alors, elle lui donna du coude un tel coup dans l'estomac que la pièce roula, en tintant, sur les pierres du sentier. Et l'avocat, maugréant, dut rester en arrière pour chercher son argent.

Au passage de la voie, elle enjamba lestement la barrière.

– Hé ! là-bas ! attention ! cria le garde en colère, il vient un train !

– Tant pis ! répondit-elle brièvement.

Déjà elle avait traversé les rails.

Un assez grand nombre de personnes se trouvaient près de la station. L'air recueilli, comme à un enterrement, elles commentaient à voix étouffée l'affreux événement.

Bien qu'on ne pût apercevoir depuis là qu'une partie de l'auberge du « Paon » et que cette partie fût même déjà enveloppée par la nuit, tous les yeux se tournaient de ce côté. On se tenait à la limite extérieure de la gare et l'on échangeait des réflexions et des suppositions sur l'endroit probable où la chose avait eu lieu. L'arrivée de Cathri provoqua un chuchotement plus fort, tandis qu'on lui faisait place respectueusement.

Le chef de gare s'approcha d'elle en ôtant poliment sa casquette.

– Est-ce donc vrai ? hasarda-t-il avec ménagement.

Cathri éleva la voix.



– Ce qui est vrai, déclama-t-elle, c'est que sur cette terre ce sont les meilleurs qui tombent et que les mauvais restent debout.

La cabaretière vint doucement la prendre par le bras :

– Ne préférez-vous pas être hors de la foule jusqu'à l'arrivée du train ? proposa-t-elle. Cela durera encore un bon quart d'heure.

– Et, de plus, le train n° 12 a vingt-deux minutes de retard, ajouta obligeamment le chef de gare.

– Venez, insista la femme, venez, vous avez besoin de repos.

Cathri se laissa entraîner dans le jardinet, vers la gloriette.

– Vous ne serez pas dérangée ici, continuait la cabaretière avec prévenance ; mais il faut être indulgente, s'excusait-elle ; c'est terriblement simple chez nous, en comparaison de votre bel hôtel des Bains...

Cathri s'était arrêtée, les traits renfrognés, car dans la gloriette il y avait une femme agenouillée sur le sol, les bras étendus sur le banc et le visage caché dans les bras. Ses vêtements étaient en désordre, sa robe était ouverte, ses cheveux pen-

daient épars et elle sanglotait comme si elle avait perdu la vie éternelle.

La cabaretière secoua la malheureuse, la poussant même du pied.

– Joconde ! lui commanda-t-elle, relève-toi donc ; tu ne peux pas lui rendre la vie par tes sigmagrées.

Joconde se laissait secouer ainsi qu'une masse inerte, au point que son corps allait de droite et de gauche, et ses sanglots se changèrent en cris perçants.

La femme, voyant son impuissance, renonça à la faire taire.

– Ne vous inquiétez pas d'elle, dit-elle en soupirant. Que veut-on, c'est Joconde ! Un animal a plus de raison qu'elle !

Cathri s'assit tout à l'extrémité du banc, jetant sur Joconde un regard inquiet, comme si elle avait craint de se salir à sa vue.

– Puis-je vous apporter un verre de vin ? offrit la cabaretière empressée.

– Non, merci.

– Ou de la lumière ? Il commence à faire très sombre.

Cathri refusa.

Cependant la femme ne démarrait pas. Les bras croisés et silencieuse, elle se contentait de pousser des soupirs.

– En voilà un dimanche ! geignit-elle enfin. On s'en souviendra longtemps. À Herrlisdorf et dans tout le pays...

Puis, essayant de questionner :

– Comment est-ce donc arrivé ? risqua-t-elle en baissant la voix confidentiellement.

– On le saura devant la justice ! répondit durement Cathri pour fermer la bouche à la curieuse.

Celle-ci, interloquée, se gratta la tête. Au bout d'un moment elle recommença :

– Et le vieil aubergiste, qu'en a-t-il dit ? Et sa femme ? Elle voyait déjà auparavant tout en noir. Et sa sœur, la belle Anna, qui ne jurait que par son Conrad ! Cela va reculer à l'infini ses fiançailles avec le docteur...

Cathri ne répondant à aucune de ses avances, la cabaretière se détourna un peu et fit mine de s'en aller, mais il lui était trop dur d'abandonner ce poste d'informations. Et, comme le petit Conrad arrivait dans le jardinet en trébuchant sur ses

pieds incertains, elle le souleva dans ses bras et lui montrant le « Paon » du doigt :

– Tu sais, mon mignon, raconta-t-elle d'un ton plaintif, tu te rappelles, le beau cavalier qui a sauté l'après-midi par dessus la barrière, tu sais ? Eh bien, il est mort !

À ces mots, Joconde hurla de désespoir, tandis que la Bernoise lui lançait un regard haineux. Le bébé tressautait sur le bras de la femme.

– Hu ! hu ! zézayait-il.

Enfin, la cabaretière se décida à s'en aller.

– Je vous préviendrai quand votre train arrivera, dit-elle.

Dès que Joconde se sentit seule avec Cathri, elle tendit sa main aux doigts écartés, et, sans même lever la tête, elle atteignit le bras de la Bernoise et le serra convulsivement ainsi qu'à un enterrement les parents expriment leur douleur lorsque les paroles leur font défaut. Seulement les doigts de Joconde étaient humides de larmes et de salive. Cathri s'écarta avec répugnance et, se levant, elle essuya de son mouchoir la place que l'autre avait touchée.

– Je vous défends de m'approcher, déclara-t-elle indignée.

Puis elle se rassit le plus loin possible, et tellement au bord du banc qu'elle y était à peine appuyée. Afin d'éviter de nouvelles importunités, elle dit sévèrement et avec intention :

– Je n'admets pas de familiarités de la part de gens que je ne connais pas.

Joconde ne s'offensa pas de cet avertissement blessant ; elle releva humblement son visage trempé de pleurs.

– C'est donc vous qu'il aimait, dit-elle en la considérant avec admiration et respect.

– Cela ne vous regarde pas ! articula durement Cathri.

Joconde laissa retomber sa tête sur ses bras.

– C'est là, à cette table, c'est là qu'il était assis, raconta-t-elle d'un accent déchirant. Oh ! pourquoi l'ai-je laissé partir ? Pourquoi ai-je été si froide ? Pourquoi ne lui ai-je pas couru après et ne me suis-je pas jetée sur la route en enlaçant ses genoux ! Il serait ici, à présent, dans ce jardin, vivant et bien portant. Et il est parti sans me dire adieu, sans rien... Oh !

Elle frappa son front de ses poings.

– Et il a encore regardé en arrière et je ne me suis pas montrée, oh !

Elle s'arrachait les cheveux et se démenait comme une folle. Elle se tut enfin, mais sans cesser de pleurer et il ne semblait pas possible qu'une créature humaine pût pleurer plus pitoyablement. De temps en temps elle tournait ses regards bouleversés vers l'auberge du Paon, dont les murs blancs luisaient encore dans la pénombre. Chaque fois ses larmes coulaient davantage et l'on eût dit alors que de nouvelles écluses de douleur s'ouvraient en elle. Instinctivement ses gros doigts tâtonnaient vers le bras de Cathri, mais sans oser avancer, comme un pauvre animal blessé qui craint qu'on ne lui fasse mal.

La cabaretière accourut importante.

— Avez-vous entendu ? annonça-t-elle hors d'haleine. Il y a encore eu une bataille derrière les vignes près de Rubisthal. Ceux de Waldishofen avaient passé par la forêt et ils ont coupé la route à ceux de Waggingen. Et ils se sont conduits comme des bêtes sauvages, surtout le sergent des pompiers. Ce n'est pas bien de leur part. Les Wagginger sont des hommes après tout ; un peu trop gais et insolents, peut-être ; mais c'est la jeunesse. Et jamais nous n'avons eu à nous plaindre d'eux, ici, au cabaret... Quelques-uns sont restés sur place dans le vignoble, l'avocat de Waggingen a

été mis sur le char et il a fallu transporter Matthiesen Michel à Herrlisdorf, sur un brancard. On ne pense pas qu'il en revienne.

– Tant mieux, j'en suis bien aise, dit Cathri.

En ce moment l'air frémit et le sol trembla ; la sonnette électrique retentit et dans l'obscurité on vit approcher une masse informe aux yeux rouges, qui roulait avec un bruit de tonnerre. Elle grandissait de façon gigantesque et semblait sortir de terre.

– Voilà votre train, dit la cabaretière à Cathri.

Celle-ci se hâta de se lever en adressant un bref remerciement.

– Vous m'abandonnez aussi ! hurla Joconde, je n'aurai donc plus personne en ce monde qui puisse me comprendre, qui me console un peu.

Lorsque Cathri traversa la route, elle croisa une calèche attelée d'un petit cheval fringant qui passa près d'elle rapidement avec un bruit de grelots.

– Est-ce que Conrad est encore là ? Est-il déjà rentré ? lui cria gaiement Bénédicte.

Sans répondre, elle gagna la station, où le train venait de stopper.

Les voitures n'étaient pas encore à l'arrêt que déjà des questions anxieuses volaient de tous côtés.

– Savez-vous le malheur ?

– Quoi donc ?

– Où cela ?

– Pas possible !

Mais le chef de gare vociféra :

– Ce n'est pas une agence de nouvelles ici. Le train a plus d'une demi-heure de retard. Tâchez de descendre, ou de monter, ceux qui veulent partir.

Et il criait comme un perdu.

Il y eut de la confusion parmi les gens qui couraient de tous côtés.

– Troisième classe ? demanda Cathri.

– Au bout du train, et plus vite que ça ! répondit grossièrement un employé.

– Troisième classe ? répéta-t-elle essoufflée en atteignant l'arrière du train.

Un autre conducteur la rembarra :

– Les troisièmes sont devant ! cria-t-il.

– Il y a plus d'ordre dans une étable à cochons qu'ici ! s'écria Cathri hors d'elle.



Et tandis qu'une querelle s'élevait entre les deux conducteurs, la Bernoise réclama impérieusement le chef de gare.

Celui-ci accourut, furieux du retard ; mais dès qu'il eut reconnu la jeune fille, il s'empressa obligeamment de la faire entrer lui-même dans un compartiment de première classe.

– En route ! ordonna-t-il.

Le sifflet de la locomotive lui répondit et le train interminable se mit en marche avec de lourdes trépidations, accompagné du chant des grillons et sous le scintillement des étoiles.

Il passa tout près de Lissi, qui reniflait par dessus la barrière, impatiente de rentrer à l'écurie ; il passa devant le cabaret où les plaintes de l'inconsolable Joconde tremblaient dans la nuit, et il roula... vers l'hôtel des Bains.

FIN

# **Ce livre numérique**

a été édité par

***l'Association Les Bourlapapey,  
bibliothèque numérique romande***

**<http://www.ebooks-bnr.com/>**

**en 2013.**

## **– Élaboration :**

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Sylvie, Françoise.

## **– Sources :**

Ce livre numérique est réalisé d'après : Carl Spitteler, *Le lieutenant Conrad (Le sombre Dimanche de Herrlisdorf)*, Paris, Payot, 1915. La maquette de première page utilise une photo de Dominique Vuichard, *Ciel d'octobre*, prise le 20.10.2009.

## – Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

## – Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

## – Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : [www.noslivres.net](http://www.noslivres.net).

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>,  
<http://beq.ebooksgratuits.com>,  
<http://efele.net>,  
<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,  
<http://livres.gloubik.info/>,  
<http://www.rousseauonline.ch/>,  
[Mobile Read Roger 64](#),  
<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,  
<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,  
<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>  
<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,  
<http://fr.wikisource.org> et  
<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.